

**RELATIONS
DES VOYAGEURS FRANÇAIS
EN NOUVELLE FRANCE
AU XVII^m SIÈCLE**

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

SÉRAPHIN MARION

PARIS (V°)

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, 49

1923

Relations des Voyageurs Français
en Nouvelle France
au XVII^e Siècle



Digitized by the Internet Archive
in 2026



INTRODUCTION

I

Jacques Cartier

Dès l'adolescence, le célèbre Malouin prêta l'oreille aux récits des pêcheries lointaines. Il sentit bientôt naître sa vocation de marin au long cours. Mousse d'abord et novice, matelot ensuite, il monta sur les galions faisant voile vers les *Terres-Neuves* et peut-être vers le Brésil (1510-19).

En 1520, à l'âge de vingt-huit, il épousa Catherine des Granches, fille du connétable de Saint-Malo. L'homme était doué d'un solide bon sens, d'un jugement ferme, d'un courage audacieux, d'une rare prudence. L'art nautique lui était familier ainsi que la levée des portulans et des cartes géographiques. Aussi la renommée avait porté son nom jusqu'à la Cour de Fontainebleau, grâce peut-être au vice-amiral de Bretagne, Charles de Moüy, seigneur de la Meilleraie.

Stimulé par les découvertes des Espagnols et des Portugais. François I^{er} se ressouvint des récentes expéditions de Jean Verrazzano à la *Franciscane* ou *Gallia Nova*, imparfaitement explorée. Il s'arrêta au projet d'une découverte

effectuée, aux frais du Trésor. Le 12 mars 1534, il fit mander au trésorier de la marine de verser une subvention de 6.000 liv. tournois « pour avitaillement, armement, équipage, solde et entretien des mariniers et autres personnes qui doivent, par la conduite de Jacques Cartier, faire le voyage aux *Terres-Neuves* et certaines îles et pays, où l'on dit qu'il se doit trouver grande quantité d'or ».

Il est heureux que la *Relation originale du voyage* (1) ait été transmise à la postérité.

Après avoir recruté à grand'peine soixante hommes d'équipage à bord de deux bâtiments de soixante tonneaux, le pilote royal est prêt à appareiller, le 20 avril 1534 : tous les marins lui prêtent serment de fidélité, en présence de messire Charles de Moüy.

En l'espace de vingt jours (10 mai), les voiliers abordent à Bonne-Viste de Terre-Neuve, puis à une baie que Cartier nomme *Sainte-Catherine* — aujourd'hui *Catalina*. Il va reconnaître les anses et les havres du Labrador où survivent encore les appellations de Bretagne : *Saint-Servan*, *Brest*, *Blanc-Sablon*, *Jacques-Cartier*. Dans ces parages, « terre de Caïn », errent des indigènes, vêtus de fourrures et portant plumes sur la tête. En juin, il nomme île de *Brion*, l'une des îles de la Madeleine, en l'honneur de l'amiral de France, Philippe de Chabot, seigneur de Brion et « dont un arpent valait mieux que toute la Terre Neuve ».

(1) H. Michelant et A. Ramé, *Relation originale du voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, Paris 1867, in-8° et par les mêmes *Du voyage fait en 1534 par le capitaine Jacques Cartier, aux Terres-Neuves de Canada, Normebègue, Hochelaga, Labrador et pays adjacents, dite Nouvelle-France*, Paris, 1865, in-8°.

En juillet, les embarcations pénètrent dans *la baie des Chaleurs*. Le 24 du mois, le pilote malouin, en guise de prise de possession de la contrée, planta une croix, sur le promontoire de Gaspé, haute de trente pieds et surmontée d'un écusson fleurdisé avec l'inscription : *Vive le roi de France !* Le chef de la tribu simula d'un grand geste une protestation contre cet acte. Cartier revêtit alors les deux fils du chef, *Domagaya* et *Taignoagny*, des livrées européennes, les coiffant d'un bonnet rouge et suspendant une chaînette à leur cou : le mécontentement se changea en amitié. Les deux Indiens furent confiés au capitaine qui fit voile, le lendemain, pour la France, où il les débarqua le 5 septembre.

A la vue des deux Sauvages, l'enthousiasme éclata à Saint-Malo et à la Cour. En 137 jours, Cartier avait reconnu le golfe ou la baie *Sainte-Geneviève*, du nom de la patronne de Paris. Il avait réussi à délimiter la situation *insulaire* de Terre-Neuve, à prendre le premier possession de la péninsule de Gaspé, à fonder l'espoir de la conversion des aborigènes et à s'assurer bientôt les renseignements nécessaires à une seconde expédition, avec le concours des deux Indiens. Point d'or, il est vrai ; nulle trace du *passage au Cathay* ; mais peut-être une plus ample exploration en pourra ouvrir la voie.

*
* *

Dès le 31 octobre, le roi chevalier donne l'ordre de préparer le second voyage. Le 25 mars 1535, il fait verser 3.000 liv. pour l'armement des vaisseaux du « maître pilote

de Bretagne ». Déjà Cartier a choisi trois voiliers : la *Grande-Hermine*, nef de 120 tonnes, la *Petite Hermine*, bâtiment rapide de 80, l'*Émérillon*, galion plus léger de 40. Il commandera la première, son beau-frère Macé Salobert la seconde, son voisin Guillaume Le Breton le troisième. Il réussit à embaucher les équipages et il embarquait 110 hommes en tout, qui tous communiaient le dimanche de la Pentecôte (16 mai) et recevaient la bénédiction de l'évêque François Bohier. Le 19, à la marée du matin, la flottille déborda, embouqua les passes et disparut en haute mer.

Le *Brief récit et succincte narration de la navigation* (1) fut publié à Paris, dix ans après (1545).

Séparés quelque temps par la tempête, les bâtiments se ralliaient, le 26 juillet, au Blanc-Sablon. Le 10 août, Cartier baptisa l'estuaire du fleuve du nom de *Saint-Laurent*, en l'honneur du patron de ce jour ; et le 15, l'île de l'*Assomption* (Anticosti) « jour de Notre-Dame ». Il touche terre à la baie de *La Trinité*, entre dans le *Saguenay*, où quatre canots indiens « venaient vers nous en grande peur ; un de nos Sauvages les mit en sûreté ». Il nomme l'*Ile-aux-Coudres*, l'*Ile Bacchus* aux « vignes sauvages », qui deviendra *Orléans* au retour (1536), *Stadaconé* (Québec). Le 14 septembre, il jetait l'ancre à la rivière *Sainte-Croix* — plus tard *Saint-Charles*. Laissant les deux *Hermes* sous le canon d'un fortin au confluent du Lairet et de la rivière,

(1) *Brief récit et succincte narration de la navigation faite en 1535 et 1536 par le capitaine Jacques Cartier aux îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres*, Paris, 1545, in-8°, réédité par d'Avezac, Paris, 1863, in-8°.

il remonta le fleuve avec le galion, en dépit d'une mascarade indienne faite pour intimider les mariniers, quitta l'*Emérillon* au lac *Saint-Pierre*, et se rendit en barques avec 28 hommes à *Hochelaga*, appelant la montagne le *Mont-Royal* — Montréal. Là il fut arrêté par les sauts. Les sauvages de l'île lui firent une enthousiaste réception, touchant la poignée dorée de son poignard, lui présentant les malades et les infirmes. Dans ce trajet, un chef indien lui donna une fillette de 8 à 9 ans qui lui servira d'interprète au troisième voyage. De retour au fort *Cartier*, après 22 jours d'absence (11 octobre), il eut à se prémunir contre les ruses d'un chef *Donnacona*. L'hiver fut terrible en raison du scorbut, qui enleva 25 marins et sévit sur tous les autres ; la foi du Breton se signala par des prières et des vœux à la Vierge de Rocamadour. Le 11 avril 1536, le prudent pilote flaira un complot des indigènes : le 5 mai, il arrête Donnacona, les deux interprètes infidèles et trois autres chefs. Puis, mettant à la voile, abandonnant la *Petite Hermine*, il les emmène en France. Il avait fait la plantation d'une grande croix avec les armes du roi et l'inscription latine : *Franciscus Primus, Dei gratia Francorum rex, regnat*. Le 16 juillet, les voiliers entraient en rade de Saint-Malo.

Ainsi le Canada était découvert et rattaché à la Couronne par une réelle prise de possession. Le roi, en reconnaissance de ce succès éclatant, fit don à Cartier de la *Grande-Hermine* (10 mai 1537) et du reliquat des frais de voyage, avec 50 écus d'or pour l'entretien des captifs sauvages. Cartier dressa un plan de nouvelle expédition. Les concussions de l'amiral de France, seigneur de Brion, vinrent traverser

ces projets : le roi interdit : « toute navigation aux Terres-Neuves ». Mais dans l'été de 1540, l'amiral fut jugé et condamné, et l'interdit levé pour tous les armateurs.

*
* *

François I^{er} décida alors les préparatifs d'un troisième voyage au Canada. Il accorde à Cartier la propriété de *l'Emérillon*, la subvention de 45.000 livres, le titre de « capitaine général et maître pilote ». Néanmoins, en janvier 1541, François de La Rocque, sieur de Roberval, favori du prince, reçoit aussi le titre de « lieutenant général, chef, ducteur, capitaine de l'entreprise ».

Le 19 mai, seul Cartier est prêt : il joint à ses deux vaisseaux *le Georges*, *le Saint-Briac* et un galion, qu'il charge de provisions pour deux années. Les six Sauvages sont morts ; il n'emmène que la fille indienne. Le sieur de Roberval passe en revue les équipages, 120 marins, 40 arquebusiers, plus de 30 charpentiers, 10 maîtres maçons, 12 couvreurs, une couple de maréchaux, de serruriers, de médecins, des laboureurs avec leurs animaux domestiques : ces 376 personnes forment un embryon de colonie. Le 22 mai, les cinq navires lèvent l'ancre.

Il n'est resté qu'un fragment du *Troisième voyage des découvertes faites par Jacques Cartier* (1).

(1) Il ne reste qu'un fragment du *Troisième voyage des découvertes faites par le capitaine Jacques Cartier, en l'année 1540 (1541), dans les pays du Canada, Hochelaga et Saguenay*, publié en français par la Société littéraire et historique de Québec, *Voyages et découvertes au Canada entre les années 1534 et 1542*, Québec, 1843, in-8°.

Traversée longue et orageuse : l'eau manquant, on abreuva les bestiaux de cidre breton. Ralliés à Terre-Neuve, les vaisseaux accostent à Sainte-Croix (24 août), à la grande joie des indigènes. Cartier alla fixer son campement à la rivière du Cap Rouge, lui donnant le nom de *Charlesbourg-Royal* — en l'honneur de Charles d'Orléans — et élevant deux forts, l'un sur la rive du fleuve et l'autre au sommet du promontoire. Puis, on trouva, au bord de l'eau « certaines feuilles d'un or fin, aussi épaisses que l'ongle » et, sur le plateau, « des diamants les plus beaux, polis et aussi merveilleusement taillés qu'il soit possible à l'homme de voir ». On les déposa dans le vaisseau du capitaine. Remontant le Saint-Laurent jusqu'à Hochelaga, Cartier ne put franchir ni les rapides de Lachine, ni le Long-Saut de Carillon : il dut revenir sur ses pas, faute de vivres. De retour à Charlesbourg ou *Cap Diamant*, il apprend que les Indiens sont accourus en foule au mouillage de Sainte-Croix et qu'ils se montrent avides et hostiles. « Il fit mettre notre fort en ordre »... Sur ces mots finit la relation du voyage : la suite est perdue.

Mais, en 1587, son neveu, Jacques Noël, vit la carte où Cartier avait dessiné la bifurcation du Saint-Laurent et de l'Ottawa, ainsi que ces mots écrits de sa main : « Par le peuple du Canada et Hochelaga, il est dit que c'est ici où commence la terre de Saguenay, qu'elle est riche et abondante en pierres précieuses » ; et, à cent lieues dans le sud-ouest, il inscrivit cette légende : « Ici, dans ce pays, se trouvent la canelle et le girofle, que dans leur langue ils appellent *canodilla* ». Le 12 juin 1542, le hardi Malouin rencontre François de Roberval au havre Saint-Jean (Terre-

Neuve) : on y fait l'épreuve de l'or qui paraît satisfaisante. Impatient de montrer au roi sa trouvaille, il se dérobe la nuit, tandis que M. de La Rocque gouverne vers Chalesbourg-Royal. L'or apporté, mis à l'épreuve, se mua en pyrite de fer ou en cuivre, le diamant en mica. *Fausse comme l'or du Canada* passa en proverbe pour longtemps. Néanmoins, l'effort du roi et le dévouement patriotique de son capitaine avaient été considérables et opiniâtres. Les armateurs furent pour leurs frais dans la dernière entreprise. Et il convient de reconnaître que les guerres continentales ont créé les obstacles les plus désastreux au développement colonial français : la quatrième guerre de rivalité (1542-44) venait précisément d'éclater.

II

Jean-François de La Rocque

Intime favori de François I^{er}, le seigneur de Roberval réussit enfin, à grands frais, à organiser son expédition au Saint-Laurent. Il a fait armer à La Rochelle trois bâtiments ; *la Marie* d'environ 100 tonnes, *la Valentine* de 90, l'*Anne* de 80. Son premier pilote est le corsaire Jean Fonteneau, dit *Jean Alphonse* de Xaintonge. Outre le personnel des officiers et des gentilshommes, le vice-roi a racolé surtout dans les prisons du royaume, 200 personnes, hommes et femmes, dans le dessein de les associer aux colons de Cartier.

Concernant la malheureuse expédition, il nous reste deux documents incomplets (1).

La flottille appareille de la Rochelle (16 avril 1542) et n'entre dans le rade de Saint-Jean de Terre-Neuve qu'après deux mois de traversée (8 juin). Quatre jours après entrevue de Roberval et de Cartier, et départ furtif de ce dernier pour la France.

Sur les parages du Labrador, dans la région des îles, Jean Alfonse débarque dans un îlot désert, appelé *l'île à la Demoiselle*, deux femmes avec quelques vivres ; un gentilhomme, armé de son arquebuse les suit : c'était l'amant de *Marguerite*, cousine du lieutenant général, qui la reléguait avec sa servante dans l'affreuse solitude. Un terre-neuvier breton devait, au bout de deux ans et demi, la rapatrier, seule survivante et folle de terreur.

Le chevalier de La Rocque donna le nom de *France-Prime* au Saint-Laurent et à Charlesbourg l'appellation de *France Roi*. Bientôt réduit à mettre son personnel à la ration, il renvoie en France Jean Alfonse et plusieurs officiers avec *la Vententine* et *l'Anne* cherche rdes provisions et ramener un nouveau convoi. L'hiver fut désastreux : un tiers de l'effectif périt du scorbut. Décimées par la famine et les maladies, 70 personnes prennent dans huit embarcations la route du Saguenay (6 juin 1543), tandis que 30 hommes

(1) *Le voyage de Jean-François de La Roque, chevalier, sieur de Roberval, aux pays du Canada, Saguenay et Hochelaga, avec trois navires et deux cents personnes*, publié par la Société littéraire de Québec, *Voyages et découvertes*, p. 91. *Le Routier de Jean-Alphonse de Xantoine, premier pilote du sieur de Roberval*, publié par la même société, *Voyages et découvertes*, p. 80.

gardent le fort. L'une des barques sombra avec huit passagers.... Le récit finit sur cet accident : le reste est perdu.

L'on sait cependant que l'expédition de secours vint de France chercher les survivants. Elle était sous la conduite de Jacques Cartier qui fit ainsi son *quatrième* voyage. « Partie en juin 1543, l'expédition ramenait M. de Roberval, huit mois après (1544) ».

L'échec était complet : pas un Français ne restait au Canada. La liquidation, après faillite, fut longue et douloureuse. M. de la Rocque vendit ses vaisseaux. Cartier, créancier du roi, rentra dans l'ombre. Toutefois, ses neveux et ses compatriotes demeurèrent fidèles à ses dernières volontés. En 1588, dix ans après la tentative du Breton, le marquis de La Roche, Michel et Jean Noël se firent octroyer une charte pour le commerce des pelleteries au Canada : ils détenaient encore les cartes géographiques de leur oncle le Découvreur de la Nouvelle-France.

CHAPITRE PREMIER

Les Relations des Fondateurs

I

Samuel Champlain en Acadie

Né à Brouage, en Saintonge, Samuel Champlain eut pour père Antoine, « noble homme, capitaine en la marine ». A dix-huit ans, il s'enrôle dans les rangs de la Ligue et sert « en l'armée du roi, en qualité de maréchal des logis, durant quelques années ». Son oncle, le capitaine Provençal « un bon marinier de France, » le prend à bord du *Saint-Julien* qui va rapatrier les troupes espagnoles du Blavet, en Bretagne, à Cadix et à Séville. Là, Francisque Colomb, chevalier de Malte, engage Champlain à accompagner sa flotte au Mexique : Provençal y consent et confie son voilier à son neveu.

De ce premier et lointain voyage, Champlain a laissé un *Brief discours des choses les plus remarquables* en 115 pages, orné de 62 dessins à la main (1).

(1) *Brief discours des choses les plus remarquables que Samuel Cham-*

En janvier 1599, l'escadre appareille au port de Séville, touche aux Canaries et atterit à *la Désidérade*, après deux mois. Champlain note tout sur son passage, à la Guadeloupe, aux îles Vierges, à Porto-Rico, à Saint-Domingue, aux îles de *la Sonde*, puis à Saint-Jean-de-Luz, à la Veracruz (Mexique), à Porto-Bello, à l'isthme du Panama, dont il dit : « Si ces quatre lieues de terre étaient coupées, l'on pourrait venir de la *Mer du Sud* (Océan Pacifique) en celle de deçà (Océan Atlantique) ». Géniale prévision du perçement futur réalisé ! Le retour se fit par la Havane, les Bermudes les Açores. L'escadre rentre en rade de Séville, après deux ans et deux mois d'excursion (1601). L'année suivante, on signala à Henri IV le *Brief discours* de Champlain à qui il décerna, dit-on, le titre de *géographe royal*.

..

Quoi qu'il en soit, le 15 mars 1603. Aymar de Chaste, qui hérita de la clarté et du monopole du capitaine Chauvin, confia *La Bonne-Renommée* à Champlain ainsi qu'au Malouin, François du Pont-Gravé, pour faire une expédition au Saint-Laurent.

Au retour, parut la même année, à Paris, le récit de *plain de Brouage a reconnues aux Indes Occidentales*. Le manuscrit original se trouve aujourd'hui à la bibliothèque *Carter Brown* de Providence, Rhode Island, Etat-Unis d'Amérique. Il a été reproduit dans l'édition Laverdière, imprimée à Québec en 1870; ainsi que dans *Collection de manuscrits relatifs à la Nouvelle-France*, 4 vol. Québec, 1883. Ce dernier ouvrage, malheureusement n'indique pas les sources de la documentation.

l'explorateur sous le titre : *Des sauvages ou voyages de Samuel Champlain, fait en Nouvelle-France* (1).

Parti de Honfleur, le voilier mouillait, le 24 mai, à Tadoussac, près d'un campement d'Algonquins, de Montagnais et d'Elchemins. Le 19 juin, Champlain touche à l'Île-aux-Coudres, « où il y a force ardoises », arrive à Québec « qui n'est qu'un *détroit* de quelques 300 pas de large » et où il y a des diamants meilleurs que ceux d'Alençon, en Normandie », séjourne un peu aux *Trois-Rivières*, nomme le lac *Saint-Pierre* (29 juin) et s'arrête au saut (Saint-Louis), « torrent d'eau qui déborde avec impétuosité ». Le 11 juillet, il est de retour à Tadoussac, d'où il fait une reconnaissance à Gaspé et au fond de la baie des Chaleurs. Il remonte à la côte nord, baptise la rivière *Sainte-Marguerite* (20 juillet) et revient au Saguenay, où il prend à son bord le fils du chef *Bégourat* et une prisonnière Iroquoise. Il lève l'ancre le 10 août pour la mouiller à Honfleur, 27 jours après. « En cette entreprise, écrit-il, je n'ai remarqué aucun défaut pour avoir été bien commencée. »

Le commandeur de Chaste étant décidé (13 mai 1603). Champlain se rend à la Cour : le roi se montre satisfait des résultats et prodigue des promesses sans bourse délier. Le navigateur offre alors ses services à son compatriote du Gua, sieur de Monts, favori calviniste du Béarnais converti.

(1) *Des Sauvages ou voyage de Samuel Champlain, de Brouage fait en Nouvelle-France, l'an mil six cent trois*. Paris, 1603, petit in-4°. Réédité dans l'édition Laverdière et dans *Collection des manuscrits*. L'une des trois copies qui existent encore de l'original est à la Bibliothèque Nationale de Paris.

Bientôt, en effet, Henri IV signe en sa faveur des lettres patentes (3 nov. 1603) lui octroyant pour dix ans le monopole du commerce en Acadie. La compagnie de M. de Monts s'est constituée. Le 7 avril 1604, partent deux vaisseaux, montés par 120 hommes, qui abordent, après un mois, au port qu'on appelle La Hève.

Comme témoin oculaire et acteur principal de l'expédition, Champlain a consigné par écrit les moindres détails des explorations (1).

Il fait plaisir de constater qu'un certain nombre des vocables qu'il a inventés ont survécu à son passage et à son séjour de trois années dans ce pays : tels sont le port de *La Hève* (The Have), la baie *Sainte-Marie*, l'*Ile Longue*, le port et la ville de *Saint-Jean* (N-B), l'*Ile Sainte-Croix* (Saint-Croix), la baie des *Mines* (Minas), l'île des *Monts-Déserts*... Il examine avec l'habituelle sûreté de son coup d'œil les rivières et leur cours navigable, les anses et les baies, les terrains et leur élévation, les caps et les pointes, les produits du sol naturels et cultivés par les Indiens, les bancs de sable et les falaises, depuis la baie *Française* (Fundy) jusqu'au cap Cod ou *Maleterre* et au delà. Il eût sans doute atteint les bouches du fleuve *Hudson* à New-York, si son ami, le baron de Poutrincourt, ne l'eût forcé à effectuer

(1) *Les Voyages du sieur de Champlain Naintongois, capitaine ordinaire du Roy en la marine, ou Journal très fidèle des observations faites és découvertes de la Nouvelle France*, etc. Paris, 1613, in-4° édition Laverdière, t. III.

deux fois le même trajet (1605-1606). A Champlain revient l'honneur du choix du site et de l'appellation du *Port-Royal* ainsi que de la création de l'établissement.

Aussi bien, quoique le sieur de Monts se vît déposséder de son monopole (17 juillet 1607) et appauvri de 10.000 livres il continua à son compatriote son estime et sa confiance. Ce fut là tout le secret de la fondation de Québec et de la Nouvelle-France. La colonie acadienne va périliter et végéter, faute d'un homme habile et expérimenté, d'un *alter ego* de Samuel Champlain, qui a su discerner la riche vallée du Saint-Laurent.

II

Marc Lescarbot

Originaire de Vervins (Aisne), il exerce la profession de barreau à Paris et est l'homme d'affaires du baron de Poutrincourt (1604). La vue des spécimens « d'animaux et d'oiseaux rapportés d'Acadie par M. de Monts (nov. 1605) détermina sa vocation. « Je fus désireux de reconnaître la terre oculairement et fuir un monde corrompu. »

En mai 1606, il s'embarqua sur *le Jonas* à La Rochelle et atterrit à Port-Royal en juillet. Il y séjourne juste un an et se livre au jardinage. Quand vint l'hiver « le père gusart », « on institua *l'Ordre du Bon Temps* mis d'abord en avant par Champlain, suivant lequel ceux de la table étaient maîtres d'hôtel, chacun à son tour, en quinze jours une fois ;

or, avait-il soin de faire que nous fussions bien et honorablement bien traités ». Au printemps, Lescarbot accompagne les sieurs Chevalier et Champdoré, délégués pour faire la traite des fourrures, au fleuve Saint-Jean et à Sainte-Croix. Ce fut son unique sortie de l'établissement. En octobre 1607, il était rentré à Paris.

L'année suivante, cédant aux instances de ses amis, il se fait l'historien de la colonie. Ce fut en 1609 que parut son *Histoire de la Nouvelle-France*, rééditée à Paris, librairie Tross, 3 vol. in-42. Il la divisa en 3 livres, dont le premier a trait aux excursions de Verrazzano, Villegagnon, Ribaut, Laudonnière et Gourgues ; le second aux voyages de Cartier, Roberval, La Roche, de Monts et Poutrincourt ; le troisième aux mœurs et coutumes des sauvages du Nouveau-Monde. Il omet le voyage de Champlain en 1603, dont il dit seulement et non sans quelque jalousie : « le sieur Champlain pensait être le premier qui avait gagné le prix ».

En 1610, il publia deux opuscules complémentaires, intitulés : *La Conversion des sauvages baptisés en Nouvelle-France en 1610*. Il n'était plus à Port-Royal et ne fait que prêter son nom à M. de Poutrincourt ou à son fils, M. de Biencourt.

C'est donc grâce à sa plume, en dehors des emprunts qu'il a faits, que les vicissitudes de la petite colonie sont venues à la postérité. Toutefois ses *Mémoires* personnels restent sans grande valeur en comparaison des exactes contributions de Champlain et des missionnaires jésuites.

III

Samuel Champlain au Canada

Au retour de Champlain de l'Acadie, le roi consent à proroger le titre et les privilèges du sieur de Monts, *sans conditions*, du 7 janvier 1608 au 7 janvier 1609. Le confiant calviniste nomma Champlain son représentant et le pilote Malouin, Du Pont-Gravé, son fondé de pouvoirs pour la traite des fourrures durant l'expédition.

Le départ et ses préparatifs, l'armement des deux vaisseaux, le *Lièvre* et le *Don de Dieu*, le racolage des équipages : l'arrivée à Tadoussac et le transport des matériaux à Québec, le choix de l'emplacement de *l'habitation* et l'exécution, tout est raconté en détail par le judicieux et habile fondateur de Québec (1).

En septembre, l'habitation achevée avec ses annexes, l'hiver suspend toute exploration. Hélas ! le monopole touche à son terme (janv. 1609). Mais, heureusement la traite de Tadoussac a bien payé. Le sieur de Monts et ses associés rouennais, Collier et Legendre, « résolurent de continuer les découvertes ». Ce fut le salut de la Nouvelle-France au berceau. En mai le pilote Du Pont-Gravé vint de France ravitailler l'habitation.

Bientôt Champlain, qui a su gagner aux Français les sympathies et l'alliance des Indiens, reprend « ses découvertes ».

(1) *Les Voyages*, édition Laverdière, t. III, p. 148 et s.

accompagné de dix braves et de ses guides sauvages. Il refait l'itinéraire de 1603, rejoint à Bastican une troupe d'Algonguins et de Hurons, pénètre dans la *Rivière des Iroquois* (le Richelieu), franchit un saut (Chambly), entre dans un lac (Champlain) et dans un second (Saint-Sacrement). Là, eut lieu le premier assaut contre les Iroquois, ennemis mortels de ses alliés et qui virent leurs trois chefs frappés au front d'une balle. S'étant informé auprès de ces Iroquois des régions du sud, il retourne au lac « qu'on appela *lac Champlain* », rentre à Québec qu'il confie à la garde de Pierre Chauvin et de ses 15 hommes, descend à Tadoussac et passe en France (5 sept.-13 oct. 1609).

A Saint-Germain-en-Laye, Champlain présente au roi « une ceinture indienne en poils de porc-épic, des oiseaux incarnats... » Le monopole reste supprimé et la liberté du commerce maintenue. Toutefois, les Associés « se décident à continuer les découvertes ».

Embarqué à Honfleur (8 avril), Champlain est à Tadoussac après 18 jours de navigation. En juin, nouvelle attaque contre les Iroquois à l'embouchure de leur rivière : il est atteint d'une flèche à l'oreille et au cou. Le chef Iroquet emmène Marsolet, futur interprète, et Champlain un adolescent indien qu'il nomme *Savignon*. De retour à Québec, il apprend de Du Parc (14 juillet) qui est remonté de Tadoussac, l'assassinat du roi (14 mai 1610), lui remet le commandement et court s'embarquer pour la France (13 août-27 sept. 1610).

Trois mois après (30 décembre), il épouse à Paris *Hélène Boullé* dont la dot de 6.000 livres lui permet de prendre rang parmi les Associés. Puis il se rembarque en mars 1611.

Il convient de signaler cette navigation de 74 jours. Elle est retardée moins par les ouragans que par les « grandes glaces » ou banquises flottantes, qui cernent l'embarcation, « comme les monts d'un lac intérieur » et forcent le pilote à mettre en vedette le mât de perroquet et à tenir les voiles à mi-mât, surtout la nuit, ainsi qu'à varier sans cesse sa direction. Ce récit d'un poignant intérêt et d'un style naturel admirable ne défigurerait point un recueil de *Morceaux choisis* descriptifs. Tant il est vrai que Champlain a le don, l'art vraiment personnel, de peindre les spectacles de la nature, comme les costumes et les usages indiens. Le 13 mai, il atterrit à Tadoussac, où le sol « est encore couvert de neige » ; et il est à Québec six jours après.

Pour la seconde fois, il y retrouve la garnison au complet et en santé : plus de scorbut. Il en donne la raison avec joie : « A la vérité, en évitant les salures et ayant de la viande fraîche, la santé est aussi bonne qu'en France. » Il monte aussitôt à l'île de Montréal, où il traite avec les Hurons-Algonguins, choisit la Place-Royale, laboure une terre, « très bonne pour faire des briques », dont il élève un mur d'essai, nomme l'île voisine *Sainte-Hélène*, revoit le jeune Marsolet et lui adjoint deux interprètes *Brûlé* et *Du Vigneau*. « Le 19 juillet, je descendis à Québec, où je fis charger du chêne pour en faire l'essai en France. »

Arrivé à La Rochelle (10 septembre), il visite M. de Monts à Pons, le suit à Paris, à la Cour, assiste au contrat d'achat des actions de Collier et de Legendre : ainsi M. de Monts et Champlain deviennent les seuls propriétaires de l'habitation.

« Je songe alors, écrit le narrateur, qu'il est à propos de se jeter dans les bras de quelque grand personnage ». Le

comte de Soissons est consentant : il est nommé vice-roi, mais il meurt subitement. Le prince de Condé accepte sa succession avec un monopole de douze années (12 novembre 1612).

Parti de Houffleur en mars 1613, Champlain débarque à Québec en mai, remonte à Montréal et va explorer l'Ottawa. Ayant traversé le *lac de Soissons* (Deux-Montagnes), il fait *le portage d'un saut* (Carillon), découvre les rivières du nord et du sud, arrive aux *Chaudières*, que domine la capitale actuelle du Canada, franchit un autre lac (Deschênes) et perd son astrolabe, qui a été retrouvé en 1867. Les guides refusent d'aller plus loin que l'*Ile des Allumettes*, où il plante une croix, comme signe de prise de possession. Il descend aussitôt à la Place-Royale pour la traite. Il s'embarque de nouveau (3 juillet) et atteint Saint-Malo (26 août), où il s'abouche avec des marchands.

A Paris, il publie un second ouvrage *Les Voyages ou Journal très fidèle des observations*. Après diverses démarches et négociations, la *Compagnie des Marchands* est fondée : ceux de Rouen et de Saint-Malo seuls y ont adhéré. En 1614, Champlain « s'emploie à préparer quelque moyen de faire venir les sauvages à la connaissance de Dieu » : les Associés consentent à subventionner six Récollets missionnaires.

Un troisième ouvrage publié à Paris en 1619 raconte, avec précision et clarté, les événements qui se succèdent durant ces cinq années (1).

(1) *Voyages et découvertes faites en Nouvelle-France, depuis l'année 1615 jusqu'à la fin de 1618 par le sieur de Champlain capitaine ordi-*

Le 2 juin 1613, le *Saint-Etienne* atterrit à Tadoussac, qui est le point d'arrivée des vaisseaux : Cartier seul jusqu'ici a fait monter le fleuve à ses voiliers. Quinze jours après, Champlain délibère avec les Indiens alliés à la Place-Royale : il se décide à monter au pays des Hurons. Mais le Père de Caron avec douze Français l'y devance avec les guides (24 juin), tandis que l'explorateur, descendu à Québec, ne se met en route que le 9 juillet, accompagné de Brûlé, interprète et de dix indigènes. Il refait le même itinéraire jusqu'à l'Île-des-Allumettes, découvre la *Mattawa*, le lac *Nipissing*, la *Rivière des Français*, rencontre les *Cheveux-Relévés* ou *Outaouais* et atteint le lac *Huron* ou « Mer Douce », puis le bourg principal de la tribu, qui est ceint d'une palissade de 33 pieds de haut, et où il salue sain et sauf le missionnaire Récollet (2 août).

Tous les guerriers sauvages une fois rassemblés Champlain et ses compatriotes suivent l'armée vers les régions qu'habitent les Tsonnontouans iroquois. Le premier, il parcourt la presqu'île ontarienne, descendant les cours d'eau, traversant les lacs intérieurs (*Sincor Eturgeon*) et aboutissant à *Quinté* sur le lac Ontario. Les canots transportent les guerriers sur la rive sud — au nord de l'État de New-York actuel — ; l'armée passe ensuite par *Chouaguen* et le lac *Oneida*. On capture (3 octobre) onze Iroquois

naire pour le Roy en la Mer du Ponant. Où sont décrits les mœurs, coutumes, habits, façons de guerroyer, chasses, danses, festins et enterrements de divers peuples sauvages et de plusieurs choses remarquables qui lui sont arrivées audit pais, avec une description de la beauté, fertilité et température d'iceluy. Paris, 1619. Reproduit dans l'édition Laverdière, t. IV.

des deux sexes, mais Champlain s'oppose avec force à la mutilation des mains des captives.

Rendu (10 octobre) en face d'un bourg fortifié des Tsonnontouans, situé au fond du lac *Canandaiga* et entouré de quatre cercles de palissades hautes de 30 pieds, Champlain construit « un cavelier en bois qui les domine ». L'assaut commence sur-le-champ. Les arquebusiers dirigent dans l'enceinte un feu meurtrier, tandis que les détonations des mousquets sèment l'épouvante dans le camp des Iroquois. En même temps les Hurons incendient les remparts, mais la fumée vient aveugler les assiégeants qui se battent en désordre ; Champlain est blessé d'une flèche au genou et à la cuisse. Au bout de huit jours, les chefs décident l'abandon d'un siège inutile. Et c'est bientôt le pénible retour au lac Huron, et l'arrivée au grand village de cette tribu du même nom, le 23 décembre. Durant cet hivernage forcé, Champlain note en détail « les mœurs, coutumes, habits, chasses, danses, festins et enterrements » et se procure des renseignements sur les peuplades de l'ouest et du sud du lac Huron. Guéri de ses blessures à la façon indienne, il part avec tous les Français : le chef Darontal et un groupe d'indigènes les suivent à Québec, où ils sont bien accueillis (20 mai 8 juillet 1616).

La carrière de l'explorateur est terminée. Il a poussé à fond la reconnaissance nécessaire à une immense colonisation et fait l'inventaire des richesses naturelles. Surtout il a tenu ses promesses aux alliés sauvages et inspiré la frayeur à leurs ennemis mortels. Il se rend à Tadoussac (28 juillet) et appareille pour Honfleur où il débarque le 10 septembre.

En 1617, Champlain resta vraisemblablement en France, bien qu'il affirme, quinze ans après (1) être parti à cette époque. Condé est en prison. Thémynes fait l'intérim de la vice-royauté : « Nos envieux ne tarderont guère, dit-il, à vomir leur poison ». Les Etats de Bretagne en profitent pour obtenir de vive force la liberté commerciale de leurs armateurs. Champlain le rejoint à Nantes où il leur reproche sa décision « sans ouïr partie ». Mais on lui rend le privilège et bientôt M. de Montmorency remplacera Condé.

C'est en cette année que la famille de Louis Hébert passe au Canada, ainsi que le Frère récollet, Gabriel Sagard. A la même époque on sut l'alliance des Hollandais avec les Iroquois ; désormais les armes à feu parviendront facilement dans le camp des ennemis des Hurons et des Français.

L'activité du fondateur est incessante. Il adresse un premier rapport à la Chambre de commerce de Paris : « Avec des ressources convenables, dit-il, on exploitera la pêche, les échanges de pelleteries, les bois de construction, l'élevage du bétail, les mines, l'agriculture, l'industrie » Il en confie un second au conseil du roi (février 1618) concernant « le danger de laisser les rives du fleuve sans fortifications, à cause du voisinage des Anglais et des Flamands, la nécessité de propager la foi parmi les infidèles ; Québec sera appelé *Ludovica* ou *Louisville*, un temple y sera dédié au Rédempteur, un fort dominera la rive gauche et la droite, un troisième défendra Tadoussac. Quinze missionnaires séjourneront en Nouvelle-France et 300 familles seront le noyau de la colonie, ayant chacune au moins quatre personnes ».

(1) V. H.-P. Biggar, *The Early Trading Co*, p. 276, note 1.

Champlain parle comme *l'organisateur de ses découvertes* comme un véritable colonisateur, comme le Sully de la Nouvelle-France. Hélas ! Il n'est personne à la Cour pour réaliser ses desseins. Il faut attendre Richelieu et les Cent-Associés. Quelle œuvre magnifique, exécutée en moins de dix années (1608-1618) !

Le 22 mars, il quitte Paris avec le jeune Eustache Boullé, son beau-frère. Dans la traversée le bâtiment de Du Pont touche à Percé ; à Tadoussac, on lui rend compte d'un complot de sauvages Montagnais et de l'assassinat de deux Français au *Cap Tourmente*. Mais le commandant est et sera toujours bienveillant pour ses alliés : il ne se décide jamais à sévir contre eux. Aussi il conserve jusqu'à la fin leur attachement sans bornes. « A Québec, dit-il, je visitai les lieux, les labourages des terres que je trouvais ensemencées et chargées de beaux blés, les jardins avec toutes sortes d'herbes comme choux, raves, laitues, pourpié, cseille, persil et autres légumes aussi beaux et avancés qu'en France. Bref le tout s'augmentant à la vue de l'œil ». Les travaux de Louis Hébert réalisent ses espérances et vérifient ses prévisions : il aura désormais un argument certain de propagande. Rêvant de nouveaux colons, il s'embarque une autre fois (28 août) pour la France.

Il dénonce fermement à la Cour « le peu de zèle et d'affection que l'on a du bien et du service du roi ». La Compagnie des Marchands et ses agents à Québec sont rendus responsables des vexations auxquelles ils avaient soumis la famille Hébert et de leur peu de zèle à assurer le recrutement des colons, promis dans leur contrat. La plainte de Champlain et la menace de perdre leur mono-

pole les déterminent à promettre, en 1619, l'envoi de 86 personnes. « L'année s'écoule et rien ne se fit non plus que l'année suivante, et l'on recommence à crier et à se plaindre contre cette Société qui donnait des promesses sans rien effectuer. » Les associés songent alors à écarter l'importun personnage, Champlain a beau se débattre, c'est son ami Du Pont-Gravé qui commande à Québec durant l'hiver.

Il eut sa revanche avec le vice-roi de Montmorency (1620), qui lui confirme sa lieutenance et signifie, au nom du roi, aux associés que « Champlain aura l'entier et absolu commandement en toute l'habitation ». Ainsi la Compagnie est condamnée à perdre son privilège. Elle est remplacée par celle dite de *Montmorency* ou des *De Caen*, c'est à Guillaume oncle, et à Emery, neveu, que M. Dolu, fondé de pouvoirs du vice-roi, a désormais confié la colonie, pour quinze ans.

Champlain a ordre de fortifier Québec « au mieux possible ». « Sa majesté a promis de donner armes et munitions de guerre pour la défense du fort. »

La suite des événements a été consignée par Champlain dans son quatrième ouvrage, publié à Paris en 1632 (1). Cette fois (8 mai 1620), Champlain part « avec sa famille » c'est-à-dire sa jeune épouse âgée de 20 ans. Tous les malaises semblent dissipés. Il s'étudie à initier à la culture

(1) *Les Voyages de la Nouvelles-France Occidentale, dite Canada, fait par le sieur de Champlain Xantougeois, capitaine pour le Roy en la marine du Ponant et toutes les descouvertes qu'il a faites en ce pais, depuis l'an 1603 jusques en l'an 1629*, Paris, 1632, in-4°. Reproduit par Laverdière.

les sauvages des alentours et à maintenir l'entente entre les tribus. Le fort a son site tout indiqué sur le haut du promontoire : il l'appelle *Saint-Louis*. En 1623, les Iroquois enhardis et curieux sans doute de se renseigner viennent trafiquer avec 35 canots de pelleteries ; le troc rapporte de beaux bénéfices à la Compagnie. Les Récollets reçoivent des renforts, entre autres le Père Nicolas Viel et le Frère Sagard qui ne tardent pas à suivre interprètes et guides à la Huronnie. Tous les efforts du Fondateur sont concentrés sur le déblaiement « du petit chemin pour monter le cap avec facilité », sur les assises du fort et du magasin de munitions, sur la prospérité du groupe des colons. Puis il écrit avec mélancolie (1624). « Ayant hiverné près de cinq ans, nous fûmes assez mal secourus et n'avions pas de quoi remercier les Associés en cela. » Néanmoins, il se décide à ramener « sa famille » en France, laissant à Emery de Caen l'intérim.

Arrivé à Dieppe (4 octobre), il court à Saint-Germain faire au roi ses confidences. « M. de Montmorency, pour certains troubles, se défait de sa charge qui lui rompait la tête, la remettant à M. le duc de Ventadour, son neveu ». Il l'acheta en effet au prix de cent mille livres (25 nov. 1625). Il maintient Champlain dans ses fonctions et il augmente même ses pouvoirs « pour commettre et établir tels capitaines que besoin sera et pareillement des officiers de justice ». Ce sont les attributions d'un gouverneur.

A son retour (5 juillet 1626), il est accompagné des Jésuites missionnaires, admis sur les instances des Récollets eux-mêmes. Le fort est tel qu'il l'a laissé. Il l'agrandit de deux bastions « pour retirer, à une nécessité, les habitants

et les soldats à couvert ». Au Cap-Tourmente, théâtre de l'élevage, il fait « l'habitation des hommes pour la conservation du bétail ». Il se félicite de voir les sauvages se livrer au défrichement et à la culture et se décider à lui confier des filles. En 1627, « dix jeunes indiens écervelés partent contre les Iroquois, sans avertir et rompent la paix ; on envoie Pierre Magnau et trois sauvages auprès des Agniers : tous sont massacrés ». L'hostilité iroquoise ne se calmera plus.

La colonie naissante traverse des jours sombres : les sieurs de Caen n'amènent point de colons, vexent les Jésuites et refusent de s'intéresser au fort. Champlain écrit ses plaintes au vice-roi. C'est alors que Richelieu décide la fondation de la *Compagnie des Cent Associés* (29 avril) ; il avait auparavant pris au piège les calvinistes de Caen en ordonnant au lieutenant-général de « dresser un arpentage de toutes les terres, labourages et jardinages étant en valeur, depuis quel temps ils ont été défrichés, combien de familles le dit De Caen a fait passer en Nouvelle-France ». Le Cardinal exige de la Compagnie l'expédition immédiate, sur ses vaisseaux, de 200 à 300 colons des deux sexes, en 1628, et de 4.000 en quinze ans, ainsi que les frais de leur établissement durant les trois années premières. S'il exclut les Huguenots de la colonie, c'est que cette exclusion est la juste punition de leur inertie (Voir Salone *La Colonisation de la Nouvelle-France*, p. 46).

Mais voilà qu'un nouveau péril menace la colonie : l'invasion des Calvinistes Kirke, Dieppois d'origine et subitement engagés à Londres par des armateurs munis de *lettres de marque* ou d'autorisation royale pour la course.

Champlain raconte la prise de la flotte de l'amiral de Roquemont et des colons sur le fleuve Saint-Laurent, après un combat de quinze heures, l'arrivée au fort de Québec de Louis Kirke le sommant de livrer la place, le refus formel de Champlain, le renvoi en France des colons capturés. Sa fermeté de caractère a sauvé l'habitation, comme son industrie sauve, l'hiver, tout son monde des ravages de la famine. Mais, l'été suivant (1629), le corsaire revient devant la place : cette fois, n'ayant plus aucun espoir d'être secouru d'aucune façon, il se sent contraint d'entrer en composition avec l'ennemi anglo-huguenot : le 20 juillet, il rend à Louis Kirke les clefs du fort Saint-Louis. Ensuite, s'effectuent de pénibles négociations qui permettent aux Français de rester encore un an avant d'opter en définitive.

Arrivé en Angleterre, Champlain apprend que la paix est faite depuis le 24 avril 1629 : tout est sauvé ! La restitution de Québec est prévue et assurée. Il s'y emploie auprès de M. de Châteauneuf, ambassadeur à Londres. Charles I^{er} s'incline de force devant les formelles stipulations du traité qui dit expressément que « de part et d'autre, l'on se restituerait tout ce qui avait été conquis après cette date ».

En France, Champlain persuade facilement Louis XIII, Richelieu, les Cent Associés. Toutefois, le cardinal, en rusé politique, et tout entier aux affaires de la Valteline, use d'aturnoisements presque comiques (1) à l'égard de la Cour de Saint-James. Enfin le 29 mars 1632, on signe le traité de Saint-Germain-en-Laye.

(1) V. H.-P. Biggar, *op. cit.*, p. 155 et s.

C'est alors que, pour éclairer l'opinion sur la Nouvelle-France, Champlain compose l'édition finale des *Voyages*, qui reproduit les relations antérieures (1603-1629). En dédiant son ouvrage à Richelieu, il proclame « qu'il a en Amérique un nouveau monde à donner à son roi et à sa patrie ».

Toutefois, il ne revient à Québec que le 22 mai 1633. Son activité se dépense avec joie au relèvement des fortifications. Pendant deux années encore, il assiste au premier essor véritable de la colonisation avec l'arrivée des colons de Giffard et des familles normandes (1634 et 1635). Avant de clore son œuvre gigantesque et de fermer les yeux (25 décembre 1635), il écrivit une dernière fois au cardinal de Richelieu, au mois d'août (1), lui « demandant cent hommes armés pour arrêter les ravages des Iroquois ». Dernière prévision de son génie qui devait échapper, hélas, à l'attention de ses successeurs ! Et c'est pourquoi l'aurore du siècle suivant sera témoin de désastres pour la colonie toujours faible et isolée.

Telle fut l'œuvre du Fondateur de Québec et du Père de la Nouvelle-France. Ses écrits se signalent, en vertu de leur sincérité et de leur impartialité, comme des sources d'informations d'une valeur unique.

Doté d'une riche nature, d'un jugement calme et sûr, d'un esprit prompt et délié, d'un caractère éminemment bien équilibré, Champlain a su comprendre les hommes et les événements. Il semble n'avoir rien laissé au hasard. « Il supporte victorieusement, au sentiment de M. Salome, toutes les comparaisons. » Isolé pour ainsi dire dans son

(1) V. *Collection de Manuscrits relatifs à la Nouvelle-France*, p. 112.

action, il a persévéré dans ses desseins avec une ténacité que rien n'a jamais réussi à faire fléchir, ni à briser. Grande âme, embellie par son attachement à ses croyances et à la plus pure morale.

Navigateur de génie, aussi hardi qu'expérimenté, il a franchi 26 fois l'Océan sur « des coquilles de noix », sans être victime d'aucun naufrage.

Géographe perspicace et observateur, il a déterminé la hauteur et la latitude des régions qu'il a visitées ; « Dieu, dit-il avec franchise, ayant caché à l'homme la longitude ».

Explorateur curieux, infatigable, passionné, il a su déterminer le sieur de Monts à accorder ses préférences à l'établissement sur le Saint-Laurent moyen, plutôt qu'au bassin du Port-Royal et à la presqu'île acadienne. Son coup d'œil juste a discerné les trois sites principaux : Québec, les Trois-Rivières, Montréal. S'il a fini ses excursions en 1616, ce n'est pas qu'il ait senti faiblir son zèle des découvertes ; mais il a estimé suffisant le si vaste territoire qu'il a exploré et nécessaire de le mettre au plus tôt en valeur. De vrai, il a circonscrit dans ses cours les étendues habitables des provinces actuelles de Québec et de l'Ontario : il en a dessiné la carte.

Colonisateur patient et prévoyant, il se penche sans cesse sur les ressources naturelles du sol : des notes brèves et des essais passagers d'expérimentation révèlent ses projets et ses espoirs. « Pays fort plaisant et uni », écrit-il des rives du lac Saint-Pierre ; pays rempli de forêts, vignes, noyers », au bassin de Chambly ; « belles prairies qui pourront nourrir tel nombre de bétail que l'on voudra », à l'île de Montréal.

Patriote ardent, désintéressé, il a rêvé l'extension du do-

maine colonial sur les côtes du Maine et du Massachussetts ; il n'a pas dépendu de lui de prendre possession de ces régions au climat tempéré en y établissant des fortins ou des habitations. Sur le haut du Saint-Laurent, il s'est emparé des terres jusqu'aux régions des grands lacs intérieurs : il donnait à son roi un empire au delà de ses rêves !

Ami tolérant, condescendant, loyal envers son compatriote calviniste, il fait crédit sans arrière-pensée aux deux Huguenots De Caen qui eurent l'âme assez basse pour l'incriminer — devant l'amirauté de Dieppe (2, 10, 31 octobre et 17 novembre 1629) — de la perte de Québec et de la colonie !... Il est comme un père et un frère pour ses alliés sauvages. Il va jusqu'à adopter, nourrir et élever trois orphelines indigènes qu'il appelle du nom de trois saintes martyres *Foi, Espérance, Charité*. Il leur fait des promesses et il revient à temps de France pour les tenir. Il est conciliant pour tous, miséricordieux pour les coupables. Jusqu'à l'arrivée des missionnaires le rêve impatient de son cœur est de civiliser les sauvages en leur inculquant les habitudes et les mœurs, les croyances et la morale chrétiennes. Et si les agents de la compagnie avaient secondé avec tact et zèle ses intentions et ses desseins, la colonisation aurait prospéré en vingt années et amené des résultats manifestes : une poignée d'Anglais n'aurait jamais osé remonter le fleuve jusque sous le canon du fort.

Diplomate d'instinct et sans apprentissage, Champlain a su entamer et conduire des négociations qui feraient honneur à un administrateur et à un ambassadeur du roi. Comment expliquer, en face de l'hostilité du grand Sully, de l'impuissance de Henri IV, des compétitions des autres

amirautés basques, bretonnes, rochelaises, les succès qu'il réalise auprès des Marchands et des vice-rois, de leurs mandataires et des ministres, de Richelieu par exemple ? On demeure stupéfait de l'activité et des ressources de cet esprit ingénieux, obligé d'écrire et de passer la mer à tout propos, de plaider devant le Conseil le maintien du monopole, de créer des Compagnies et de diriger interprètes, colons, ouvriers et serviteurs.

Avant de mourir il eut la joie d'entrevoir la prospérité prochaine de la colonie, grâce à l'afflux des excellentes familles normandes et au dévouement des missionnaires.

IV

Relation du Père Biard

Lyonnais d'origine, âgé de 43 ans, « homme fort savant » selon Lescarbot, caractère ferme et prêtre zélé, Pierre Biard reçut l'ordre de partir pour l'Acadie en 1608, avec un confrère jésuite, le Père Massé. M. de Poutrincourt ne réussit à organiser son retour à Port-Royal que deux ans après. Au lieu de prendre à bord les deux Jésuites, suivant la volonté du roi, il emmena l'abbé Jessé Fléché, prêtre du diocèse de Langres. L'année suivante (1611), son fils, M. de Biencourt et son associé Thomas Robin de Coulogne faisaient embarquer les deux missionnaires, les premiers Jésuites en Nouvelle-France.

Durant trois années, le P. Biard assista au développement

si pénible de la colonie de Port-Royal. Il sut apprécier le seigneur et son fils : leur généreuse volonté se heurta au manque de ressources et à l'indifférence ou à l'inertie de l'opinion en France, concernant les colonies en Amérique.

Le récit qu'a donné Lescarbot des premiers essais (1604-10), est assez confus ; il ne travaillait guère que sur des correspondances des fondateurs et sur des confidences orales, parfois inexactes.

D'une main plus ferme et plus impartiale, le Jésuite a su documenter sa chronique avec plus d'ampleur et de netteté (1).

*
x *

Il commence par l'indication de la position géographique de l'Acadie. Elle est située « à 45° de hauteur polaire » ou de latitude septentrionale, « égale à celle de Bordeaux ». Aussi bien en 1633, le commandeur de Razilly, établi à La Hève, non loin de Halifax, datera ses lettres de « la Nouvelle Guyenne » (2).

Quel est le *climat* ? « Il y a même grandeur de jours, même aspects des étoiles, mêmes saisons et température ». Toutefois « ce pays est plus froid que n'est notre France :

(1) *Relation de la Nouvelle-France, de ses Terres, naturel du pais et de ses habitants. item du Voyage des Peres Jesuites aux dites contrées...* Lyon, 1916, in-12. — Nouvelle édition : Québec, 1858, dans le t I^{er} des *Relations des Jésuites*. — Edition franco-anglaise, *The Jesuit Relations*. R.-G. Thwaites. Cleveland, vol. 3 et 4, 1897.

(2) Ch. de La Roncière, *Histoire de la Marine française*, Paris, 1910, t. IV, p. 642.

la neige arrive sur la fin de novembre et ne se fond jamais que sur la fin de février, s'il vient quelque grosse pluie ou un fort vent du midi. Mais il en tombe encore dans la suite ». Il ajoute : « Quand le Norouest se met en ses fougues, le froid est intolérable, bien que cela ne dure que huit ou dix jours. En été, quelquefois le chaud y est autant ou plus intolérable qu'en France : mais il ne dure pas. Bientôt le temps se brouille, car quant aux brumes, le pays y est plus sujet ». « Les eaux y sont fort bonnes et l'air fort salubre : en trois ans, deux Bretons seuls sont morts ».

Quel est *l'aspect du sol* ? « Les montagnes n'y sont pas hautes comme nos Cévennes ou la Chartreuse », et « les terres, principalement en la Norembègue sont aussi bonnes qu'en France. Vous connaissez cela à leur couleur noire aux herbes et foin aussi haut souvent qu'un homme ». A Saint-Sauveur (juin-septembre) les céréales ont germé. Mais « tout le pays n'est qu'une perpétuelle forêt et il n'y a rien d'ouvert sinon les marges de la mer, et des rivières débordant causent des prairies, comme est la baie de Chignectou et la rivière de Port-Royal... Il y a de la vigne et des lambrusques mûres, en terroir quasi sable et gravier semblable à celui de Bordeaux, surtout à la rivière Saint-Seau à 46° d'élévation. Là voit-on aussi des noyers et des coudriers, des chênes et des hêtres ». On pourrait profiter des mines : il y en a une d'argent à la baie Sainte-Marie, et deux de beau et franc cuivre, l'une à l'entrée du Port-Royal, l'autre aux Mines, une de fer à la rivière Saint-Jean. Le grès, l'ardoise, la pierre de taille, le charbon de terre n'y manquent pas.

Quels sont les *habitants* de ces contrées ? L'Acadie ou

péninsule de la Nouvelle-Ecosse — est peuplée par les *Sou-riquois* ou *Micmacs* ; la rivière Saint-Jean — ou le Nouveau Brunswick — par les *Etchemins* ou *Malécites* ; les quartiers de Pentagouët (en anglais Penobscot) et de Kénébec — ou littoral du Maine — par les *Armouchiquois*. Ce sont plutôt les *Abénaquis* comme l'histoire l'établira plus tard ; car les Armouchiquois habitaient les régions du Massachusetts actuel et le bas du Maine. Toutes ces tribus ont « un naturel de soi libéral et point malicieux. Ils ont l'esprit assez gaillard et net et déduisent fort gentiment leurs raisons, les assaisonnant toujours avec quelque jolie similitude. Ils ont fort bonne mémoire des choses corporelles ; mais d'apprendre par cœur, là est l'écueil... Ils traitent de frères avec notre roi. Il faut leur faire des présents ; et la traite faite, il faut les *tabagies*, les banquets : ils sont alors bons amis, alliés, associés, confédérés et confrères des Français ».

Quelle est leur *chasse* ? Le gibier de terre est à certaines saisons, au temps de la migration : outardes et oies grises et blanches, perdrix grises deux fois plus grosses que les nôtres. On y voit force tourtres, plusieurs oiseaux de proie, des lapins... En octobre est la chasse aux castors et aux élans ; en décembre, celle des tortues, loutres, martres, loups marins. Les autres peuples viennent de loin à la mer troquer leurs peaux d'animaux contre pain, pois, fèves, pruneaux, tabac, chaudrons et haches, aleines et fers de flèches, poinçons et capots, couvertures et autres commodités.

Quelle est leur *pêche* ? « Le gibier d'eau y abonde surtout en amont des rivières où les poissons vont déposer leurs œufs, hors la portée du flux. Ainsi on pêche aisément les

anguilles bonnes et grasses, l'esturgeon, le saumon, l'éplan, le hareng, les moules et toute sorte de coquillages ».

Quel est leur *véhicule* ? Ce sont les canots « esquifs faits d'écorce de bouleau, étroits et resserrés par les deux bouts ; le corps est en façon de berceau large et ventru ; ils sont longs de huit à dix pieds, logeant un ménage de cinq à six personnes, avec leurs chiens, sacs, peaux, chaudrons et autres bagages bien pesant. Et déchargé, il est léger, et vous le transporteriez de la main gauche ; si vite que vous feriez à l'aviron en un jour les 30 et 40 lieues ».

Le chroniqueur continue à décrire la *police* et le *gouvernement* des indigènes à la façon de Champlain en ce qui concerne les tribus du Saint-Laurent et de l'Ottawa. Il signale le rôle et l'influence du *Sagamo*, « qui est l'ainé de quelque famille puissante, qui est le chef et le conducteur ». C'est lui qui administre, juge, condamne et absout, fait la guerre ou la paix, traite avec les étrangers et de peuplade à peuplade au sujet des alliances.

Il passe en revue, avec force détails, les *coutumes* et les *usages* : alliances matrimoniales, causes de séparation, polygamie, costumes, repas, sorcellerie et jonglerie, médecine, testaments, obsèques, superstitions...

*
* *

Le Père Biard raconte successivement les causes qui ont retardé son départ, de 1608 à 1611, son arrivée à Port-Royal, ses voyages avec M. de Biencourt, son genre de vie et ses relations avec les Indiens.

Son récit ouvre une perspective nouvelle sur des voyages

des pêcheurs basques, normands et malouins dans les parages de la baie Française. Le commerce des fourrures et la pêche de la morue attiraient, chaque année, un groupe de bâtiments, venant des ports de Dieppe et de Honfleur, de Saint-Malo et de La Rochelle. C'est ainsi qu'il a été témoin de la présence des Malouins, Robert du Pont-Gravé et du capitaine Merveille, réfugiés dans un fortin à six lieues en amont du fleuve Saint-Jean.

Il rapporte ses visites aux Indiens de Pentagouët et de Kénébec, où il avait accompagné le sieur de Biencourt suivi de ses hommes en armes. Là, il constate les agissements des pêcheurs anglais à l'égard des sauvages. Pour gagner aux Français la sympathie et la bienveillance des sauvages, il entretient d'amicales relations avec les sagamos *Astican*, *Betsabé* et *Météourite* ; aux mères et aux enfants, il distribue des objets religieux en métal et inaugure ainsi la conquête des esprits et des cœurs ; il s'incline sur les malades et leur inspire la confiance au Grand-Esprit.

Mais en réalité la situation du Port-Royal n'était pas favorable à l'évangélisation des sauvages : ils n'y faisaient que de rares visites, presque tous les Souriquois étant dispersés dans la péninsule ; des malentendus qui éclatèrent entre le P. Biard et M. de Poutrincourt, en janvier 1612, déterminèrent les supérieurs de France et la bienfaitrice de la mission, la marquise de Guercheville, à fonder, dans une région plus méridionale, un nouvel établissement.

La Relation laisse voir l'amertume de l'auteur à l'égard du Baron de Poutrincourt et de son fils : « C'est une grande folie à de petits compagnons que d'imaginer des baronies et grands fiefs, et tenements en ces terres, pour trois ou

quatre mille écus qu'ils y auraient foncés ; folle vanité à des gens qui fuient la ruine de leurs maisons en France ».

L'essai de colonisation au site de *Saint-Sauveur*, à l'île des Monts-Déserts ne nous est connu que par la *Relation* du Père Biard.

La colonie en formation ne vécut que trois mois (juin-octobre 1613). Elle était par sa situation géographique dans les limites de la charte du sieur de Monts, accordée par Henri IV (1609) et rétrocédée à la marquise de Guercheville par lettres patentes de Louis XIII : à partir du 40° au 46° lat. nord.

Le 10 avril 1606, Jacques I^{er} d'Angleterre en octroyait une semblable à la compagnie de la Virginie, c'est-à-dire à Sir Thomas Gates. Elle portait cette clause : « Nous leur donnons toutes les terres du 34° possédées par aucun prince chrétien ».

Or, en 1613, Thomas Dale, qui fut longtemps le soldat et le pensionnaire de Henri IV, était gouverneur de Jamestown, capitale de la Virginie. Il revendiquait pour sa Compagnie tout le continent américain jusqu'au 45° de latitude septentrionale. Les postes français n'étaient donc, en Acadie, qu'un empiètement, à ses yeux, sur les droits de la Couronne d'Angleterre. Appuyé sur ce principe, il approuva, de concert avec son Conseil colonial, l'équipée de Samuel Argall.

Mais l'année précédente, le jeune baron de Saint-Just, M. de Biencourt, apprenant que le capitaine Plâtrier, de l'île Sainte-Croix, avait été fait prisonnier par un navire anglais et relâché sous le serment de cesser tout échange avec les Indiens de Pentagouet, avait érigé une croix et les armes

de France, comme marque de prise de possession du même littoral.

Ainsi s'ouvrait en Amérique la lutte entre la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-France, lutte persévérante qui devait, cent cinquante ans plus tard, se terminer par la perte totale et définitive de la colonie française.

Ce fut la faute de la Régence, durant la minorité de Louis XIII. On ne réclama que la reddition du vaisseau la *Fleur de Mai*, appartenant à la marquise de Guercheville. En 1614, Jacques I^{er} sanctionna de son autorité la légalité des entreprises de la Compagnie de la Virginie, contre les établissements français : les lettres patentes de Henri IV n'eurent aucun effet dans la suite.

Heureusement M. de Biencourt continua de séjourner en Acadie, plutôt comme agent de négociants de La Rochelle. Son ami, Charles de la Tour fit appel à Richelieu, en 1629, contre la Compagnie des Kirke et de William Alexander : le cardinal exigea le retour de l'Acadie à la Couronne de France, au traité de Saint-Germain-en-Laye (1632) (1).

(1) H.-P. Biggar, *The Early Trading Company of New France*, grand in-8°, Toronto, 1901.

CHAPITRE II

Les Relations des Récollets

En 1613, Samuel Champlain, avec l'appui et la coopération de M. Louis Houël, contrôleur des salines de Brouage, songeait à s'assurer de la collaboration de missionnaires catholiques. Les démarches commencèrent par des ouvertures aux Supérieurs des Récollets de la Province d'Aquitaine ; puis elles se poursuivirent à Paris.

Les Etats Généraux de 1614 ouvraient à Paris leur session vers la mi-octobre. Champlain, Houël, le Père Jacques Garnier de Chapouin, Provincial de Saint-Denis firent part de leur projet au prince de Condé. « Ils s'adressèrent aussitôt à tous messieurs les cardinaux et évêques, alors assemblés, qui tous l'approuvèrent ». Champlain ajoute : « Je fus les trouver aux Etats, et les aumônes qu'on amassa, pour fournir aux frais du voyage, se montèrent à près de 1.500 livres qui furent mises entre mes mains. Le dernier jour de février 1615, je partis de Paris pour aller à Rouen : les Associés de la Compagnie des Marchands promettent d'assister les missionnaires et les entretenir de leur nourriture ».

Pour le premier départ, quatre Récollets sont alors désignés par le Provincial de Saint-Denis : les Pères Denis

Jamet, commissaire, Jean Dolbeau, Joseph Le Caron et le Frère Pacifique Duplessis.

En quatorze années (1615-29), la Province des Récollets de Saint-Denis ou de Paris expédia en Nouvelle-France 18 sujets, dont 10 étaient prêtres et 8 laïcs coadjuteurs.

Après le traité de Saint-Germain en-Laye (1632), les Jésuites retournent seuls au Canada, par ordre de Richelieu. Le Cardinal, très attaché aux Capucins, leur fit l'offre de ces missions lointaines, mais ils la déclinèrent en faveur des Pères de la Compagnie de Jésus, des Récollets ne reçurent aucune invitation.

Toutefois, en 1669, les Supérieurs de l'Ordre s'abouchèrent avec l'intendant Talon, qui détermina Colbert à leur rouvrir les portes de leur ancienne Mission. La plupart des Récollets exercent alors (1670-1700) leur ministère dans les paroisses qui s'organisent sur les deux rives du Saint-Laurent. Ils ne perçoivent comme champ d'apostolat que la Gaspésie, l'aumônerie du fort Frontenac, et les courses avec le sieur de La Salle à l'Ohio et au Mississipi.

I

Relation du Père Jamet (1).

Le Commissaire provincial des missions ne fit au Canada que deux apparitions à des époques différentes : l'une en 1615-16, l'autre en 1620-21.

(1) V. Bibl. Nat. Paris, *Collection des Cinq-Cents*, de Colbert, vol. CCCCLXXXIII, f° 581 et s. Reprod. dans l'ouvrage du Père O. M. Jouve, *Les Franciscains et le Canada*, Québec, 1915.

Etant débarqué à Tadoussac (25 mai 1615) il y est témoin du supplice d'un jeune Iroquois, torturé atrocement à la façon des prisonniers de guerre. Un mois après, il est pendu au *Sault-Saint-Louis* et à la *Rivière-des-Prairies* ; il assiste à la traite annuelle avec les indigènes des pays d'en haut. De retour à Québec, il écrit (13 juillet), une *Relation* ou plutôt une *Lettre* à « l'Illustrissime Prélat Mgr le cardinal de Joyeuse, à Paris », Président de l'assemblée du clergé aux Etats Généraux, il « avait demandé expressément une relation au cours d'une conversation qu'il avait eue avec le P. Le Caron ». Le cardinal mourut à Avignon le 27 août, avant l'arrivée du courrier de Québec.

..

L'auteur de la Relation commence par « s'excuser humblement », puisqu'il se substitue à « l'un de ses Religieux pour écrire un mot du voyage ».

« La navigation a été autant heureuse qu'on en ait vue, d'autant qu'on partit en haute saison (24 avril, 25 mai) ».

« La température de l'air est pareille à celle de France, hormis la chaleur qui nous semble plus ardente. De Gaspé à Québec, 200 lieues près, ce sont hautes et affreuses montagnes... De Québec (en amont) terres belles et très bonnes, si elles étaient cultivées... On y voit groseillers, framboisiers, noyers et *pommiers* (!) : le plus qu'il y a, c'est la vigne (sauvage) ».

« La rivière est une des plus belles du monde : à son embouchure, la mer a plus de 30 lieues ; elle va toujours en

étrécissant jusqu'à Québec. Au-dessus, à trente lieues, il y a lacs, îlots, rivières avec des verdure. »

« J'ai vu le commencement de ce beau pays, y étant avec les marchands (traiteurs), où autrefois les sauvages habitaient, et un Huron se souvient d'un village (Hochelaga) dont les habitants furent assommés à coup de massue des Iroquois. »

Il trace ensuite un léger dessin de l'extérieur des Indiens réunis au troc : Hurons, Nipissinniens, Algonguins, « tous bien proportionnés et de belle taille, portant cheveux longs, mais sont de petit jugement et raisonnement si ce n'est pour leur profit ; sans adoration d'aucun dieu » ; au moral ils sont vindicatifs, hardis, mais inconstants, cruels envers leurs ennemis.

Il note, en passant, le départ de Champlain et de 12 Français avec des Hurons. Ceux-ci sont sédentaires ; les Montagnais et Algonquins « vagabonds ». Leur pays est d'accès difficile « à cause du grand nombre des sauts » ; éloigné dans les terres « il faudra un mois au P. Joseph pour s'y acheminer ».

Il ouvre ici une parenthèse sur « la nécessité du peuplement par les Français » comme colons et défricheurs : il répète et transcrit le sujet favori des entretiens de Champlain, dans la traversée transatlantique et ailleurs : « il conseille aux parents de ne plus contraindre leurs enfants à se faire moines pour ne point diviser leurs terres, de les envoyer en ce pays ; à la noblesse qui ferait bien de se retrancher un peu et chacun ferait une peuplade de quinze hommes ici ; au roi, de qui il dépend d'expédier un si grand nombre de coupables pour un ou deux mauvais actes, étant

d'ailleurs honnêtes gens : ainsi, en peu d'années, on ferait une seconde France ».

Il caresse ensuite le dessein d'amener les sauvages nomades à « s'apprivoiser peu à peu et les Français à s'étendre vers le midi ».. « Au pire, ajoute-t-il, notre voyage ne peut être inutile, car Dieu est loué où il ne l'était pas ou peu ».

En somme cette lettre ne contient rien qui ne soit déjà connu par les récits de Champlain, publiés en 1613. La plupart des rapides réflexions qui visent au développement de la colonie et de la civilisation des indigènes ne sont ici que des souvenirs suggérés et exprimés par le Père de la Nouvelle-France.



En juillet 1620, de retour à Québec, le Père Jamet, commissaire de la mission constate les progrès accomplis depuis son départ (1616), Il écrivit un mois après, le 15 août une *Relation* ou *lettre* à M. Charles des Boves, curé et grand vicaire de Pontoise, bienfaiteur et syndic des missions du Canada (1).

Après quelques mots sur le voyage, l'auteur décrit l'emplacement et la structure de *Notre-Dame-des-Anges* achevée par lui et commencée par le sieur du Pontgravé, capitaine pour les marchands ».

Ce corps de logis est muni, comme un fort « de trois guérites, d'une demi-lune en avant, d'un fossé ; le terrain

(1) V. O.-M. Jouve, *op. cit.*, p. 157-65.

d'alentour est une sorte de prairie naturelle aisée pour la nourriture du bétail, ayant amené un âne et une ânesse, mais non des vaches ni des chèvres ».

Le commissaire a aussi embauché trois maîtres charpentiers avec un maçon et son fils, quatre autres hommes pour travailler à la terre et des vivres pour un an : il espère bâtir sous peu « un séminaire pour y nourrir et instruire les enfants sauvages ».

Il est manifeste que les Récollets manquent de ressources pour s'établir à Québec et développer les œuvres des missions à Tadoussac et aux Trois-Rivières, M. des Boves leur verse, en 1621, la somme de 600 liv. pour le séminaire en promettant plus de 3.000 liv, l'année suivante ; mais il meurt en janvier 1623. Seuls Louis Houël et quelques bienfaiteurs les assistent de leurs aumônes.

II

Relation du Père Le Caron

Natif des environs de Paris, Joseph Le Caron embrassa l'état ecclésiastique ; il fut même choisi comme aumônier et précepteur du duc Gaston d'Orléans. En 1610, il revêtit la bure des Récollets. Quatre ans après, il est un des élus pour la Nouvelle-France.

En 1613, il accompagne les Hurons dans leur pays ; Champlain l'y rejoint au mois d'août et le quitte en septembre avec un parti de guerriers qui allait attaquer les Tsonnon-

touans. Le missionnaire hiverna avec les Indiens, essayant de bégayer leur idiome. L'été suivant, il redescend à Québec avec le fondateur de la ville : Tous deux retournent en France. Mais il revint seul en 1617 et séjourna à Québec jusqu'en 1623. Puis il remonte hiverner en Huronnie. C'est là qu'il composa une *Relation* qu'il adressa à un bienfaiteur inconnu et que le P. Le Clercq a insérée dans son ouvrage (1).

*
* *

L'auteur, qui a passé six ans à Québec entre ses deux hivernements en Huronnie, commence par cet avenu : « On fait peut de conversions véritables parmi nos sauvages : le temps de la grâce n'est pas encore arrivé... Nous ne laissons pas d'envoyer au ciel grand nombre d'enfants et quelques adultes moribonds ; mais pour le reste, il y a peu de fruits à faire »...

Puis en quelques pages, il donne un résumé succinct des *croyances* et des *superstitions* des Indiens qu'il a rencontrés à Tadoussac, à Québec, aux traites des Trois-Rivières et de Ville-Marie, et il appuie sur leur mentalité *areligieuse*. « Ils n'ont même à l'extérieur aucune cérémonie de culte, ni sacrifice, ni temple, ni prêtre, ni aucune marque de religion... L'interprétation seule de leurs songes en fait une secte d'illuminés »...

« Dans un péril, un saut à passer, ils jettent une robe de

(1) P. Chrétien Le Clercq, *Premier Etablissement de la Foy en Nouvelle-France*, Paris, 1691, vol. I^{er}, p. 263-88. — Reproduction quasi intégrale par le Père O. M. Jouve, *op. cit.*, p. 295-306.

castor, du tabac, de la porcelaine, manière de concilier l'esprit qui est présent.

« Ils attribuent une sorte de création du monde et de l'humanité à une femme et à son fils, tombée du ciel sur une tortue qui la sauva du naufrage. D'autres nomment *Atahaura* le créateur de l'univers et *Messou* le réparateur après le déluge...

« Bien qu'ils estiment les âmes corporelles ou matérielles, ils croient à leur survivance ou immortalité et à une vie future, donnant les plaisirs sensibles, tenant aussi que l'esprit ne meurt pas après la mort du corps. Ils admettent la métempsychose et donnent une âme à toutes les choses sensibles...

« Les jongleurs sont universels parmi les tribus : ils y croient comme à des prophètes, à des savants, à des médecins : véritables imposteurs et fourbes pareils à des possédés durant leurs incantations .

« Quand on les pousse sur ces rêveries, ils ne répondent rien ou avouent que c'est pour eux et pas pour nous. Aussi ils se soucient peu d'être instruits ».

Ensuite l'auteur passe en revue les obstacles moraux qui s'opposent à la conversion des sauvages.

« Ils ne s'attachent aux Français que par fantaisie ou inclination naturelle, » par intérêt et les flatteries qu'on leur fait ou le secours donné à leurs malades.

« Leur langue est stérile au point de vue religieux : on ne trouve point de termes pour exprimer la divinité, ni aucun de nos mystères... La plupart ont plusieurs femmes et en changent quand il leur plaît...

« Un autre empêchement est l'opinion générale qu'on ne

doit contredire personne, laissant chacun dans sa pensée. Ici point d'espérance de souffrir le martyre ; les sauvages ne font pas mourir les chrétiens pour fait de religion, ils laissent à chacun sa croyance...

« Tout est brutal dans leurs inclinations, ils ne connaissent que le boire et le manger, festins, divertissements, la nuit et le jour... La vengeance les rend cruels et vindicatifs envers leurs ennemis... Ils sont naturellement inconstants, moqueurs, médisants, impudiques... »

Ces considérations impressionnèrent fortement les supérieurs, les missionnaires et leurs bienfaiteurs. Pour mener à bonne fin une si vaste entreprise les modestes ressources des Récollets ne suffisaient pas ; c'est pourquoi ces Religieux se décidèrent à faire appel, en 1624, au zèle des Jésuites. Ceux-ci s'empressèrent de s'associer au travail de leurs prédécesseurs.



En 1626, après un voyage en France, le P. Le Caron composa un *Factum*, intitulé : *Plainte de la Nouvelle-France dite Canada, à la France sa germaine* (1).

Les quinze pages de cette allégorie est en effet une plainte continue et une longue lamentation sur les inconvénients que suscitèrent les Huguenots De Caen dans la colonie :

(1) *Plainte de la Nouvelle-France, dite Canada, à la France sa germaine. Pour servir de factum en une cause pendante au Conseil. Sans date, ni signature, ni lieu ; 15 pages. — Le martyrologe des Français, au 31 août, porte : Josephus Caron, minorita scripsit : Quærimoniæ Novæ-Galliæ, Jouve, op. cit., p. 17.*

recrutement de commis et d'employés coreligionnaires qui se moquaient des rites religieux à la face des sauvages accourus à la traite ; insolence et blasphème des matelots calvinistes à bord des vaisseaux ; insouciance des directeurs à l'égard du maintien de l'habitation, et indifférence pour le recrutement annuel d'un nombre convenu de familles de colons. Ces griefs concordent en partie avec ceux que Champlain a consignés dans son ouvrage de 1632. Il accuse formellement les messieurs de ne songer qu'aux profits réalisés par les échanges avec les indigènes.

Cet opuscule, qui semble dater de 1625, prépare la voie au retrait du monopole par la création de la compagnie des Cent-Associés (1627) ; les agissements pernicioeux des deux calvinistes ne tardèrent pas à ouvrir les yeux à Richelieu qui donna raison à Champlain et au Père Noyrot. Encore quatre années de malheurs et de pertes considérables (1628-31) et le Canada allait sortir de ses langes qui l'avaient trop longtemps lié.

III

Le Grand voyage du Frère Sagard

Gabriel-Théodat Sagard, dont on ignore le lieu d'origine et la date de naissance, entra dans l'ordre en qualité de Frère lai. Son ouvrage révèle un esprit muni d'une certaine instruction classique supérieure à la culture de ceux de son rang. Le Provincial de Saint-Denis l'avait retenu, plusieurs années, à titre de secrétaire privé.

Le 29 juin 1623, il arrivait à Québec avec les Pères Le Caron et Viel. « Nous prîmes résolution, dit-il, de passer tous les trois aux Hurons. » En cours de route, à partir de Montréal aux pays d'en haut, il perdit par mégarde « tous les mémoires qu'il avait faits des pays, chemins, rencontres et autres choses remarquables qu'il avait vues, depuis Dieppe en Normandie, jusque-là ». Il ne séjourna en Huronie que l'espace de dix mois ; lorsqu'il retourna à Québec, il y trouvait l'ordre des supérieurs le rappelant en France (1624).



Ce ne fut toutefois qu'en 1632 qu'il publia à Paris le volume intitulé : *Le Grand Voyage du pays des Hurons* (1). Cet ouvrage est divisé en deux parties de dimension très inégale.

Dans la 1^{re} partie, il se contentait de consigner quelques remarques préliminaires (I). De mémoire, il raconte les péripéties de la traversée Atlantique (II) et il décrit, à l'atterrissement, le panorama de Québec (III).

Il décrit ensuite le pénible *trajet* de Québec à la Ville-Marie, le cours de la rivière Ottawa avec ses chutes ou sauts, le passage à travers le lac Nipissing, des autres rivières et lacs qu'il faut franchir jusqu'à la baie Georgienne et le pays des Hurons (IV et V).

(1) *Le Grand Voyage du pays des Hurons situé en l'Amérique vers la Mer douce, es derniers confins de la Nouvelle-France, dite Canada, etc.* Paris, 1632. — *Histoire du Canada et Voyages que des Frères Mineurs Récollets y ont faits pour la conversion des Infidèles. Divisés en quatre Livres*, Paris, 1636. — Réédité à la librairie Tross, Paris, 1865.

Il consacre le reste des chapitres de cette partie et les quatre premiers de la *deuxième* à l'analyse minutieuse des usages et des coutumes indiennes, à la description de leurs festins, danses, mariages, sépultures, mœurs et superstitions, chasses et pêches, sorcelleries et culture rudimentaire du sol. Il termine par un V^e chapitre le récit de son expédition et de son retour à Québec et en France.

Comme appendice, il ajoute au volume un *Dictionnaire de la langue huronne*, essai superficiel et simple nomenclature des mots et de tours de phrases familières. Il avoue d'ailleurs que « nos Hurons changent tellement leurs mots que, à succession de temps, l'ancien huron est presque tout autre chose que celui du présent, et change encore ».

*
* *

Quatre ans après l'apparition de son *Grand Voyage*, Sagard refait son travail et lui donne pour titre *Histoire du Canada... : ouvrage divisé en quatre livres*. Il promettait au public un autre volume.

Son dessein formel était de remémorer les travaux des Récollets en Nouvelle-France, durant 14 années (1613-29). Pour le réaliser, il puise dans les archives de sa Province ; ainsi il a transmis à la postérité des documents de valeur relative.

Le livre 1^{er} contient le bref du nonce apostolique concernant les premiers missionnaires, ainsi que leurs pouvoirs de juridiction ; les lettres patentes de Louis XIII ; la lettre du Père Jamet au grand vicaire de Pontoise et la réponse de messire des Boves, la requête des colons et des mission-

naires au roi, au vice-roi et aux associés. L'auteur rapporte une série de faits qu'il tenait du Père Piat et d'autres personnages (ch. VIII et IX).

Les livres II et III ne sont guère que la reproduction du texte même du *Grand Voyage*, avec quelques légères additions : les chapitres sont raccourcis pour l'agrément du lecteur. Il y a transcrit sa lettre de rappel en France, le récit de l'accueil qu'il fit à deux captifs iroquois, les aventures d'une jeune indienne survenues après son départ. Puis, il agrémente la narration de la traversée des conversations et des discussions entre les hommes de l'équipage et les passagers ; mais il l'embrouille aussitôt de hors-d'œuvre : pédantes citations des Ecritures, des auteurs profanes, des travaux des Récollets sur les autres continents.

Le livre IV a conservé d'assez importants documents comme une *Relation* du Père Lalemant, S. J., une lettre du P. Le Caron relative à son séjour parmi les Neutres. Tout le reste, il ne l'a connu que par ouï-dire.

∴

En général Sagard a eu recours aux ouvrages de Lescarbot et de Champlain, des Jésuites eux-mêmes, qu'il ose pourtant blamer « de publier ainsi leurs vertus ». Il est le seul à consigner le récit du voyage et les événements du printemps de l'année 1617, Champlain étant resté en France.

Pour une bonne part, il a contribué à mettre en lumière les premières années de la Nouvelle-France, surtout au point de vue religieux. Il se tait, en effet, sur l'administration, le commerce, la moralité des colons, les ressources naturelles

et l'avenir de la colonie ; son séjour passager au Canada ne lui permet guère de faire plus ou mieux.

IV

La Relation du Père de Clercq

Les Récollets ramenés au Canada par l'intendant Talon (1670), reçurent comme champ d'action la mission de la Gaspésie. Ce pays était peuplé de la tribu errante des Souriquois ou Micmacs.

A son arrivée à Québec, au mois d'août 1675, le Père chrétien Le Clercq se vit charger de l'évangélisation de la péninsule, des îles Percée et Bonaventure. Il s'y rend en automne et y est accueilli (27 oct.) à la présidence du sieur Denis de La Ronde, située sur le continent en face de l'île Percée. C'était une station de pêche, où venaient aborder, chaque année, un bon contingent de bateaux français.

En 1691, après son retour en France, le Père Récollet publia à Paris, un volume portant le titre de *Nouvelle Relation de la Gaspésie* (1). Simultanément parut un second intitulé : *Premier Etablissement de la Foi dans la Nouvelle-France*.

(1) *Nouvelle Relation de la Gaspésie*, Paris, 1691. — *Premier Etablissement de la Foi dans la Nouvelle France*, Paris, 1691. — Le premier ouvrage a été traduit en anglais et annoté par W.-F. Gagnon, Toronto, 1910 ; le second par J.-G. Shea, New-York, 1881, en deux volumes.



Pour la première fois, un Récollet emprunte un titre de publication aux Jésuites : *Nouvelle Relation* : les *Relations*, qui avaient paru jusqu'en 1672, furent suspendues par bref papal. Cette défense concernait aussi bien les Recollets, Hennepin et Le Clercq, qui ne se contentèrent de la *permission du roi*.

Après une dédicace à la princesse d'Epinaÿ, l'auteur divise son livre en 21 chapitres d'inégale longueur.

Dans le 1^{er}, qui, au sentiment de M. Ganong, semble hâtif et indigeste, il entretient le lecteur de la *Gaspésie en général*, sorte d'esquisse maladroite, où il introduit un aperçu sur les origines de la mission (1673), de son arrivée et de son ministère.

Le second traite de l'*Origine des Gaspésiens* ou Indiens micmacs de la péninsule, conformément à leurs traditions opales et aux hypothèses des pêcheurs européens. Il y fait allusion au *Porte-Croix* de Miramichi.

Le troisième, la *Naissance des Gaspésiens* est un tissu de médiocres détails sur la vie et les usages familiers de la peuplade.

Le quatrième, leur *Habillement et Parures*, est une description monotone, semblable à vingt autres déjà ressassées dans les relations diverses des missionnaires : tatouage, dessins, arrangement de la chevelure, plumage. Il rend hommage à la modestie de la toilette féminine.

Le cinquième, les *Cabanes et Logements* nous renseigne

sur la structure primitive des wigwams, les objets rudimentaires du ménage, les entretiens du foyer et les discours de l'Indien.

Le sixième, la *Manière de vivre et Nourriture*, énumère les diverses sortes d'aliments, la façon malpropre de les cuire ou manger, les jeûnes forcés, la famine, le cannibalisme avec ses détails répugnants.

Le septième, l'*Ignorance des Indiens*, la montre comme naturelle et persistante, relevée cependant par une certaine dose de sens commun et de caractère primitif : mais l'auteur y donne cours à son talent d'invention.

Le huitième, la *Langue*, caractérise l'idiome algonquin-micmac et amène l'auteur à émettre quelques comparaisons ou réflexions.

Le neuvième, la *Religion*, borne les croyances des Gaspétiens à peu près un culte traditionnel du soleil.

Le dixième, l'*Origine du culte de la Croix*, commente une énigme qui s'est offerte aux yeux du Récollet ; cet usage de dessiner la croix avec des matières colorantes sur le corps et ses membres, que le missionnaire nomme *Porte-Croix*, est expliqué par le récit du Jésuite, Julien Perrault (1635).

Le onzième est une *Relation de voyage de l'auteur*, qui faillit périr dans le trajet entre Nipisiguit et Miramichi.

Le douzième, l'*Immortalité de l'âme* signale chez les Indiens une vague croyance à la survivance après la mort, parce que le génie *Papkootparout*, gouverneur du royaume d'outre-tombe, donna à l'homme blé et tabac, avec la certitude d'une réunion définitive.

Le treizième parle des *Superstitions*, alimentées sans répit par les sorciers et leurs médecines, par les songes et

leur sotte interprétation : hommes et femmes sont au besoin prêtres et prêtresses dans les rites.

Le quatorzième, les *Souverains et Lois*, fait constater l'autorité des chefs, qui est sans contestation et le traitement des insoumis sans appel et sans réplique. Les coutumes seules font loi, mais sans nulle stricte obligation.

Le quinzième explique que les *Mœurs* sont en fonction de la santé physique ; la vie est patriarcale, simple, paisible en général, l'hospitalité traditionnelle ; la modestie est l'ornement des femmes... cependant l'immoralité se cache sous tous ces dehors.

Le seizième, le *Mariage*, spécifie les détails concernant les cérémonies nuptiales.

Le dix-septième traite de leur *Manière de faire la guerre*, lorsqu'ils combattent leurs voisins, Etchenins et Esquimaux du Nord, et relate les préparatifs ou les procédés d'attaque communs à tous les Indiens.

Le dix-huitième, la *Chasse*, consiste à les montrer à la poursuite des gibiers des forêts et des volatiles aquatiques ou migrateurs : d'où la condition de leurs *Festins, Danses, Jeux*, dans le chapitre suivant.

Le vingtième, les *Maladies, Remèdes, Décès* : trois causes de superstitions du ressort exclusif des sorciers ou jongleurs.

Le vingt-unième conclut par le *Premier retour de l'auteur en France* et la harangue du chef à son départ.

* *

Quelle est la valeur de cette *Nouvelle Relation* ? Il est évident, écrit M. Ganong, que le Père de Clercq a puisé

ailleurs des renseignements. Il a emprunté au Père Le Caron, son confrère, ainsi qu'aux deux volumes de Nicolas Denys. Mais il est allé jusqu'au plagiat, pour la *Relation* du Père Leteune (1634) « qu'il copie mot à mot, en appliquant son plagiat aux sauvages de la Gaspésie » ; il reproduit le procédé du Jésuite, même dans la répartition des matériaux de l'œuvre.

Son ouvrage est entaché également d'inexactitudes et d'exagérations ; ainsi il est mal renseigné sur Cartier et la chronologie de son séjour au pays. Il invente des incidents pour l'amour du relief et de l'intérêt, comme lorsqu'il cite l'exemple de certain meurtrier basque ou qu'il insiste sur l'importance du signe des Porte-Croix.

Là où il est témoin oculaire des actions de ses personnages et des événements, il paraît sincère, exact, digne de foi, bien qu'il cède souvent à l'inclination d'embellir les récits, de rehausser les circonstances qui lui sont favorables.

Tout son mérite consiste à nous faire un peu connaître le groupe isolé des Micmacs, cantonnés sur les rives de la baie des Chaleurs.

CHAPITRE III

Les Relations des Jésuites

Dès l'époque des missions des Indes, saint François-Xavier adopta les *Lettres* (1549) comme mode d'information. A l'usage de ses membres appartenant à diverses nations, la Compagnie de Jésus en fit la communication en langue latine (1581). Le mot *Relation* fut mis en vogue par le récit très ample du Père Biard (1616).

La série des *Relations*, inaugurées en 1632 par le Père Paul Le Jeune et livrées au public annuellement jusqu'en 1672, comprend 41 volumes ou fascicules, de dimension variable. Continuées en secret, de 1673 à 1680, elles ont été publiées de nos jours.

Le *Journal des Jésuites* en est une sorte de complément. C'est une suite de notes consignées, au jour le jour, par le supérieur de la résidence de Québec (1645-68) (1).

Quel but visait les *Relations*? « Je ne prétends pas, répond le P. Le Jeune, décrire tout ce qui se fait dans ce pays,

(1) *Relations des Jésuites dans la Nouvelle-France*, Québec, 1858, 3 vol. in-4°. *Le Journal des Jésuites*, 1 vol. in-4°, Québec, 1871. R. G. Thwaites, *The Jesuit Relations*, 73 vol. Cleveland, 1896-1901.

mais seulement ce qui tient au bien de la foi et de la religion ». (*Relat.*, 1635). Il convient donc de reconnaître que, telles qu'elles sont rédigées, elles ne reflètent pas la physionomie entière de la Nouvelle-France, mais un profil seulement, le progrès du catholicisme avec ses labeurs et ses luttes, ainsi que l'énergie féconde et les audacieuses entreprises des colons et des explorateurs. On y découvre cependant de légers croquis ou dessins des personnages, officiers civils et militaires. Le reste se dérobe. C'est bien de l'histoire, mais de l'histoire incomplète, document unique néanmoins qui a servi aux historiens et du Canada et des Etats-Unis.

Quelle est la valeur historique des *Relations*? Le premier, Pierre Boucher, a écrit en 1663 : « Je ne vous dirai quasi rien que vous ne puissiez trouver dans les *Relations*... » Marie de l'Incarnation avoue dans une lettre à son fils (1671) : « J'ai tiré *ceci* des Mémoires des Jésuites, dont la sincérité m'est si connue que j'ose bien vous réitérer qu'il n'y a rien qui ne soit assuré ». M. Francis Parkman est du même avis, quand il dit des *Relations* : « Œuvre d'hommes qui ont reçu une éducation classique, le style en est simple et souvent indigeste... Quant à la valeur de leur contenu, elle est absolument sans égale... Comme autorité en ce qui concerne la condition et le caractère des habitants primitifs de l'Amérique du Nord, il est impossible d'en exagérer le mérite : l'examen le plus sévère ne me laisse aucun doute que les missionnaires aient écrit avec une bonne foi complète, et que les *Relations* occupent une place importante comme documents authentiques et dignes de foi ».

1

Les Relations, instrument de réclame

Le fondateur de la colonie, Champlain, gémissait depuis vingt ans sur l'insouciance et la déloyauté des directeurs ou associés des Compagnies successives. Guillaume et Emery de Caen se préoccupaient exclusivement de promouvoir le commerce des fourrures le plus lucratif. Au lendemain du traité qui rendait la colonie à la Couronne, ils eussent mérité l'expulsion de Québec et la confiscation de leurs biens comme de leur monopole : en 1633, celui-ci est supprimé.

Les vœux de Champlain allaient recevoir un commencement de réalisation, avant son décès prématuré. Ce fut grâce à l'intervention du chirurgien normand, Robert Giffard, auprès de ses compatriotes et aux premières *Relations* du Père Jésuite, Paul Le Jeune.

Au sentiment de M. Emile Salone (1), « les *Relations* annuelles sont un instrument de réclame incomparable ». Elles sont, en effet, assurées d'une foule de lecteurs et de lectrices qui gardent souvenir de la récente restauration et qui fréquentent les institutions d'enseignement. Elles attirent aux Jésuites, puissants à la Cour, l'estime et la sympathie de la noblesse et de la roture, de la haute bourgeoisie, dans toutes les provinces de l'ouest en France. Le format

(1) Emile Salone, *La colonisation de la Nouvelle-France*, thèse, Paris, 1907.

même de l'opuscule le rend peu coûteux, facile à passer sous le manteau, à répandre parmi les classes sociales inférieures, propriétaires ruraux, métayers, artisans et manœuvres des villes et des ports. Puis, il se présente à intervalles réguliers, toujours attachant par la nouveauté des faits curieux, comme par le retour de la physionomie des mêmes personnages, gouverneur, officiers civils, missionnaires. Enfin il est rédigé pendant neuf ans par la même plume.

Le thème des *Relations*, traité de main de maître habile et expérimenté, expose sans art et sans recherche les données les plus imprévues : géographie et topographie, climat et saisons, incidents de voyages, coutumes et mœurs des indigènes. Le chroniqueur attache le lecteur à sa personne, car il a passé, dès le début, un douloureux hiver avec un groupe d'Indiens, en des circonstances éminemment pathétiques et quasi-tragiques. Lui-même, il a fait l'essai des premières cultures avec un merveilleux succès. Il énumère la variété des terrains, de la flore et de la faune. Dès l'année 1635, revenu de France dans sa nouvelle patrie, ayant repris son existence de colon, il ose tracer de sa main une sorte de *manuel du laboureur*.

Aussi bien, ses lecteurs et ses lectrices lui écrivent en foule pour s'éclairer sur les ressources naturelles des belles rives du Saint-Laurent. Le chroniqueur a une réponse à tous et à chacun : nulle objection qui ne soit clairement résolue.

Dès lors, le résultat vient couronner ses efforts et ses espoirs. A partir de 1634, les colons ou les familles de colons affluent de Paris, du Perche ou de la Beauce, de la Nor-

mandie, de l'Anjou, du Poitu : petite noblesse, roturiers, artisans, ouvriers et paysans.

Bien plus, les *Relations* étalent aux yeux des grands les œuvres nécessaires à la civilisation des Indiens des deux sexes, à l'hospitalisation des malades, à l'éducation classique, littéraire et scientifique des enfants des émigrés. Le Père Le Jeune a su toucher le cœur de la duchesse d'Aiguillon et de M^{me} de Bullion, de M^{me} de la Peltrie, de M. de Puiseaux et de Noël Brûlart de Sillery, de M. de Dauversière, etc... Ces bienfaiteurs et bienfaitrices ouvrent largement leurs bourses et payent même de leur personne en passant dans la colonie : ainsi se fondent les *petites écoles*, le couvent des Ursulines, l'Hôtel-Dieu, la réduction de Sillery. Le zèle des Religieuses est tellement stimulé dans les monastères du royaume que le rédacteur des *Relations* se voit obligé de le modérer par de graves considérations touchant les aspérités des établissements d'outre-mer et leur entretien qu'il faut préalablement garantir.

Ce sont aussi les *Relations* qui ont été les inspiratrices de la *Société de Notre-Dame* de Villemarie, et ont provoqué la fondation si dispendieuse et si providentielle de ce poste avancé sur le moyen Saint-Laurent (1641-42). Elles ont stimulé le recrutement du personnel dirigeant qui a créé le noyau de la métropole florissante de nos jours.

Quelle œuvre surprenante ! Il suffit d'un rapprochement élémentaire des dates pour la mettre en relief : en 1632 une seule famille occupe la capitale coloniale, en 1642, cinquante foyers au moins ont établi leurs feux à Québec, aux Trois-Rivières, à Villemarie !

II

Les Missionnaires dans les Relations

Plusieurs historiens ont oublié ou méconnu l'immense tâche accomplie, dans l'étendue de la Nouvelle-France, en moins des trois quart du xvii^e siècle, par les Religieux de la Compagnie de Jésus.

En quatre ans, avant la prise de Québec, la Société ou la Province de France avait frété plusieurs bâtiments et amené des groupes d'artisans et d'ouvriers à ses frais. Elle avait approvisionné de vivres et de marchandises de troc la résidence de *Notre-Dame-des-Anges* et subi en mer des pertes relativement considérables.

Après la restauration, les missionnaires reprennent avec vigueur l'œuvre des fondations et des missions. Peut-être n'a-t-on pas assez insisté sur la quantité énorme de ressources pécuniaires et en nature qu'exigeait le début de cette œuvre ainsi que son développement ultérieur.

Il est loisible à tous de compter le nombre des apôtres qui vinrent instruire et évangéliser les colons et les tribus indigènes du Canada. De l'année 1632 à l'année 1698, ils sont représentés par une belle légion de choix : à savoir 132 Religieux, missionnaires ou professeurs, et 42 coadjuteurs temporels, sans compter les nombreux *Donnés* et domestiques, artisans ou ouvriers à gages. Qu'on recense les traversées transatlantiques interminables, les voyages lointains du Cap-Breton au lac Huron et aux Illinois, la cons-

truction et l'entretien de résidences éparses sur le Saint-Laurent, les rivières, les lacs, les sauts, au sein des tribus si nombreuses, les fournitures en nature et en marchandises tenant titre de numéraire, les gages par centaines de livres des employés de toutes les missions, et l'on imaginera aisément les déboursés considérables de la Province de France.

Les *Relations* montrent ces ouvriers labourant le champ de leur apostolat. Il suffit d'y jeter un rapide coup d'œil pour être témoin ému de la force d'entreprise et de résistance, de l'héroïsme constant de ces pionniers. Sans leur audacieuse activité, que seraient en 10 années le rocher de Québec, les palissades des Trois-Rivières et de Villemarie sinon trois points isolés dans l'immensité de la Nouvelle-France? Presque tous les historiens ont rendu hommage aux surhumaines vertus de ces premiers apôtres de la civilisation chrétienne au Canada.

Trois d'entre eux, les Pères Buteux, Daniel, Garreau se font tuer à la tête de leurs néophytes; le Père Jogues, une première fois mis à la torture, les mains mutilées, le corps brûlé, vendu comme esclave et racheté à ce titre par les Hollandais, revient de France pour tomber sous la hache iroquoise: les Pères Garnier, Chabanel, de Brebeuf, Lalemant, ainsi que Goupil, coadjuteur, lassent leurs barbares bourreaux et La Lande donné; le Père Bressani a les doigts brûlés et tranchés.

Tous les autres missionnaires, les uns prisonniers, les autres isolés dans la solitude des forêts, la plupart exposés dans leurs voyages et dans leurs cabanes à la perspective du poteau et de la bastonnade, se maintiennent à leur obé-

dience et paient superbement de leur personne. Leur prestige s'impose partout aux tribus et même aux coureurs des bois. « A certains moments, on peut même espérer, écrit M. Salone, que sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à une expédition en règle, ils vont procurer à la colonie cette paix sans laquelle elle est condamnée à périr. »

III

Les trois Villes naissantes dans les Relations

Les Relations nous font assister à la naissance de Québec, des Trois-Rivières, de Villemarie ; ces trois centres sont encore aujourd'hui les points vitaux de la province du Bas-Canada ou de Québec.

Pendant 130 ans, cette dernière ville est le lieu de résidence du Supérieur des missions en Nouvelle-France. Le supérieur est simultanément *Recteur* du collège des Jésuites grand Vicaire, à titre temporaire, de Mgr de Laval et membre du Conseil souverain ; ces multiples fonctions, acceptées à regret en dehors des prescriptions régulières, sont imposées par d'exceptionnelles nécessités. En l'espace de 66 années, douze Supérieurs seulement se sont succédé (1632-98).

La résidence restaurée de Notre-Dame-des-Anges sert de *séminaire* aux adolescents indigènes, domiciliés à l'essai et à l'épreuve (1634-38) : l'œuvre mourut au berceau. Au près du fort Saint-Louis s'élève, en 1635, le premier collège

en Amérique septentrionale ; il sert plus tard de séminaire de théologie. Et bientôt apparaissent l'Hôtel-Dieu pour les malades et le couvent des Ursulines pour l'éducation des filles canadiennes et indigènes ; les Jésuites sont l'âme de ces œuvres naissantes et de leur développement futur.

Défendues par un fortin de palissades plantées par Laviollette, les Trois-Rivières reçoivent, en septembre 1634, les Pères Le Jeune et Buteux qui y fixent leur résidence ; ils ne tardent pas à y ajouter une *réserve* indienne sur le modèle de Sillery établie près de Québec en 1633. Jusqu'en 1670, les missionnaires assurent l'existence de ce poste si périlleux.

Pour n'être pas l'œuvre personnelle des Jésuites, Villemarie les a vus du moins bénir son berceau et présider aux fondations de Jeanne Mance et de Marguerite Bourgeoys. Une dizaine de missionnaires s'y sont remplacés jusqu'en 1657, époque de l'arrivée des Sulpiciens.

Ces dates historiques ont leur langage expressif. Toutefois il importe de reconnaître que le séjour des Jésuites à Villemarie ne dure que quatorze ans et vingt-cinq aux Trois-Rivières. Mais partout ils sont les coopérateurs dévoués des autorités civiles pour veiller sur les mœurs des colons. Le gallicanisme de Talon, de Colbert et du comte de Frontenac leur a fait préférer l'appui des Recollets à celui des Jésuites : l'histoire véritable déplore ces agissements et ces querelles politico-religieuses. A partir de l'avènement de M. de Courcelle et de son successeur, l'intervention des Jésuites cesse dans les trois principales villes de la colonie : ils se livrent exclusivement à l'enseignement et aux missions chez les indigènes.

IV

L'Evangélisation des tribus dans les Relations

Cet apostolat est l'honneur et la gloire des Jésuites ; ils y ont consacré leurs talents et leur santé, leurs peines et leur vie. Dispersés du Cap Breton aux grands lacs, leur présence a servi magnifiquement la cause du roi et de ses mandataires officiels, civils et militaires. Il a existé toute une école de dénigrement contre leurs intentions et contre les agissements, parce que certains gouverneurs se sont mépris, les premiers, sur les mobiles de leurs actions. Une esquisse de leur travail démontre qu'ils ont bien mérité de la patrie canadienne ; il suffit d'analyser les textes mêmes des *Relations* et de localiser leurs missions sur la carte de la Nouvelle-France.

1^o Cap Breton et île Miscou

En 1633, deux Jésuites, les Pères Daniel et Davost, résident au fort *Sainte-Anne* où les remplace le P. Perrault (1634). En 1635, deux autres, les Pères Du Marché et Turgis, fondent *Saint-Charles* à l'île Miscou où leur succèdent sept autres Religieux jusqu'en 1670. Leur ministère s'étend jusqu'à la Nouvelle-Ecosse de l'Est, puisque le P. de Lyonne meurt à Chedabonctou (Halifax) : le Nouveau-Brunswick et la Gaspésie sont aussi témoins de leur incessante activité.

2° Tadoussac et lac Saint-Jean

En 1640, Tadoussac ne compte qu'une seule habitation française avec un entrepôt pour les marchandises : les missionnaires le visitent à époques déterminées et y érigent une immense bâtisse pour y rassembler les nomades Montagnais, Papinachois et Betsiamites. Dans la suite, les religieux remontent le Saguenay dans la direction de la baie d'Hudson, vers les tribus de l'intérieur.

3° En Huronnie

Son histoire ne dure que 15 ans (1634-49). Et cependant l'Huronnie est répartie en missions ou districts centraux : il y en a cinq, chez les Hurons et les Pétuneux, comprenant 29 bourgades ; une chez les Neutres comptant 40 bourgs visités ; une chez les Nipissings et deux chez les Algonguins. On y compte 24 Pères, 24 Frères, et le double pour les Donnés, serviteurs et interprètes. Fidèle chroniqueur de ces missions, le Père de Brébeuf insère ses *Relations* à la suite de celles des Pères Le Jeune et Vimont, et met en lumière le progrès annuel de ces tribus dans l'amour de la civilisation, de la religion et de la France. La destruction des Hurons n'a été qu'une fatale surprise, où les missionnaires ont payé de leur sang leur attachement à ces chrétiens naissantes.

Certains historiens ont vu en ce désastre un *échec* des missionnaires ; la disparition des Hurons n'entraîne de soi que la responsabilité du gouvernement de la métropole : celle de Mazarin surtout. Ce n'est pas en 1665 que les troupes du régiment de Carignan auraient dû débarquer à Québec,

mais bien au début de la première guerre iroquoise : on eût ainsi supprimé vingt-six années de terreur et de massacre. Même après la destruction de ces peuplades la métropole attendit dix-sept années pour répondre aux pressants appels de secours militaires.

4° Chez les Iroquois

Le premier contact avec ces féroces barbares fut la captivité du P. Jogues (1642) ; puis la mutilation du P. Bressani, l'ambassade officielle du P. Jogues (1646) et sa mort violente cinq mois après. En 1653 le Père Poncet de la Rivière est fait prisonnier et torturé ; on le remit en liberté à la fin de l'année. Reconciliés avec les Onontaguès, les Français sont admis dans leur pays ; de 1654 à 1658, sept Jésuites pénètrent jusqu'à leurs villages et y exercent leur zèle pour les instruire des vérités chrétiennes ; une conspiration les chasse de *Gammentaha* (entre Syracuse et Liverpool). En 1660, des députés des cantons d'Onontagué et de Goyogouin viennent solliciter des missionnaires : « Vingt Français détenus prisonniers, dit le chef Garakontié, paieront de leur vie votre refus ! » Le 29 juillet 1661, pour la cinquième fois, le P. Le Moyne se rend à Onontagué et ramène les captifs à Québec, l'été de 1662.

En 1668, les Jésuites comptent une mission dans chaque canton : Sainte-Marie chez les Agniers, Saint-François-Xavier à Oneiout, Saint-Jean-Baptiste à Onontagué, Saint-Joseph à la Goyogouen et Saint-Michel à Tsoumontouan. Six missionnaires évangélisent les régions qui s'étendent du lac Saint-Sacrement au lac Érié (V. *Relation*, 1668-70) ; cinq autres les rejoignent.

Les résultats ne répondent pas aux espérances de ces apôtres. De 1667 à 1680, on ne compte que 359 baptêmes de Goyogeuens ! Et la proportion est à peu près la même dans les autres localités. Les auteurs eux-mêmes des *Relations* énumèrent les obstacles qui s'opposent aux efforts de civilisation et de conversion : les superstitions invétérées des Iroquois, la traite des spiritueux, l'ivrognerie et l'inconduite, enfin l'apostasie. Aussi bien pour sauvegarder néophytes et convertis, les Jésuites se décidèrent à fonder à l'écart, près de la résidence de la *Prairie-de-la-Madeleine*, une mission sédentaire sur le modèle de Saint-Michel-de-Sillery : en 1669, on y établit quelques familles et la mission fut baptisée du nom de *Saint-François-Xavier-des-Prés*. Plus tard elle fut transférée près des rapides de Lachine, à *Saint-François-Xavier-du-Saut* ; les Jésuites y sont encore.

5° Chez les Abénakis

Cette belliqueuse peuplade longtemps ennemie des Anglais, est visitée par les Jésuites dès l'année 1612. Sans y créer de résidence fixe, le Père Bruilletes répond à leur appel en 1646, puis en 1650 et en 1651. D'autres lui succèdent jusqu'en 1660. Un courant s'établit entre les Abénakis réfugiés à Sillery et les visiteurs annuels de la terre natale (1675). Traqués par les Anglais et en proie à la famine, ils se dirigent par groupes successifs vers le village de *Saint-François-de-Sales*, auprès du grand saut de la rivière Chaudière. En 1689 le chiffre des immigrants monte à 600 ; c'est un poste avancé contre toute tentative iroquoise. « La bonne intelligence que j'aie eue avec ces sauvages, écrit M. de De-

nouvelle, par les soins des Jésuites, a fait le succès de toutes les attaques sur les Anglais ». Longtemps commandés par le baron de Saint-Castin qui épousa la fille d'un grand chef, ils n'eurent plus qu'une cause à défendre, celle de la France.

6° Dans les pays d'en haut

Deux Jésuites avaient tenté l'évangélisation des tribus situées à l'ouest et au sud des grands lacs : les Pères Garreau et Ménard périrent dans le trajet. Le Père Allouez reprit leur projet en 1666. Il s'établit entre les lacs Huron et Supérieur, à *Chagouamigan*, où habitaient des Pétuneux et des Algonguins échappés aux Iroquois. A ce centre accouraient, amenés par la curiosité de voir « la robe noire », des Outagamis et Sakis, des Sioux et des Christinoux, des Pouteoutamis et des Sauteux : le missionnaire parlait six idiomes différents. Après deux ans il retourna à Québec, emportant des échantillons de cuivre pris dans une mine. Revenu avec le Père Nicolas et un domestique, le P. Allouez fonde, à la baie des *Puants* ou *Verte*, la mission de *Saint-François-Xavier* : de là, il rayonne sur les contrées environnantes où habitent les Renards, les Uriamis, les Mascoutins et les Maloumines. Deux confrères viennent l'y remplacer. Il se rend alors au Saut-Sainte-Marie, où résident les Pères Dablon et Marquette. C'est là que, le 25 mai 1670, se présente le parti excursionniste de l'abbé de Gallinée, prêtre de Saint-Sulpice.

Ainsi les Jésuites arborent les premiers, dans les pays d'en haut et de l'Ouest, les armes de France avec la croix rédemptrice. Nicolas Perrot, engagé à leur service, a reçu

de Talon la charge de préparer une grande assemblée au saut Sainte-Marie. Le 14 juin 1671, le capitaine de Saint-Lusson est désigné pour prendre possession de ces régions au nom du roi de France : le Père Allouez et Perrot haranguent 9 ou 10 nations sauvages.

7° Chez les Illinois

A l'automne de 1670, les Pères Dablon et Allouez descendent le lac Michigan et pénètrent dans la rivière des Illinois ; tous deux s'informent de la grande rivière et reviennent sur leurs pas.

En 1673, le P. Marquette et Louis Solliet, partis de Michillimakinac, vont en canot au sud de la baie des Puants, entrent dans la rivière des Renards (Fox River) et la remontent jusqu'au bourg des Mascoutins ou *Nation du Feu*. Deux guides miamis s'offrent pour les accompagner jusqu'au Wisconsin. Cette rivière se jette dans le Mississippi où ils débouchent « avec une joie que je ne puis exprimer » écrit le Jésuite. La petite colonne expéditionnaire descend le grand fleuve jusqu'au confluent de l'Arkansas. Deux Français avaient découvert le Mississippi (17 juin 1673).

8° A la Mer du Nord ou baie d'Hudson

Le 22 août 1670, le P. Albanel s'embarque sur le Saguenay avec M. de Saint-Simon, un Français et six sauvages. Contraint d'hiverner sur les bords du lac Saint-Jean, ce parti d'explorateurs traverse ensuite le lac Mistassini, descend la rivière Nemiscau et arrive à la baie James. Là, accueillis avec des démonstrations de joie par les chefs de dix ou douze nations, ils prennent possession de ces

régions, au nom du roi (juillet 1671). « Jusqu'ici, écrit le P. Albanel, on avait estimé ce voyage impossible aux Français qui l'avaient entrepris trois fois. » Retournant aux mêmes parages, l'année suivante, il est capturé par les Anglais du fort Rupert qui ne le rendent à la liberté qu'en 1676. De 1686 à 1695 ces régions furent témoins des exploits de plusieurs Jésuites qui défendaient, en dépit de multiples difficultés, la croix et le drapeau de la France.

En somme ces religieux pourraient partager avec Champlain le titre de « Père de la Nouvelle-France ». Intelligents et actifs agents d'une propagande méthodique en Europe, évangélistes, colonisateurs, fondateurs de villes et découvreurs des immensités du Nord-Ouest canadien et américain, les Jésuites avaient acquis, dès l'aurore du xviii^e siècle, d'incontestables droits à la reconnaissance et à l'estime de la patrie naissante.

CHAPITRE IV

Les Relations des Officiers civils

1

Pierre Boucher

La famille Boucher était percheronne. Elle émigra en 1634, le père, la mère et cinq enfants.

Pierre, l'aîné, n'avait que douze ans. Aussi bien son instruction ne fut-elle jamais qu'élémentaire. Il la compléta, comme plusieurs autres de sa condition, par le contact avec les missionnaires (1639). A dix-sept ans, il les suivit en Huronnie où il apprit les idiomes indiens, grâce au concours de Jésuites fort instruits. Le contrat de service des jeunes gens ne se prolongeait guère au delà de quatre ans. Revenu en 1643, il s'enrôle dans la garnison de Québec, où il sert au besoin d'interprète au gouverneur, M. de Montmagny. En 1645, il est envoyé au poste périlleux des Trois-Rivières, où il devait séjourner vingt ans et illustrer son nom par de beaux faits d'armes. Chez lui, le bon sens et le jugement, la volonté et la bravoure allaient suppléer à la culture des lettres et des sciences. Aussi fut-il nommé tour à tour commis des magasins du roi, capitaine

de la milice du district, lieutenant civil et criminel, gouverneur enfin de la place. Vingt fois il exposa sa vie en marchant contre les Iroquois. En 1661, le roi reconnaissant ses services, lui octroie des lettres de noblesse. Le gouverneur général, M. d'Avaugour, lui confie un mandat auprès de la Cour de Fontainebleau : devant les incessantes incursions meurtrières des bandes iroquoises, il s'agit « de supplier Sa Majesté de prendre sous sa protection une colonie qui se trouve absolument abandonnée et réduite aux abois ». Le roi, secondé par Colbert, inaugurerait son règne personnel. Il prêta l'oreille au délégué canadien et manifesta une sympathique curiosité devant ses intéressantes révélations. Bien plus, Sa Majesté promit aussitôt l'envoi de cent hommes, sauf à organiser une force armée pour dompter définitivement les Iroquois. Elle décida aussi le retrait du monopole des Cent-Associés, de la Compagnie de Rouen et du syndicat des Habitants, en vue de faire place nette au Domaine royal. Enfin le roi demanda à M. Boucher d'écrire un livre concernant la colonie et son avenir.

*
* *

Revenu de France, l'automne de 1662, M. Boucher est rétabli gouverneur des Trois-Rivières. C'est là qu'il compose son ouvrage modeste intitulé : *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du pays de la Nouvelle-France*.

La *dédicace* à Monseigneur Colbert est datée du 8 octobre 1663 ; elle ne comprend que trente lignes. Le dessein de l'auteur est de gagner pour le développement du pays

l'intérêt et les sympathies du ministre « dès qu'il sera plus amplement informé de la bonté et de la beauté de toutes nos contrées ». L'auteur s'excuse de « la simplicité de son style, et il aurait, dit-il, sujet de craindre que son ouvrage ne soit pas bien reçu de ceux qui recherchent les ornements de notre langue, si Sa Majesté n'avait daigné écouter, l'année dernière, les réponses simples et naïves à plusieurs questions qu'elle lui faisait sur la Nouvelle-France ».

L'Avant-Propos, double de dimension, prépare le lecteur à bien accueillir les raisons « qui ont porté l'auteur à faire ce petit traité ». La première raison, c'est « qu'il y a été engagé par d'honnêtes gens, en France, qui ont pris un grand plaisir d'entendre parler de ce pays et de se voir désabusés de quantité de mauvaises opinions qu'ils en avaient conçues ». La seconde raison, « c'est que, ayant vu l'affection que Sa Majesté témoignait avoir pour la Nouvelle-France et sa résolution de détruire les Iroquois et de peupler ce pays, il a pensé obliger beaucoup de monde de ceux qui auraient quelques desseins d'y venir ou d'y faire venir leurs alliés, de leur faire connaître le pays d'avance ».

Personne ne s'est mis en devoir de faire un résumé succinct des ressources naturelles du pays : alors l'auteur a résolu de « faire la présente description ». Il ne dira « quasi rien qui n'ait été dit dans les *Voyages* du sieur Champlain et les *Relations* des Jésuites ; mais comme cela n'est pas ramassé dans un seul livre, il faudrait tout lire pour savoir ce qu'il y a mis ». Après avoir ouvert une parenthèse sur « les gens de bien qui peuvent vivre ici bien

contents, mais non pas les méchants », l'auteur termine en réclamant l'indulgence de ses lecteurs « pour l'ordre de la narration » ; s'il a omis quantité de belles choses, dignes d'un lecteur curieux, il n'a cherché qu'à être le plus bref possible et à donner à connaître ce qui est absolument nécessaire ».

L'Histoire véritable comprend quinze chapitres, d'inégale étendue, selon l'importance relative du sujet.

La *Nouvelle-France en général* (Ch. I) : terre « très bonne qui produit à merveille » ; forêts épaisses, rivières et lacs, fontaines d'eau salée, mines ; poissons « délicats de toute sorte et gibier de rivières » ; animaux à fourrures et ceux de France acclimatés fort bien ; grand fleuve divisant le pays en deux régions ; attachement des colons au sol et au climat salubre ; géographie et distance des lieux principaux, de Terre-Neuve à la Mer-Douce (lac Huron) ; pays des Iroquois peu exploré, à cause de leur hostilité.

Brève description de Québec et de quelques autres lieux (Ch. II) : bonne forteresse et garnison du gouverneur, belle église cathédrale du pays, collège des Jésuites, monastère d'Ursulines et couvent des Hospitalières ; site de Québec, haute et basse ville ; île d'Orléans, rivière Saint-Charles, pêches abondantes, pierres à chaux et de taille ; chasse éloignée à 12 lieues ; hiver, printemps, été ; saisons variant avec les longitudes ; Tadoussac et Saguenay, Trois-Rivières et le Mont-Royal ; pays des Iroquois et sa latitude différente.

Description des terres dont nous avons connaissance (Ch. III). La Gaspésie et la côte nord sont pays de montagnes avec des rivières poissonneuses ; en rapprochant de

Québec les deux rives sont fertiles, mais encore boisées jusqu'aux Trois-Rivières ; en remontant vers Ville-Marie, il y a des prairies et de fort belles terres, coupées aussi de petites rivières.

Arbres qui croissent dans la Nouvelle-France (Ch. IV) : le pin des *Pinières* est de toute grosseur et grandeur et fait de la planche fort belle et bonne ; la gomme est employée par les Sauvages « à brayer » leurs canots et à soigner les plaies ; le cèdre sert à faire des clôtures des jardins, étant un bois quasi incorruptible ; le sapin est comme en France ; l'épinette, propre à faire des mots de barque et de chaloupe. Il y a l'érable qui vient gros et haut, et sert à emmancher les outils : entaillé au printemps. « il en dégoutte quantité d'eau plus douce que l'eau sucrée et plus agréable à boire » ; le merisier, le hêtre, le chêne, le frêne, l'orme, le noyer, la plaine, le bouleau, le tremble qui sert à la nourriture des castors, le bois blanc ou tilleul, le châtaignier et le mûrier ; il y a aussi abondance de coudriers, de saules et de petits arbrisseaux fruitiers, comme le bluets et la vigne sauvage.

Noms des animaux du pays (Ch. V) : le plus universel est l'élan, appelé en ces quartiers original, le caribou, l'ours noir, le cerf, le buffle, le loup, le renard, la martre, le chat sauvage, le porc-épic, le lièvre, la bête puante, l'écureuil, le castor « qui a une merveilleuse industrie à se loger dans l'eau et en terre », la loutre, le rat musqué. Il y a des bœufs et des vaches de France : point de chevaux encore.

Noms des oiseaux (Ch. VI) : cygne, outarde, brenèche, oie sauvage, grue, canard, sarcelle, plongeon, huard, héron, bécasse, plumier, aigle, coq d'Inde, épervier, émerillon,

perdrix, tourte, étourneau, grive, corbeau, corneille, oiseau-mouche « le plus petit de tous ».

Noms des poissons (Ch. VII) : à l'entrée du fleuve se trouvent des baleineaux et de grosses baleines et surtout les morues ; les marsouins « propres à faire de l'huile » ; les loups-marins, les saumons et les truites, les maquereaux et les harengs ; l'esturgeon, l'alose, le bar et la barbie, l'éplan et l'anguille. Dans les lacs sont les brochets, les carpes, les perches, les dorés, les achigans, les poissons blancs et le poisson armé.

Noms des blés et autres graines (Ch. VIII) : « dans mon voyage de France, quantité de personnes me demandaient si le blé venait ici et si l'on y mangeait du pain. Je leur réponds : le blé froment y vient très bien et le pain est aussi beau et blanc qu'en France. Et ainsi viennent le seigle, l'orge, l'avoine, les pois, les lentilles, le mil, les grosses fèves, le blé sarrasin ; le chanvre et le lin sont plus beaux et plus hauts qu'en France ».

Sauvages du pays et leur façon de vivre (Ch. IX) : « Nous les distinguons en deux nations : l'Algonquien et la Huronne. Les tribus de l'est, du nord, du sud jusque au delà de l'Acadie sont Algonquins, même les Abenakis, les Souriquois et les Loups ou Mohigans, gens dissimulés, complaisants, ingrats, surtout vindicatifs, furieux et assassins dans l'état d'ivresse, mais ils sont tous hospitaliers... Les Hurons, les Pétunoux, les Neutres, les Iroquois, les Andastes, ont un dialecte différent de l'Algonquin : ils sont sur le bord des grands lacs, sédentaires et cultivateurs à leur façon.

Mariage des sauvages (Ch. X) : « Le jeune homme courtise sa fiancée longtemps, mais jamais avec indécence...

Bien que la polygamie ne soit pas défendue, il est rare qu'un homme ait deux femmes, surtout chez les Hurons et les Iroquois. Le divorce est accepté parmi eux, les enfants appartenant à la femme. Ils ne sont pas beaucoup sujets à la jalousie ».

Guerres des sauvages entre eux (Ch. XI) : « Ils ne font pas la guerre par intérêt, mais par pure vengeance, chacun y va à ses dépens apportant ses vivres et ses armes. La guerre est précédée de conseils, de députations aux alliés, de discours, de festins. Il n'y a nul châtiment pour les lâches. A la vue des ennemis, ce n'est que cris éperdus et bruit de tambours ».

Façon de traiter les prisonniers (Ch. XII) : « Ils leur brûlent ou coupent les doigts, les couchent à terre la nuit, liés à des pieux. Arrivés à la bourgade, tous viennent bâtonner les malheureux mis à nu et forcés de chanter leur dernier chant... Les supplices sont continués avec cruauté jusqu'à la mort ; tisons ardents, fers rougis. Souvent ils dévorent la chair crue ou bouillie. Parfois ils laissent la vie à leurs prisonniers pour en faire des esclaves ».

Réponses aux questions faites en France (Ch. XIII et XIV) :
Voici les principales :

Le pays est-il bon pour la vigne ? — Il n'y a que des vignes sauvages ; on a songé à semer du blé et à manger du pain avant de boire du vin qui d'ailleurs vient de France. — Quel est le salaire journalier ? 20 sous en hiver et 30 en été outre l'alimentation. — Combien d'habitants ? — Huit cents à Québec. — Ont-ils bien des enfants ? Oui, bien faits, grands et robustes, filles et garçons. — Pourquoi n'y fait-on pas quantité de chanvre ? — Il faut songer au blé

d'abord. — De quoi sont bâties les maisons ? Les matériaux abondent partout. — Chaleur d'été ? Elle est moyenne. — Froid d'hiver ? Quelques journées bien rudes, mais on s'habille en conséquence. Le seul inconvénient c'est de nourrir les bêtes à l'étable durant quatre ou cinq mois. Quel profit peut-on y faire ? Beaucoup dès que l'Iroquois sera dompté et le sol mis en valeur.

— Dites-nous les incommodités du pays. Le premier mal est l'Iroquois en embuscade... Le second ce sont les maringuoins ou cousins en été... Le troisième la longueur de l'hiver... et les serpents à sonnettes au pays des Iroquois. Comment vit-on en Nouvelle-France ? Fort bien : ni crimes, ni libertinage ; pays de bonne justice et de religion. — Suis-je propre pour ce pays-là ? Non, si vous êtes riche et si vous voulez avoir les commodités de France. Oui, si vous voulez « mettre la main à l'œuvre » apportant vivres et hardes pour un an ou deux... amenant aussi deux bons journaliers par foyer, qui seront habitants dans la suite. Mais il ne faut point de gens paresseux.

Remarques omises précédemment (Ch. XV) : « La fontaine (de pétrole) du pays des Iroquois donne une huile bonne à graisser. La mine de plomb produit 75 0/0. Une mine de cuivre est dans une île du lac Supérieur. On dit qu'il y a aussi des pierres bleues qu'on croit être des turquoises et des vertes comme des émeraudes. Il se rencontre aussi des teintures de toutes sortes. Enfin, il y a de belles chenaies au bord du lac Saint-François ».

Peu volumineux et sans prétention littéraire, ce livre exerça une influence qu'on ne saurait passer sous silence. Les Relations des Jésuites et les œuvres antérieures

s'adressaient surtout à la noblesse de France ainsi qu'à son clergé, et suscitaient l'enthousiasme d'héroïques fondateurs. Mais ces chefs réclamaient sans cesse un plus grand nombre de simples soldats : ouvriers, engagés ou paysans. Jusqu'ici ces appels réitérés étaient restés sans réponse vraiment encourageante faute d'une propagande populaire. Pierre Boucher combla cette lacune, et la patrie reconnaissante a retenu son nom.

II

Nicolas Denys

Tourangeau d'origine, Nicolas Denys suivit en Acadie la fortune du commandeur de Malte, Isaac de Razilly, auquel il était peut-être apparenté. Choisi par Richelieu comme gouverneur de la Nouvelle-France, l'illustre chef d'escadre déclina cet honneur et demanda à servir sous les ordres d'un simple capitaine de vaisseau, parce qu'il estimait Champlain plus compétent en matière coloniale (1).

Les ouvrages de Denys révèlent chez lui une instruction de moyenne culture, mais aussi la part qu'il prit à des voyages au long cours, dont il raconte certaines péripéties.

En 1633, il paraît donc à La Hève, à côté de Charles de Menon, seigneur d'Aulnay de Charnisay, qui était le bras

(1) V. Ch. de La Roncière, *Histoire de la marine française*, t. IV, p. 639.

droit du commandeur pour l'œuvre de la colonisation. Nicolas, associé à un négociant breton et à M. de Razilly, inaugura aussitôt une pêche sédentaire au port *Rossignol*, aujourd'hui Brooklynn N. E. Mais l'entreprise échoua, « sans qu'il y eût, dit-il, de sa faute ». Se transportant alors à La Hève, il y organise une scierie de poutres, de madriers, de solives, de planches et de mâts qu'il fait charger sur les navires de la Compagnie de Razilly. Mais ce dernier meurt prématurément en 1635.

Son successeur, Charles de Menon « refusa à Denys le transport du bois sur ses bâtiments ». Tristement Nicolas s'éloigne de son compatriote et va chercher fortune ailleurs. On ignore ses agissements jusqu'en 1645.

A cette époque, en vertu d'une commission octroyée par la Compagnie particulière de la Nouvelle-France, il s'établit dans l'île de Misou. Par malheur le sieur d'Aulnay, qui reconnut dans la suite son erreur, estimant que ses droits étaient lésés, vint s'emparer de son établissement « à main armée, enlever ses marchandises et ruiner son habitation » (1648).

Réfugié au Cap Breton et secondé par son frère Simon, il construisit un fortin à Saint-Pierre, tandis qu'il laissait celui de Sainte-Anne à son frère.

En 1651, le *Journal* des Jésuites consigne cette note : « Le 12 octobre, arrive la frégate renvoyée par le lieutenant de l'Acadie, laquelle avait été prise sur nous, le printemps, par les gens de M^{me} d'Aulnay. MM. Denys qui avaient été faits prisonniers par elle furent aussi renvoyés par la même frégate ». Ainsi il appert que des deux établissements du Cap-Breton les deux frères furent évincés par la veuve du sieur

d'Aulnay, mort en 1650. Le *Journal* ajoute : « Le 4 mai 1652, part M. (Nicolas) Denys pour aller trouver M. de La Tour, afin de se rétablir vers Miscou », son frère Simon se fixa définitivement à Québec. Mais Nicolas, selon l'avis de M. Ganovig, s'arrêta à *Ripisiquit* (aujourd'hui Bathurst N. B.), où M. Emmanuel Le Borgne, créancier rochelais du sieur d'Aulnay, vint s'emparer de sa personne et l'emmener prisonnier à Port-Royal (1653).

Remis en liberté il passa en France. Là, il achète à la Compagnie des Cent-Associés, « assemblée à celle de Miscou », une charte commerciale couvrant les régions qui s'étendent de Canseau (Canso) au Cap-des-Rosiers (3 décembre). De plus, le roi lui octroya, le 30 janvier 1654, une commission, avec des pouvoirs discrétionnaires « de gouverneur et lieutenant-général de tout le pays de la grande baie (golfe) de Saint-Laurent, des îles de Terre-Neuve, Cap Breton et Saint-Jean (Ile-du-Prince-Edouard) et autres adjacentes, avec le droit de faire une compagnie sédentaire de la pêche des morues, etc., en toute l'étendue des côtes de l'Acadie jusqu'aux Virginies (1) ».

Après avoir tant joué de malheur, Nicolas Denys se voyait possesseur d'un royaume. La même année, il est rendu à son poste de Miscou. Il y donnait asile aux enfants de M^{me} d'Aulnay, devenue M^{me} de La Tour, lesquels fuyaient Port-Royal, tombé au pouvoir des Bostonnais (1654-1670). Le 15 octobre 1655, un arrêt du Conseil privé obligea le sieur Le Borgne à lui faire restitution des prises opérées à

(1) V. *Collection des Manuscrits*, Québec, t. I, p. 141.

Saint-Pierre et à Nipisiguit : mais Le Borgne était prisonnier des Anglais.

En 1659, Denys commande au Cap Breton. Un sieur Doublet lui fait part d'une double concession qu'il a obtenue du ministre dans l'île Saint-Jean et les îles de la Madeleine. Cette division de son vaste domaine le mécontenta vivement. En 1667, il fonde un poste à Chedaboctou (Guysborough-Halifax) et parle longuement d'un sieur de la Giraudière. L'année suivante, un violent incendie réduit en cendres l'habitation de Saint-Pierre : il se réfugie à Nipisiguit.

Il rentre alors en France et va exposer au roi sa détresse. Il obtint la permission d'imprimer ses ouvrages, seul espoir de relever sa fortune. Durant son absence, son fils Richard exerça la lieutenance. Mais Talon est intendant à Québec : en 1671, il accorde à Percée une concession de deux lieues carrées à son neveu Pierre Denys, sieur de La Ronde : elle est érigée en seigneurie en 1676, malgré les réclamations de Nicolas. En 1687, un édit royal révoque sa commission : il meurt l'année suivante.



En 1672, Denys publia à Paris deux volumes. L'un est intitulé : *Description géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale* ; l'autre : *Histoire naturelle des peuples, animaux, plantes de l'Amérique septentrionale et de ses climats* (1).

(1. Traduction et annotation en anglais par W. Ganong, Toronto, 1908.

1^o Description géographique

Ce volume, s'ouvre par une *Dédicace au Roi*, écrite d'un style élégant et soigné, qui semble trahir l'œuvre d'une plume amie.

Dans l'*Avertissement au lecteur*, il dessine le plan du livre qu'il divise en neuf chapitres,

Le récit commence par la description du littoral qui s'étend de Pentagouet au fleuve Saint-Jean ; elle est agrementée de commentaires sur la navigation et ses dangers. sur les îles et les rivières, sur la flore et la faune. L'auteur raconte des événements connus seulement par ouï-dire ou auxquels il a pris une part personnelle. Ces derniers qu'il est le seul à rapporter constituent la valeur de son ouvrage (Ch. I).

Denys conduit ensuite le lecteur dans la baie Française qu'il dépeint en suivant le rivage septentrional de Saint-Jean au bassin des Mines. Ces parages lui sont moins familiers, si même on admet qu'il les ait jamais explorés en 1632, lors de son arrivée en Acadie. Il a visiblement fait des emprunts au récit de Champlain et lui a ravi même des expressions et des tours de phrase (Ch. II et III).

Après avoir doublé le Cap-Fourchu — aujourd'hui Yarmouth — il longe le littoral jusqu'au port Rossignol, de La Hève à Canseau (ch. IV), de Canseau au cap Saint-Louis et à l'île du Cap Breton (ch. V et VI). La description est entièrement originale, personnelle et, en grande partie, antérieure à tout ce qu'on a jamais imprimé sur ces régions. Il se complait à renseigner le public sur son propre domaine qu'il a examiné et fréquenté pendant quarante

années (1632-72). Là, il a travaillé sans répit, construit des établissements pour sa famille, souffert de la part des intrus comme La Giraudière et Bergier et des jaloux comme Charles de Menon et Le Borgne. Bien qu'il laisse passer des erreurs topographiques secondaires, cette partie de l'œuvre comporte une seconde valeur : l'auteur signale les dangers du littoral navigable. Précaution utile, car les naufrages dans ces parages sont innombrables même de nos jours.

Les trois derniers chapitres (VII IX) exposent, d'une façon toujours descriptive et utilitaire, la géographie des îles du golfe, Saint-Jean, la Madeleine, Percée, Miscou, des baies et des anses, jusqu'à Gaspé et au Cap-des-Rosiers. Il est précis en ce qui concerne la flore et la faune, la pêche et la chasse, ainsi que les autres avantages de ces régions rocheuses et arides en grande partie.

En résumé le livre est une esquisse assez bien combinée propre à donner au public de France une exacte idée et une appréciation très sûre de la géographie, des ressources naturelles, des productions et de l'exploitation du sol, aussi bien que des errements au point de vue politique et commercial de la métropole et des administrateurs coloniaux. En ce qui concerne son domaine si étendu, Denys est sans rival. Pourquoi donc l'a-t-on laissé dans l'isolement et l'impuissance ? L'Angleterre a su, sans nul doute, bénéficier de l'exposé et des réflexions de l'auteur : elle ne cessait de convoiter ce riche domaine — qui est aujourd'hui un pays de premier ordre pour la houille et les aciéries. Aussi bien, pendant que les compétiteurs français, les d'Aulnay, les Denys, les La Tour, les Le Borgne, se disputaient les chartes et la possession de l'Acadie, les Anglais

de Boston et de Londres envahissaient la vallée du fleuve Saint-Jean et le bassin de Port-Royal (1654-70) et devaient réussir en 1710 à conquérir ces terres nouvelles à la Couronne britannique.

2^e *Histoire naturelle*

Ce second volume est réparti en 27 chapitres bien plus courts que ceux du livre précédent.

L'auteur débute par un essai de comparaison ou de rapprochement entre les zones climatiques de France et celles de l'Acadie. Il s'efforce, mais en vain, de tirer la conclusion de leur ressemblance approximative et même de leur identité (Ch. I).

Au sortir de cette sorte d'introduction, aussi curieuse qu'imprévue, il consacre la moitié de l'ouvrage à la plus ample explication de la pêche de la morue. Il est vrai de reconnaître que ce produit commercial avait, dans toute l'Europe occidentale, à cette époque, une importance capitale : c'était comme une inépuisable mine d'exploitation. L'Angleterre le savait pertinemment et bien mieux que la France qui se suffit à elle-même.

Un premier coup d'œil sur la série de ces chapitres (II-XV) paraît devoir rebuter le lecteur, tandis que, en fait, ils débordent d'attraits sans cesse renaissants. Bien plus, ils constituent, dans l'ensemble, la plus complète et la plus accréditée des explications que l'on possède sur la pêche d'été et d'automne. Avec celle des baleines, cette pêche a été le point de départ des relations primitives entre l'Europe et l'Amérique septentrionale. C'est assurément la partie de l'œuvre la meilleure, la plus claire, celle sans doute que

l'auteur, en raison d'une longue expérience, s'est appliqué à composer avec enthousiasme. Par exemple la description d'un sujet si banal et si médiocre que la construction du *bateau de pêche* est si nette et si vive qu'elle rend le procédé intelligible aux plus ignorants. Tout l'ensemble du tableau est si séduisant qu'il fait dire : « Que ne suis-je moi aussi, pêcheur de morue ! »

Dans la suite, il insiste avec une complaisance notable sur la pêche sédentaire. En vérité, ses explications sont là-dessus nébuleuses et obscures : la méthode qu'il préconise n'apparaît pas avec la clarté ni la netteté désirable. Et néanmoins, c'est un fait d'expérience que de nos jours, en Nouvelle-Ecosse et au Cap-Breton, la pêche s'effectue encore selon ses affirmations et les procédés qu'il conseille (Ch. XVI-XVIII).

Puis on lit un exposé de la flore et de la faune, thème qu'il avait amplement traité dans son premier ouvrage. Il mêle à ses observations expérimentales les récits et les anecdotes du temps. Il fait notamment une longue dissertation sur les travaux des castors. Ainsi son *histoire naturelle*, prise même dans sa signification actuelle, est de réelle valeur, bien que limitée aux nomenclatures de son époque (Ch. XIX-XXII).

Dans les derniers chapitres (XXIII-XXVII) il nous communique ses impressions sur les aborigènes : nouvel intérêt en faveur de l'œuvre. Il les a toujours traités en ami ; il les a aimés comme un père. Le portrait qu'il en dessine manifeste bien ses sentiments à leur endroit. Son optimisme lui inspire un tableau coloré avec trop de complaisance, surtout lorsqu'il attribue aux sauvages primitifs des anciens jours la

vertu et la pureté de la morale naturelle. Il termine ses réflexions par un important parallèle entre les coutumes ou traditions antiques des indigènes et celles des Indiens contemporains mis en contact avec les Européens ; cette dissimilitude est certainement provoquée par les désolants ravages de l'abus des boissons enivrantes qui empoisonnaient le corps et l'âme, la vie et les mœurs de ces infortunés sauvages.

Le style archaïque de ces deux livres donnerait lieu à d'intéressantes considérations philologiques, morphologiques et syntaxiques. Il y aurait aussi agrément à établir une comparaison avec certains mots acadiens actuels et avec des mots d'origine micmacque.

III

Nicolas Perrot

Jusqu'ici Nicolas Perrot a passé pour un orphelin transplanté au Canada comme adolescent à une date inconnue.

En 1660, il est au service des Jésuites chez les Hurons : les missionnaires lui ont apparemment appris sa langue maternelle et l'ont secondé dans l'acquisition des idiomes huron et algonquin. Intelligent et doté d'autant de jugement que de volonté, le jeune homme, libéré de son contrat de service, va chercher des aventures parmi les tribus du nord et de l'ouest.

A vingt ans, il s'est abouché avec les chefs des Pontéoutamis, des Outagamis, des Maloumines ou Folles-Avoines,

des Miamis et des Maskoutins. Rusé, habile, hardi, il déjoue leurs ruses et évite leurs pièges ; bien plus, il réussit à s'assurer leur bienveillance et leur amitié.

En 1663, il est à Ville-Marie au service des Sulpiciens et inscrit au rôle du recensement officiel de l'année suivante.

En 1668, il est remonté chez les Outaouais, puisqu'il a laissé le récit de son retour à la traite de 1670. Mandé à Québec par M. de Courcelle, il se voit chargé de suivre, en qualité d'interprète et d'entremetteur, à la prise de possession officielle des pays d'en haut, M. de Saint-Lusson et un détachement de troupes à ses ordres. La cérémonie eut lieu le 14 juin 1671 à Sainte-Marie-du-Saut.

Ce fut vraisemblablement au retour de cette excursion qu'il épousa Marie-Madeleine Raclos, orpheline elle aussi : elle devint mère de neuf enfants, six garçons et trois filles, qui ont fait souche au Canada. Leurs naissances, échelonnées sur vingt ans, révèlent le séjour prolongé de M. Perrot dans le centre de la colonie, où il gagnait sa vie comme interprète aux foires de Montréal et par le négoce.

Il obtint un *congé* de traite aux pays d'en haut et il en usa pour ses affaires personnelles. Néanmoins il se dépense sans répit pour l'honneur de la France et le service du roi. En 1684, lors de la malheureuse expédition de M. de La Barre contre les Onnontagnès, et, en 1687, lors de celle de M. de Denonville contre les Tsonnontouans, Nicolas Perrot sut recruter, comme malgré eux, des contingents alliés parmi les diverses tribus.

Par malheur, ces interventions loyales et patriotiques vinrent arrêter l'essor de ses transactions commerciales ; un

incendie consuma (1687) le dépôt de ses fourrures estimées à 20.000 livres. Les créanciers réclamant, il dut s'excuser et payer de l'espoir dans l'avenir.

Il est envoyé comme commandant en chef aux Sioux, et contracte alliance avec ces tribus éloignées, au nom du gouverneur et du roi de France. M. de Frontenac, qui lui accordait son estime, se servit de lui pour intimider les tribus scandalisées de la faiblesse des Français par le massacre de Lachine. Il sut plus tard faire avorter le complot du *Rat*, de connivence avec les Iroquois contre les Outaouais et les Français. Ses jours furent souvent mis en péril, mais son habileté et son audace déjouèrent les plans de ses ennemis.

En 1698, on publie l'édit de suppression des congés et de presque tous les postes avancés de l'ouest. C'était la ruine des transactions pour Perrot. Il eut un procès avec des négociants de Montréal : il le perdit avec dépens (1702). Il avait figuré avec honneur comme interprète à la paix générale des Tribus en 1701 : Miamis, Illinois, tous les chefs réclamaient sa présence au milieu des bourgades.

Réduit à la misère, Perrot rentra dans son foyer de Bécancour. En 1710, il est nommé capitaine de la côte et commandant de la milice du seigneur local ou régional. C'est dans ces années de silence et de repos qu'il songea à adresser au gouverneur de Naudreuil, croit-on, le résultat de sa longue expérience et le récit de sa vie de dévouement d'abnégation et de malheurs.

Il n'existe de son *Mémoire* qu'une copie du xvin^e siècle, la même probablement dont s'est servi le Père de Charlevoix et qu'il tenait de l'intendant Bégon (1721). Elle a été scrupu-

leusement reproduite, en 1864, par le Père Tailhan, Jésuite qui l'a fait imprimer à Leipzig et à Paris (1).

*
* *

Ce *Mémoire*, sans dédicace ni avant-propos, comprend 28 chapitres très succincts.

Les dix-sept premiers établissent, sous forme de narration historique, les observations de l'auteur concernant les différentes peuplades indiennes qu'il a connues et visitées.

D'abord « leur croyance touchant la création ». La formation de la terre était attribuée au *Grand-Lièvre*, homme d'une taille gigantesque, né dans l'île de Michillimakinac et qui fabriqua les premiers filets de pêche sur le modèle d'une toile d'araignée : telle était la foi des Outaouais ou Algonquins supérieurs (Ch. I).

Ensuite « leur croyance sur la création de l'homme et de la femme », également l'œuvre du Grand-Lièvre, et l'origine iroquoise des guerres (Ch. II, III et IV).

Les sauvages ont-ils « une religion ou des superstitions ? » « Il est constant qu'ils ne suivent aucune religion : ils ne connaissent pour principales divinités que le Grand-Lièvre, le soleil et les esprits méchants ». Toutefois les légendes varient des Hurons-Iroquois aux Nipissings et aux Algonquins (Ch. V et VI).

Puis l'auteur décrit les usages suivis dans les « mariages »

(1) *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale*, par Nicolas Perrot.

et les cérémonies qui président aux « funérailles », « scènes brulesques accompagnées de danses au tambour et de contorsions d'épileptiques » (Ch. VII et VIII). La foi à « l'immortalité de l'âme et au séjour éternel » est commune aux indigènes, les Illinois exceptés. Le lieu du repos est situé « dans un pays charmant où tous les sens sont rassasiés de voluptés » (ch. IX).

Leurs « jeux et divertissements » sont de trois sortes : jeux de crosse, jeux des pailles, jeux des dés. Le premier est décrit et ressemble fort à celui qui se pratique de nos jours ; le second reste très obscur ; le troisième se compose d'un plat en bois et de six osselets (Ch. V).

Quelques mots sur leurs « vivres ordinaires et chasses », puis l'auteur caractérise « leurs mœurs » qui peuvent se réduire aux traits suivants : hospitalité, union, justice, mais aussi ambition vaine gloire et vengeance d'intérêt (ch. XI et XII).

Les chapitres qui suivent traitent des guerres entre Iroquois et leurs ennemis : défaite et fuite des Hurons et des Outaouais dans le Mississipi : victoires répétées des Iroquois sur les Algonquins jusqu'aux expéditions en masse des Français (1660) (ch. XIII-XVI).

Après le récit du meurtre d'un Iroquois (ch. XVII), l'auteur se met en scène. Son récit offre aussitôt un intérêt plus sympathique, bien qu'il narre des faits consignés par d'autres auteurs.

Puis sont racontés successivement « La Terreur des Outaouais à la vue des Iroquois sur leur rivière », en 1670 ; « la sédition *émue* par les Outaouais », durant la foire d'échanges : « l'arrivée de M. Talon ayant ordre de prendre

possession du pays des Outaouais », et les guerres des Iroquois contre les tribus du sud (ch. XVIII-XXI).

Perrot semble répudier la « Guerre entreprise par M. de La Barre ». Toutefois l'interprète influent est délégué au pays d'en haut pour racoler des guerriers sauvages alliés. Il doit faire appel à tout son prestige en cette circonstance, et aussi au moment de la campagne de M. de Denonville (ch. XXII).

Les deux chapitres suivants sont consacrés à la « Trahison du Rat et des Outaouais ». Puis « l'insolence et vaine gloire des sauvages » amène la conclusion naturelle de l'auteur. Il convient, dit-il, de mâter ces sauvages avec plus de vigueur et de persévérance, sinon ils seront ingouvernables. Enfin une « Harangue à toutes les nations pour les obliger à la paix » est comme le résumé des connaissances et de l'expérience de l'auteur dans ses longues relations avec les tribus.

Esprit méthodique doué d'un robuste bon sens, diplomate averti, homme de confiance des sauvages, Nicolas Perrot exerça sur la colonie une heureuse influence. Ses multiples malheurs et l'autorité volontiers ombrageuse de ses chefs ne lui permirent pas d'élargir sa sphère d'action et d'apporter à ses chers sauvages le message d'une paix définitive et durable. Il est permis de le regretter lorsqu'on songe aux néfastes expéditions de M. de La Barre et de M. de Denonville.

IV

Bacqueville de La Potherie

M. Charles-Auguste Le Roy, chevalier, seigneur de la Potherie, en Seine-Inférieure. émigra à la Guadeloupe avec son épouse. Il s'y fit planteur et négociant, mais il perdit bientôt sa fortune par le feu, le gaspillage et la piraterie des corsaires anglais.

Claude Le Roy de la Potherie, sieur de Bacqueville, naquit en 1668 sur cette terre étrangère. Ses écrits révèlent une bonne culture classique.

Allié à la famille des Pontchartrain, il revint en France, et entra de plain pied dans l'administration de la marine. En 1689, il est nommé écrivain principal et commissaire de la marine d'abord à Roscoff, puis à Port-Louis (Basse-Bretagne). En 1697, il s'embarque à La Rochelle, en qualité de commissaire royal, à bord de l'escadre que M. de Sérigny conduisait à Plaisance (Terre-Neuve), où son frère Pierre d'Iberville en prenait le commandement pour aller chasser les Anglais de la baie d'Hudson. Le 8 novembre l'escadre victorieuse va désarmer à La Rochelle. « Grâce au Seigneur, écrit M. de La Potherie, je sors du plus affreux pays du monde. Je ne crois pas que l'on m'y rattrape, moi qui suis né sous la zone torride. Il est juste que chacun fasse son noviciat. »

Pendant le 1^{er} mai suivant, il est promu à la fonction, créée à dessein pour lui, de contrôleur général de la

marine et des fortifications au Canada. Il abordait à Québec pour être témoin des funérailles de M. de Frontenac (28 nov. 1698). « Jamais, dit-il, père de la patrie ne fut plus regretté ».

En 1700, il épousait une Canadienne, Elizabeth de Saint-Ours, qui lui donna trois enfants. L'année suivante il se plaint au ministère de l'effacement que le gouverneur lui impose, lors des négociations de la paix générale avec les tribus, à l'assemblée de Montréal. Puis il rentre en France, après un séjour de quatre ans seulement en Nouvelle-France.

* * *

Le 9 juin 1702, Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, déclare dans un certificat officiel, en qualité de censeur royal « que l'impression de l'ouvrage de M. de La Potherie sera agréable et utile au public ».

On ne sait pour quel motif l'auteur retarde la publication de son manuscrit jusqu'en 1716. L'édition parut à Paris sous le titre de *Nouveau Voyage*, en 4 volumes (1). Toutefois, l'œuvre est désignée aujourd'hui sous le titre des éditions subséquentes de 1722, 1723 et 1753 : *Histoire de l'Amérique septentrionale*.

Avant de livrer définitivement son manuscrit à l'imprimeur, La Potherie songea à le soumettre à Jacques Raudot, ex-intendant du Canada, lequel le communiqua à l'abbé Bobé. Ce missionnaire, qui s'occupait activement de la colonie, en fit les plus sympathiques éloges à M. Randot. « J'y

(1) *Nouveau voyage du Canada et de la Nouvelle-France, et les Guerres des Français avec les Anglais et les Originaires du pays*, in-12.

ai appris, dit-il, ce que je n'avais jamais vu, ni dans Lahontan, ni dans Hennepin, ni dans les autres qui ont écrit sur la Nouvelle-France... Ce livre sera agréable au public et ne sera pas inutile à ceux qui, sous les ordres du roi, ont soin de ce qui regarde le Canada... » On voit que le causeur ou critique avait lu le manuscrit avant la mort de Louis XIV.

La *Dédicace* est adressée au Régent. « Ce serait ici, écrit l'auteur, le lieu de m'étendre sur les vertus héroïques qui brillent dans Votre Altesse Royale ; mais ce n'est pas à un Américain (*sic*) comme moi à prendre un essor si haut : je laisse donc aux plumes délicates des Français à traiter une matière si relevée. »

Dans l'*Avertissement au Lecteur*, l'auteur avoue « qu'il se propose d'instruire plutôt que de plaire ; qu'il veut suivre avec la dernière fidélité les deux caractères essentiels de l'histoire : Ne point dire de faussetés et ne point taire la vérité... Il aurait pu donner à son ouvrage un tour de gaieté et d'enjouement, mais comme les combats et les naufrages ont quelque chose de trop triste et de trop affreux pour leur devoir donner un air riant et enjoué, il n'a pas cru, dans une histoire où l'on ne parle que de précipices cachés sous les bancs de neige, de montagnes de glaces, de bancs de sable, de rochers affreux, de sauvages inhumains, souffrir de semblables ornements ».

L'ouvrage en quatre petits volumes se présente au public sous la forme épistolaire, le second excepté. Les lettres sont adressées à divers personnages connus ou inconnus : l'intendant Bégon, M. de Pontchartrain, ministre et son parent, le marquis de Duquesne, Gouverneur des Antilles, des ambassadeurs, des prélats et des magistrats. Il s'excuse auprès

de ces personnages de distinction et les prie de « pardonner à un Iroquois comme lui de ne pas savoir leur faire des éloges ».



Le premier volume contient douze lettres. Il en consacre huit à la campagne de la baie d'Hudson par M. d'Iberville, en 1697. Dans toute sa carrière, c'est la seule où il ait soutenu le rôle de témoin et d'acteur secondaire.

Il commence par la description du port de Plaisance de Terre-Neuve, résidence du gouverneur français de l'île. Il dépeint à merveille ses grèves couvertes de morues à sécher, ainsi que les opérations des décolleurs, trancheurs, saleurs. Tour à tour il examine la nature du sol, les bois, la chasse, la pêche, s'étonnant que les pêcheurs ne s'établissent point de préférence au Cap-Breton : il oublie les distances à franchir et surtout le péril des banquises. En 1696, Pierre d'Iberville avait fait à Terre-Neuve une expédition heureuse contre les Anglais : l'auteur en fait le récit avec un enthousiasme entraînant, sans doute fort bien renseigné par les acteurs du drame.

Puis il entame la narration du voyage de Plaisance à la baie d'Hudson. Ce récit est languissant, mêlé de réminiscences classiques puisées dans ses auteurs de chevet, Virgile et Horace. Les vents contraires retardent-ils les vaisseaux ? Il cite les vers d'Enée aspirant aux rives du Latium. Aperçoit-il un désert stérile ou sent-il les dangers de la navigation ? Il s'écrie : *Illi robur et aes triplex...* et, rendu au rivage, il se console avec un quatrain classique d'emprunt.

C'est du remplissage et du pédantisme, qui ne déplaisent pas trop, dans l'une des rares épopées du Canada consignées par un lettré.

Selon l'usage commun aux auteurs contemporains du Canada, il esquisse un portrait des indigènes qui vont à la traite au fort Nelson : c'est un coup d'œil naïf d'un novice. Le castor l'intéresse ; le scorbut lui soulève le cœur. Il tente un résumé historique des essais d'établissement des postes français et anglais de la baie, des démêlés entre les sociétés ou compagnies qui aspirent à dominer dans ces terres de désolation et de misère, et se disputent le monopole des peaux d'animaux, l'épée au poing et la mort dans l'âme !

Une digression inopportune le jette dans l'origine de la navigation boréale. Tout ce qu'il importe de retenir, c'est qu'il était le commensal, à bord du *Pélican*, de l'amiral de l'escadre, M. d'Iberville, qui l'a assurément renseigné sur ce thème historique.

Les quatre dernières lettres sont l'œuvre du contrôleur de la colonie (1698-1701). Son mandat du ministre le conduit de Québec aux Trois-Rivières et à Montréal. Aussi bien il étudie sur place ces trois gouvernements principaux de la Nouvelle-France. Agé de trente ans, M. de La Potherie révèle ici une somme de talent d'observation et de réflexion, qui le placent à un rang fort estimable. Grâce à son talent de mise en scène, la vision du Canada français, au déclin d'un siècle d'héroïques et de gigantesques labeurs, paraît dans un jour lumineux et captivant.

Ainsi il salue avec émotion les rives du majestueux fleuve Saint-Laurent, le rocher étrange de Percée, les longues battures où il faillit périr, le pittoresque fleuve

Saguenay, les pinières de la baie Saint-Paul, la gracieuse île-aux-Oies, le sévère Cap-Tourmente, la reposante île d'Orléans, la plantureuse plaine de Beauport et de Beaupré. C'est un panorama qui prélude aux descriptions de Marmontel ou de Bernardin de Saint-Pierre. Québec le captive : il aime à se promener dans « ces rues tortueuses et regarder les édifices et les habitants de ce centre tout français ».

« Le temps où le commerce roule à Québec est août, septembre et octobre. Alors les vaisseaux arrivent de France ; il se fait une foire dans la basse ville. Sur la fin d'octobre, les habitants y viennent faire leurs emplettes. Chacun essaie de régler ses affaires avant la partance des vaisseaux. En novembre la rade se trouve tout à coup sans navires. Rien de plus triste. Tout est mort et tous ne songent plus qu'à faire leurs provisions d'hiver...

« On parle ici parfaitement bien. Quoiqu'il y ait un mélange de toutes les provinces de France, on ne saurait distinguer le parler d'aucune chez les Canadiennes. Elles ont de l'esprit et de la délicatesse, de la voix et beaucoup de disposition à danser. Comme elles sont sages naturellement, elles ne s'amuseut guère à la bagatelle. [Mais quand elles entreprennent un amant, il lui est difficile de ne pas venir à l'hyménée. »

Remontant le fleuve, un beau jour d'été, il décrit les villages, échelonnés sur ses deux rives : Lotbinière et Port-neuf, Bécancour et Batiscan, le Cap-de-la-Madeleine et les Trois-Rivières, Saint-François-du-Lac et Sorel, les îles du Richelieu, « le plus beau pays du monde ». Dès lors les maisons se groupent autour des forts en palissades de

pieux : Verchères, Contrecoeur, Saint-Ours, Boucherville, Longueuil, la Prairie-de-la-Madeleine.

Le voilà à Montréal ! Nouveaux détails de vision nette et vivante : d'un trait il dessine tout un décor. Sous un air narquois et candide, il laisse passer le bon sens et la justesse avec une clairvoyante vue de l'avenir. A son sentiment, il déclare que Ville-Marie sera la métropole commerciale de la Nouvelle-France. Là descendent les nations qui accourent d'une distance de cinq à six cents lieues. Là se font et se feront, aime-t-il à redire, les échanges entre les tribus et les Européens. L'idée de Montréal, port de mer, ne se présente pas sans doute à son esprit.

N'ayant jamais franchi le fleuve au delà du Saut Saint-Louis, il se complait à raconter la pieuse vie de Catherine, l'Iroquoise, et à chanter ses vertus en copieux alexandrins. Il a même laissé un crayon de sa physionomie dans un dessin plein de douceur.

C'est sa plume qui a fait, pour la première fois, le récit si poignant d'intérêt de l'épisode de M^{lle} de Verchères : âgée de 14 ans, renfermée seule avec un jeune garçon, son frère, et un vieillard dans le fort paternel, elle le défend, durant deux jours, contre les assauts d'une bande d'Iroquois. Ce trait de bravoure féminine le transporte au point qu'il le transcrit plus loin dans son troisième volume et sollicite du ministre une pension pour l'héroïne.

Il n'est du reste rien de surprenant que la race canadienne se montre partout pleine de valeur, puisqu'elle compte parmi ses ascendants les officiers et soldats du régiment de Carignan.

Il termine son premier volume en ces termes :

« Quoique les Canadiennes soient en quelque façon d'un Nouveau-Monde, leurs manières ne sont pas si bizarres, ni si sauvages qu'on l'imaginerait. Au contraire : ce sexe y est aussi poli qu'en aucun lieu du royaume. La marchande tient de la femme de qualité et celle (*sic*) de l'officier imite en tout le bon goût que l'on trouve en France. Il est difficile de trouver une plus grande union que celle qui est entre les femmes d'officiers.

« Les dames de Québec n'aiment pas tout à fait les manières des Montréalistes : les premières sont beaucoup sur la réserve, principalement les conseillères. Ces états qui sont différents forment différents caractères d'esprit : les Montréalistes ont, à la vérité, des dehors plus libres, mais comme elles ont plus de franchise elles ont plus de bonne foi et sont très sages et très judicieuses.

« Le Canadien a d'assez bonnes qualités. Il aime la guerre plus que tout autre chose ; il est brave de sa personne ; il a de la disposition pour les arts ; mais il est un peu vain et présomptueux. Il aime le bien, il le dépense assez mal à propos ».



Le deuxième volume n'adopte plus la forme épistolaire, mais la forme descriptive et narrative : il se compose de 27 chapitres, comme le *Mémoire* de son ami Nicolas Perrot.

Tout le volume est, en réalité, l'œuvre de ce dernier. La Potherie, retenu dans le centre de la colonie par l'état de sa santé et par son mandat de contrôleur général, s'est assu-

rément renseigné de vive voix auprès des principaux chefs qui venaient à la foire annuelle. Il a pu prendre des notes sur les mœurs indigènes, les coutumes, les lois, les maximes et les événements les plus saillants.

Nicolas Perrot fait allusion à des *mémoires*, qu'il avait composés, autres que celui qui a été retrouvé et publié. La Potherie semble les avoir mis à contribution copieusement.

En effet, il a résumé l'histoire de l'Ouest depuis l'année 1666, époque où Perrot avait commencé sa vie d'aventures parmi les tribus non alliées. Le thème des premiers chapitres est identique à celui de Perrot : opinion des sauvages sur la création du monde, de l'homme et de la femme, description du calumet de paix ou de guerre, préparatifs des expéditions guerrières, traitement des prisonniers, mariages, formation des enfants, chasses diverses, jonglerie, sépultures, croyances d'outre-tombe, portrait des tribus alliées.

Il a également emprunté tout ce qu'il dit concernant les faits et gestes de MM. de Tracy, de Courcelle, de Frontenac, de La Barre et de Denonville. Il a recueilli les légendes des voyageurs, les récits d'officiers civils et militaires, de Louis Jolliet et les missionnaires jésuites.

Mais la presque totalité des événements du lointain Ouest est communiquée par Perrot. Il en sera de même de l'*Histoire* du Père de Charlevoix qui avouera plus tard avoir reçu de M. Bégon, intendant, le manuscrit d'un voyageur nommé Nicolas Perrot, « homme de beaucoup d'esprit ».

L'auteur déclare, du reste, que son érudition est de seconde main :

« Les entretiens que j'ai eus avec plusieurs voyageurs dans ces pays m'ont donné matière de parler de ces peuples... Le sieur Perrot a le plus connu ces nations... C'est par son moyen que le Mississipi a été connu... ses découvertes donnèrent lieu à M. de La Salle à faire toutes les tentatives qui lui avaient réussi si heureusement... »

Et c'est ainsi que La Potherie a consacré la seconde partie de ce volume à raconter les aventures de son ami et à faire le portrait de cet interprète « aux jambes de fer », ainsi que l'avaient surnommé les Indiens.

Depuis la publication, en 1864, du *Mémoire* de Perrot, ce livre n'offre plus au lecteur le même attrait.

*
* * *

Le troisième volume contient huit lettres, où l'auteur raconte avec des détails précis l'histoire épisodique, année par année, de la Nouvelle-France, de 1686 à 1701.

Il étale une galerie de portraits des personnages entrés dans l'histoire nationale : la Durantaye, les fils de Charles de Songueuil, Saint-Ours, du Planté, de Mines, de Repentigny, de Courtemanche, de La Vallière, de Moy, Charleville, de Lamothe-Cadillac, de Manthat, d'Argenteuil, Perrot, Joncaire... Il les montre sur les théâtres les plus distants, du lac Champlain au lac Supérieur.

Il n'oublie pas de tracer une esquisse des chefs indigènes : Le Baron, Kondiaronk ou Le Rat, Aurionaï. Ces héros sont raisonnables à leurs traits personnels : un Iroquois converti se trouve, en plein carnage, en face de son père infidèle ; il abaisse d'instinct son tomahawk et s'écrie : « Tu m'as donné

la vie, je te la donne aujourd'hui ; mais ne te trouve plus sous ma main, car je ne t'épargnerais point ! » L'Iroquois tant redouté, appelé la *Chaudière Noire*, se sentant frappé à mort par un jeune Algonquin : « Faut-il donc, s'écrie-t-il, que moi si redoutable, je meure de la main d'un enfant ! » Aurionaï, qui fut arrêté au banquet du fort Frontenac et envoyé captif sur les galères de Toulon, était à l'article de la mort à Québec, et entendant parler d'un crucifiement de Jésus au Calvaire : « Que n'étais-je là, dit-il ! J'aurais vengé sa mort et enlevé la chevelure à ses ennemis ! »

Si les noms et les prouesses des officiers français et des capitaines indiens sont consignés aux archives de la marine, La Potherie a tenu à immortaliser ceux des subalternes, braves soldats et miliciens qui versaient leur sang loin de la patrie ou pour leur foyer. « Il est juste, affirme-t-il, de transmettre à la postérité ce qu'ils ont tous fait et soutenu pour la gloire du Roi. »

* * *

Le quatrième volume ne comprend que quatre lettres : le titre laisse supposer qu'il contient l'histoire des Abénaguis. Cependant il les mentionne à peine. C'est des mœurs et des maximes des Iroquois, de leurs partis de guerre qu'il continue à entretenir son lecteur.

Il s'étend longuement sur les démarches préalables faites à la paix générale. Ici, il redevient le témoin oculaire véridique et officiellement bien renseigné. Il ne fait grâce d'aucun détail : énumération des présents, leur répartition parmi les tribus, interminables harangues des chefs dont il

est comme le nouvel Homère. Chaque collier indien est décrit tel qu'il a été présenté à M. de Callières.

Pour remonter aux causes qui ont amené cet heureux événement, il se plaît à résumer la grande part de l'influence du regretté M. de Frontenac. Cet hommage était assurément bien mérité. La paix conclue, il tire les conclusions suivantes, à la vue de plus de mille sauvages réunis :

« Tel fut le jour heureux qui fut l'accomplissement de tous les travaux de feu M. de Frontenac, l'amour et les délices de la Nouvelle-France, le père des nations sauvages, ses alliés, et la terreur de cette redoutable nation qui faisait trembler l'Amérique septentrionale. Il avait porté le fer et le feu chez les Iroquois, à l'âge de 74 ans, en 1695. Il les avait forcés de lui demander plusieurs fois la paix ; mais comme il ne voulait pas abandonner ses alliés, il la leur refusa, et il les força de consentir à la fin qu'ils y fussent compris. Ils cessèrent tous les actes d'hostilité en 1698 ; et si la mort ne l'eût prévenu cette année, qu'il donnât le repos à ce vaste continent, il aurait eu la satisfaction de voir amener généralement tous les prisonniers, ses alliés, qui avaient toujours donné matière à différer la paix. »

Le livre se ferme sur le récit de cette mémorable assemblée.

On peut maintenant mesurer la distance qui sépare l'œuvre de Bacqueville de La Potherie de celle de Nicolas Perrot. Celui-ci, penseur plutôt que littérateur, désire léguer à la postérité canadienne un programme d'action susceptible d'améliorer la situation politique, économique et morale de la faible colonie d'alors. Sans négliger cette œuvre

patriotique, Bacqueville agrémente ses récits pour l'époque. Il popularise — à son insu sans doute — de pittoresques légendes du Canada français. Et le public européen, toujours avide d'exotisme, s'abreuvera bientôt, avec une complaisance excessive peut-être, à cette source nouvelle de merveilleux humain.

CHAPITRE V

Les Relations des Religieuses

Le 1^{er} août 1639, abordaient en rade de Québec les premières missionnaires de France. C'était un groupe de six religieuses : trois Ursulines accompagnées de leur fondatrice au temporel, la veuve de la Peltrie avec une suivante et trois Hospitalières destinées par M^{me} La duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, au soin des malades et des infirmes.

D'autres recrues les vinrent rejoindre dans la suite, en attendant l'admission des jeunes personnes émigrées ou nées au Canada.

Vingt ans après, Ville-marie accueillait à son tour trois Hospitalières de Saint-Joseph de la Flèche (1659). Durant douze années, le Vicaire apostolique, les Supérieurs des Jésuites et des Sulpiciens, tentèrent leur affiliation avec les Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec ; elles résistèrent à cette fusion, soutenues et encouragées par les autorités civile de Ville-Marie et fondèrent l'Hôtel-Dieu de Montréal. Plusieurs Religieuses de la France vinrent aussi les seconder dans leur apostolat.

Ces trois Instituts sont représentés dans l'histoire chrono-

logique du xvii^e siècle, par trois annalistes. Leurs écrits, pour se restreindre en apparence aux clôtures de leurs monastères, ne sont pas moins un précieux contingent apporté aux chroniques françaises, durant cette époque de croissance et de développement.

I

La Mère Marie de l'Incarnation

Née à Tours, la dernière année du xvi^e siècle, d'une famille de boulanger, elle reçut une solide formation chrétienne et littéraire. Son père la donna en mariage à Claude Martin, négociant en soieries à Tours, qui la laissa veuve avec un enfant, après deux ans d'union (1619).

En 1631, la veuve obtint son entrée au couvent des Ursulines de sa ville natale et fut admise à faire profession en 1635. Elle avait conçu un ardent désir pour la conversion des infidèles et l'enseignement des filles indigènes de la Nouvelle-France.

Simultanément, M^{me} de La Peltrie, jeune veuve de Normandie, éprouvait les mêmes sentiments à la lecture des *Relations* annuelles du Père Paul Le Jeune : elle résolut de consacrer sa fortune à la fondation d'un monastère d'Ursulines en Nouvelle-France. Une entrevue amena une entente réciproque pour le départ immédiat. Le monastère de Tours donna une compagne à Marie de l'Incarnation et celui de Dieppe lui en céda une seconde (1639).

Claude Martin, fils unique, entra en 1642 au monastère des Bénédictins, de Vendôme.

A travers diverses péricépéties et de multiples épreuves, le couvent de Québec prospéra et était devenu florissant, lorsque sa fondatrice disparut en 1672.

Elle avait écrit en France de nombreuses lettres qui furent recueillies de tous côtés après sa mort. Son fils ne tarda pas à les publier, en les répartissant en *Lettres historiques* et en *Lettres spirituelles* (1).

Cette division arbitraire offrait plusieurs inconvénients : elle n'a pas été reproduite dans les éditions suivantes. Celle de l'abbé Richardeau (1876), qui renferme 225 lettres, les classe en trois catégories, suivant l'ordre chronologique : *Lettres de sa Vie domestique*, *Lettres de sa Vie religieuse à Tours*, *Lettres de sa Vie apostolique à Québec*.

*
* *

La correspondance de Marie de l'Incarnation s'adressait à des personnes de toutes conditions : Religieux et laïques, reines et princes, princesses et dames de la noblesse, ministres d'État et prélats d'Eglise. Toutefois un très grand nombre de lettres ont été écrites à son fils, à sa nièce et à ses directeurs spirituels.

(1) *Lettres de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France, divisées en deux parties*, Paris, 1681, vol. in-4°. — Réédition de l'abbé P. F. Richardeau, *Lettres de la Mère Marie de l'Incarnation* suivant l'ordre chronologique, Tournai, 1876, 2 vol. in-8°. — *La vie de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France, tirée de ses lettres et de ses écrits*, Paris, 1677 in 4°.

En vérité, ses idées et ses sentiments, l'état intérieur de sa conscience et de son âme, l'exposé de ses peines d'esprit et de cœur, ses épreuves extérieures et ses joies sont le thème ordinaire de sa correspondance. A ses directeurs, elle communique les faveurs d'en haut, ses visions mêmes et son état mystique.

Mais il lui arrive souvent de mêler aux réflexions les plus élevées des allusions aux événements dont elle est témoin oculaire ou auriculaire, ainsi que des traits de mœurs des tribus sauvages, des contrastes entre la brutalité féroce des infidèles et la naïve candeur des néophytes et des convertis « qui n'ont plus rien de l'état de sauvage ».

Volontiers et en passant, elle trace des esquisses de la physionomie morale des personnages officiels, civils, militaires, ecclésiastiques, qui la visitent au cloître de son monastère. Elle a ainsi consigné quantité de motifs et de mobiles de leurs actes, de dates précises de leurs allées et venues, d'incidents de tout genre et de variable importance.

Bien des faits fort intéressants sont mis en relief et dans leur vrai jour, rapportés sans intérêt personnel et sans nulle trace de préjugés ou de passion.

Ce mélange de choses spirituelles et temporelles, civiles et administratives, militaires et ecclésiastiques, d'arrivées et de départs de personnages connus d'elle ou de son entourage habituel, produit une variété et un charme des plus attrayants.

Voici comment elle fait le récit du tremblement de terre de 1663 :

« Le premier tremblement de terre eut lieu le 5 février,

sur les cinq heures et demie du soir. Le temps était fort calme et serein, lorsqu'on entendit un bruit et un bourdonnement épouvantable, comme celui d'un grand nombre de carrosses roulant sur des pavés avec vitesse et impétuosité. Ce bruit n'eût pas plutôt réveillé l'attention que l'on entendit, sous terre et sur terre et de tous côtés, comme une confusion de flots et de vagues qui donnait de l'horreur. L'on entendait de toutes parts comme une grêle de pierres sur les toits, dans les greniers et dans les chambres. Une poussière épaisse volait de tous côtés : les portes s'ouvraient d'elles-mêmes, les autres se fermaient. Les cloches de toutes nos églises et les timbres de nos horloges sonnaient toutes seules ; et les clochers, aussi bien que nos maisons, étaient agités comme des arbres quand il fait grand vent : et tout cela dans une horrible confusion de meubles qui se renversaient, de pierres qui tombaient, de planchers qui se séparaient, de murailles qui se fendaient et d'animaux domestiques qui hurlaient, dont les uns sortaient des maisons, les autres y entraient : en un mot, tout le monde était si effrayé que l'on croyait être à la veille du jugement, puisque l'on en voyait les signes.

« Ces secousses nous étant inusitées, elles faisaient sur nous des impressions différentes : les unes sortaient dehors de crainte d'être ensevelies sous les ruines de la maison qu'elles voyaient branler comme si elle eût été de carte ; les autres se retiraient devant le Saint-Sacrement, afin de mourir au pied de l'autel. Une bonne Sœur converse entra une fois dans une appréhension si vive de la puissance souveraine de Dieu, qu'elle trembla une heure entière dans tout son corps, sans pouvoir en retenir l'agitation ..

« Au moment du second choc, qui arriva sur les 8 heures du même soir, nos Sœurs étaient rangées en leurs stalles, récitant debout le *Venite* de matines. La secousse fut si violente qu'elles se trouvèrent prosternées à genoux...

« Quand nous nous trouvions durant ce carême, à la fin de la journée, nous nous mettions dans la disposition d'être englouties en quelque abîme durant la nuit ; et, le jour étant venu, nous attendions continuellement la mort, ne voyant pas un moment assuré à notre vie : en un mot, on séchait dans l'attente de quelque malheur universel. »

*
* *

Dans la série des *Lettres*, écrites durant les douze premières années de son séjour à Québec, il serait facile de recueillir diverses citations ayant trait aux sauvages domiciliés à Sillery, de même que certains paragraphes concernant les missions des Jésuites martyrisés, le climat du pays, l'alimentation ordinaire des habitants, le logement des colons, le commerce principal, les communications avec la France, la vie des Religieuses du monastère (1639-51).

Nous savons ainsi que « la traversée de l'océan a duré trois mois parmi les orages et les tempêtes qui, pour treize cents lieues à faire, en ont fait faire deux mille et mis les passagers à deux doigts du naufrage... (1^{er} sept 1639) ; — « que l'été est aussi chaud qu'en Italie ; l'air excellent, et la nourriture du lard et du poisson salé... (4 sept.) ; — « qu'il est de la prudence de ne pas mettre toute la cargaison sur un même vaisseau au départ, parce que, s'il vient à se perdre, on perd à la fois tous ses rafraîchissements et l'espoir

de rien recevoir avant l'arrivée suivante...; qu'une nuit de cet hiver, il y eut un froid si horrible que le serviteur de M. de Piseaux, qui traversait un chemin, en mourut... (13 sept.); — que la maison, toute de pierres, a 92 pieds de longueur et 28 de largeur : c'est la plus belle et la plus grande qui soit au Canada, pour la façon d'y bâtir; que la Supérieure fait venir de France ses artisans qu'elle loue pour trois ans, à raison de 30 sous par jour avec la nourriture; elle en a 10 qui font toutes les affaires, excepté que les habitants fournissent la chaux, le sable, la brique... » (26 août 1644).

Un mois après, le 15 septembre, Marie de l'Incarnation avoue : « Voilà qu'on va lever l'ancre... Je suis bien fatiguée du grand nombre de lettres que j'ai écrites et qui montent, comme je crois, au nombre de plus de deux cents » (1).

Dans la série de *Lettres* écrites les douze années suivantes (1651-63), l'importance et le développement des affaires coloniales offrent à la Mère fondatrice matière à des sortes de *Relations* épistolaires. Elle en adresse plusieurs à son fils; ainsi le 13 septembre 1651, elle lui communique tous les détails concernant l'incendie accidentel du monastère.

A la même date, l'année suivante, elle lui transmet ces réflexions : « Ici on ne voit goutte, on marche à tâtons; et quoiqu'on consulte des personnes très éclairées et d'un très bon conseil, pour l'ordinaire les choses n'arrivent point comme on les avait prévues et consultées. Cependant on roule et, lorsqu'on pense être au fond d'un précipice, on se

(1) V. B. Sulte, *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 1897, p. 45 et s.

trouve debout. Cette conduite est universelle, tant dans le gros des affaires publiques que dans chaque famille en particulier ».

En 1660, devant le soulèvement général des Cinq-Cantons avoué par plusieurs prisonniers iroquois, l'auteur a con-signé les préparatifs de la défense armée de Québec. Le 25 juin, elle écrit une longue lettre à son fils, narrant même les détails du fait d'armes héroïque de Dollard et de ses compagnons : c'est la plus étendue de ses lettres. Elle mentionne avec précision le meurtre du fils aîné de M. de Lauson, M. le Sénéchal, à l'île d'Orléans, par une troupe de 80 Iroquois. Mais Montréal a été le principal théâtre de leur carnage...

« M^{me} d'Ailleboust, qui a fait un voyage ici, m'a rapporté des choses tout à fait funestes. Plusieurs habitants furent tués par surprise dans les bois, sans qu'on sût où ils étaient, ni ce qu'ils étaient devenus. On n'osait aller les chercher, ni même sortir, de crainte d'être enveloppé dans un semblable malheur.

« Enfin l'on découvrit le lieu par le moyen des chiens que l'on voyait revenir tous les jours saouls et pleins de sang. Cela fit croire qu'ils faisaient curée des corps morts ; ce qui affligea sensiblement tout le monde. Chacun se mit en armes, pour aller reconnaître la vérité. Quand on fut arrivé au lieu, l'on trouva çà et là des corps coupés par la moitié ; d'autres tout charcutés et décharnés, avec des têtes, des jambes, des mains éparses de tous côtés. Chacun prit sa charge, afin de rendre aux défunts les devoirs de la sépulture chrétienne.

« M^{me} d'Ailleboust, qui m'a raconté cette histoire, ren-

contra inopinément un homme qui avait attaché devant son estomac la carcasse d'un corps humain, et les mains pleines de jambes et de bras. Ce spectacle la surprit de telle sorte qu'elle pensa mourir de frayeur. Mais ce fut autre chose quand ceux qui portaient ces restes furent entrés dans la ville, car l'on n'entendait que les cris lamentables des femmes et des enfants de ces pauvres défunts (1).



Femme dotée d'un esprit délié et d'un jugement ferme, d'un caractère élevé et d'une énergie rare, Marie de l'Incarnation a laissé une œuvre sérieuse et attrayante. Son style mérite, ce semble, l'éloge que la Bruyère a décerné aux femmes : « Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. Elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous sont l'effet d'un long travail et d'une pénible recherche ; elles sont heureuses dans le choix des termes qu'elles prennent si juste que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté... »

Bien qu'émaillé d'expressions, de mots, de locutions et de tours de son époque, son style est d'une aisance remarquable ; on y admire la justesse des idées, la solidité du jugement, le naturel des comparaisons, la sobriété du coloris, la correction grammaticale.

« Même comme écrivain, affirme un connaisseur, la mère est supérieure au fils ».

(1) V. *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 1900, p. 143 et s.

II

Les Ursulines de Québec (1)

L'auteur des *Relations* du monastère a gardé l'anonymat. Elle a eu soin toutefois de signaler les sources où elle avait pu se renseigner et qu'elle nomme « nos documents historiques » (p. 221).

Ces documents sont les registres de la maison, le « Vieux Récit », les ouvrages, de Dom Claude Martin, les *Relations des Jésuites*, les lettres des Religieuses, les contrats d'achat et de vente...

*
* *

L'histoire des Ursulines, au xvii^e siècle, est divisée en trois livres : 1^o la fondation (1639-52), 2^o le monastère restauré (1652-86), 3^o la seconde restauration du monastère (1686-1700).

Le Livre I^{er} comprend trois chapitres qui traitent respectivement de la Résidence à la basse ville, à la haute ville, et chez M^{me} de La Peltrie.

Le chapitre premier explique les préparatifs du départ au couvent de Dieppe, la traversée de l'Océan, l'arrivée à Tadoussac et à l'île d'Orléans (31 juillet). « Nous conçûmes quelque espérance d'arriver à Québec ; mais la marée se

(1) *Les Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours*, A. M. D. G., Québec, 1863, t. 1, in-8°.

trouvant contraire et le vent n'étant pas assez favorable, il fallut attendre au lendemain ; et comme l'endroit était beau et le débarquement facile, on nous mit à terre à l'île, qui pour lors n'était point habitée. L'on y fit trois cabanes à la façon des Sauvages ; les Religieuses se mirent dans l'une, les Religieux (Jésuites) dans l'autre, les matelots (de la barque) dans la troisième. Nous avions une joie qui ne se peut exprimer de nous voir dans ces grands bois, que nous fîmes retentir de nos cantiques ». Le lendemain, M. de Montmagny, chevalier de l'Ordre de Malte, leur fit l'accueil le plus sympathique. L'acte de cette réception est publié dans le bas du texte. Il y est dit :

« Les Révérendes Mères Religieuses Ursulines sont arrivées en ce lieu de Québec, ce 1^{er} août 1639, pour y établir une maison et couvent de leur Ordre, à la gloire de Dieu et pour l'éducation des petites filles, tant des Français que des sauvages du pays..., et pour cet effet, leur avons départi et distribué six arpents ou environ de terre en nature de bois en l'étendue de la ville de Québec, et 60 arpents situés dans la banlieue, pour icelles terres faire défricher, tant pour y bâtir et y élever leur couvent que pour semer des grains pour leur entretenement ».

A peine installées dans un logis emprunté à M. Suchereau des Châtelets, les Religieuses se font les élèves du Père Le Jeune qui leur enseigne les langues algonquine et huronne : en moins de deux mois, elles pouvaient se faire entendre des femmes et filles sauvages, qu'on appela « séminaristes ».

L'on vit des filles venir de Tadoussac et des pays d'en haut de l'Ottawa : plusieurs s'en retournaient instruites

sommairement, plus policées et désireuses de répandre dans les bourgades l'éloge de leurs institutrices. On songea à établir des groupes de familles à Sillery afin de les rendre sédentaires et de les gagner aux Français.

*
* *

Le chapitre deuxième s'ouvre avec l'entrée dans le nouveau monastère ou résidence à la haute ville (1642). Trois nouvelles Religieuses missionnaires arrivent de France. Le pensionnat est établi en faveur des filles canadiennes. Grâce aux aumônes reçues des bienfaitrices, le Séminaire des indigènes est mieux organisé et accueille un grand nombre de sauvagesses.

Comme les Maîtresses s'intéressent aux parents de leurs élèves en leur distribuant des secours en nature, les sauvagesses accourent de toutes les directions avec les tout petits enfants. Ainsi la fondation opère un bien moral, intellectuel, social tel que le Père Le Jeune l'avait prévu et souhaité dans ses premières *Relations*... Soudain, le 30 décembre 1650, vers minuit, le feu éclata à la boulangerie et s'étendit à tout le monastère. Tout le personnel qui l'occupait s'échappa à grand peine des torrents de fumée et de flammes, « pour se jeter au milieu des neiges ».

*
* *

Le chapitre troisième montre les Ursulines « dans la petite maison de M^{me} de La Peltrie ».

Au printemps et en été, « ce fut à l'ombre du *vieux frère* que la Mère de l'Incarnation réunit ses petites filles sau-

vages ; sous le *fameux noyer* (qui se voyait encore en 1820), qu'un groupe de jeunes Françaises canadiennes écoutaient les leçons de la Mère Athanase ; dans les cabanes d'écorce, où se rassemblaient les néophytes, femmes et filles pour l'enseignement de la foi ».

« Ne pouvant se procurer un nombre suffisant d'ouvriers, à cause de leur pauvreté, les douze Ursulines se mirent elles-mêmes à nettoyer les fondements sur lesquels il fallait rebâtir. L'on vit même plusieurs personnes recommandables du dehors, touchées de tant de zèle et de courage, venir se joindre à elles ».

En 1652, le nouveau monastère s'élevait sur une base de 108 pieds de longueur : on l'inaugura le 29 mai, veille de la Pentecôte.

C'était déjà treize années de séjour, de labeurs et de souffrances, mais aussi de succès et de fécondité.

Il convient assurément de reconnaître l'influence morale considérable que les Ursulines eurent dans la colonie. La férocité des Iroquois tient la hache suspendue sur toutes les têtes : ils ont surpris, presque anéanti les Hurons et les Pétuneux. Mais les alliés sauvages Outaouais, Algonquins inférieurs, restent attachés aux Français : leur connivence avec l'ennemi, leur trahison facile à acheter, eussent ruiné la colonie et amené le massacre et la captivité des habitants et des colons.

En se dévouant à leurs femmes, à leurs enfants surtout que les sauvages chérissaient comme la prunelle de leurs yeux, les Ursulines ont déjà bien mérité de la métropole et accompli une tâche dont les résultats demeurent une puissante garantie pour l'avenir.

*
* *

Le Livre Deuxième des *Annales* couvre une période de plus de trente années (1652-86).

Le chapitre premier indique la réorganisation des œuvres d'enseignement : Françaises, canadiennes et indigènes reçoivent leur formation régulière, intellectuelle, morale, religieuse. La question agitée à cette époque était la *francisation des Sauvages*.

« Si l'on entend par *francisés*, des sauvages devenus pieux, bons, charitables, sous l'influence du christianisme, nos Mères ont *francisé* à peu près toutes les filles qui leur ont passé entre les mains ; mais s'il s'agit d'enfants de la forêt attachés à la vie sédentaire et aux mœurs des peuples civilisés, la généralité des Sauvages s'est montrée jusqu'à ce jour peu susceptible de ce genre de progrès. Un Français devient plutôt sauvage qu'un Sauvage ne devient Français, au dire de Marie de l'Incarnation (p. 209).

L'Annaliste note ensuite « quelques mots sur les gouverneurs », sur l'arrivée de Mgr de Laval, sur M. de Tracy et M. Talon, « bienfaiteurs du monastère ». Ce ne sont guère que des énumérations ou des traits, des allusions en passant. Marie de l'Incarnation et la Mère Juchereau de Saint-Ignace dessinent des portraits et citent amplement les faits, en appuyant davantage leurs esquisses.

*
* *

Le chapitre second est un « coup d'œil sur l'intérieur ». Il énumère le nombre des Religieuses et exalte leurs vertus

après leur décès : souvenir de famille en faveur d'exilées volontaires.

Le troisième concerne « le Pensionnat » ; sorte de nomenclature de toutes les élèves ; liste aussi des filles de la noblesse, des officiers civils et militaires, des plus renommées familles du Canada. Plusieurs élèves se font Religieuses et sont devenues comme les secondes fondatrices de l'Ordre de sainte Ursule.

Le quatrième n'est guère qu'un chant funèbre sur la tombe des Ursulines premières fondatrices de l'Institut et en même temps un chant de triomphe exaltant la beauté de la physionomie morale et surnaturelle de M^{me} de La Peltre et de Marie de l'Incarnation.

Le cinquième expose les progrès du monastère, le nombre croissant des vocations de ses religieux et le recrutement des *Séminaristes*, adoptées par M. de Frontenac et par d'autres bienfaiteurs distingués.

Ces considérations d'ordre divers se terminent par une statistique. Le recensement de 1681 donne, pour tout le Canada, une population de 9.810 habitants et celui de 1688 accuse 10.727 âmes. Le monastère, à cette époque, a 200 arpents de terre en culture ou en valeur, 40 bêtes à corne, 3 chevaux et 13 brebis. Le personnel enseignant et de service était de 28 Religieuses.

« Mais le second incendie arrive le 20 octobre 1686, le matin, au moment même de la communion... Tout ce qu'on put sauver fut le très saint Sacrement et les saintes reliques..., ainsi qu'un petit logis ou bâtiment que feu M^{me} de La Peltre avait donné autrefois pour le Séminaire... Il fallut se réfugier à l'Hotel-Dieu ».

*
* *

Le Livre Troisième n'embrasse qu'une période de 14 années (1686-1700).

Le chapitre premier fait la peinture des « Ursulines au milieu des épreuves ». Elles séjournent dix-huit mois dans le Bethléem de leur fondatrice séculière. Puis elles font compléter la construction de l'aile de la Sainte-Famille.

Le chapitre second a trait à la reprise des hostilités par les Iroquois, qui menacent de nouveau la colonie d'une destruction totale. Bien plus, les Anglais, ne tardent pas à seconder leurs assauts : ils viennent assiéger Québec (1690) ; le nouveau monastère est envahi par les habitants et leur maison est comme transformée en forteresse.

En 1692, nouveau genre de fléau. « C'était une multitude de chenilles si prodigieuse qu'elles ont, en moins de rien, dévoré tous les foin et l'herbage, détruit ensuite le blé d'Inde et l'avoine, tellement que la ruine entière des grains paraissait inévitable... Après une procession solennelle et à peine rentrée à l'église, on vit sortir des champs toute cette vermine et en si grande quantité, que les chemins en étaient couverts...

« Le pays a aussi souffert par le naufrage de plusieurs vaisseaux, dont trois ont péri, en s'en retournant d'ici l'an dernier. En outre trois navires, chargés de provisions et de marchandises pour la colonie, ont été perdus : l'un en pleine mer a coulé à fond, le second appelé *le Jacob* a été pris par les Anglais, le troisième a péri en vue de Québec

avant d'être déchargé. Tous ces accidents augmentaient le prix des vivres et nous étions dans un état de gêne fort voisine de la misère. »

Le chapitre troisième concerne « le Pensionnat ». Il donne la liste des élèves, ainsi que le nom et la biographie de deux ou trois filles nobles et le célèbre épisode de M^{lle} de Verchères.

Le dernier chapitre résume quelques faits divers : les visites de M^{me} de Champigny, la notice nécrologique des supérieures, le décès de M. de Frontenac, la fondation des Ursulines aux Trois-Rivières, l'entrée des novices et d'une jeune captive anglaise.

III

Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal (1)

Une Champenoise, Jeanne Mance, accompagnait les premiers colons à Ville-Marie, en mai 1642. Elle venait dans le dessein arrêté de fonder un hôpital et de s'y dévouer au soulagement des malades et des infirmes : les aumônes de M^{me} de Bullion étaient destinées à cette œuvre publique.

Durant dix-huit années, elle s'ingénia de son mieux à prodiguer les soins aux blessés, victimes des féroces Iroquois. En 1658, elle passe l'océan et obtient de son bienfaiteur, Jérôme Le Royer de la Douversière, trois Religieuses

(1) *Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal* par la sœur Morin, Montréal, 1921, grand in-8°.

de l'Hôpital de La Flèche qu'il avait fondé en 1643 ; elles atteignirent Ville-Marie le 29 juin 1659.

Trois ans après, une adolescente de Québec, Marie Morin, âgée de treize ans et demi, fut la première Canadienne à se joindre à ce modeste groupe d'Hospitalières françaises. Ayant persévéré dans son état et fait profession religieuse, elle fut chargée « par ordre », dit-elle, de rédiger les *Annales de l'Hôtel Dieu de Saint-Joseph*. Elle commença ce travail, le 29 juin 1677, à l'âge de 48 ans. Son manuscrit a dormi dans les voûtes du monastère jusqu'en 1921.

*
* *

Les *Mémoires* de sœur Morin comprennent ainsi la seconde moitié du xvii^e siècle. Ils sont contemporains de la naissance et de la croissance de Ville-Marie, nom officiel de Montréal jusqu'au début du siècle suivant.

En guise de *Préface*, l'auteur s'est complu à jeter un coup d'œil général sur les événements et les principaux personnages qui en sont les acteurs, depuis l'année 1640 jusqu'à l'année 1695.

Elle y ajoute un léger crayon de l'île de Montréal et insiste sur l'importance de Ville-Marie, « le poste, dit-elle, estimé des sages comme le plus avantageux de la Nouvelle-France pour deux raisons : à cause du commerce avec toutes les nations sauvages qui y arrivent de toutes parts et à cause de la bonté des terres qui sont fertiles, qui paient le laboureur de la peine qu'il prend à les cultiver... Les sauvages sont quelquefois quatre à cinq cents à la fois : ce

qui est si récréatif à voir que grand nombre de personnes viennent de 60 lieues loin pour voir ces sortes de foires... Si la ville a ces avantages, elle a aussi un mal notable, qui est d'être plus exposée aux coups de nos ennemis les Iroquois et Anglais ». Puis elle insiste sur les progrès accomplis durant les quarante dernières années, car « Ville-Marie n'est alors qu'une manière de ville enclose de pieux de cèdre de 5 à 6 pieds de haut, plantés en terre du bas en haut et attachés les uns avec les autres avec de gros clous et chevilles de bois, et cela depuis dix ans : il y a plusieurs grandes portes pour entrer et sortir, qui sont fermées tous les soirs par les officiers de guerre du Roi ».

Les treize premiers chapitres des *Mémoires* ne sont que l'historique minutieux de la fondation de l'Institut à La Flèche, de l'installation des premiers colons à Ville Marie (1642-59), de l'œuvre hospitalière de Jeanne Mance. L'annaliste a sans doute beaucoup appris de cette demoiselle qu'elle a connue et fréquentée jusqu'à son décès en 1673, depuis son entrée au noviciat en 1662.

Toutefois sa mémoire, aidée des souvenirs de ses compagnes et des fondatrices venues de France, est souvent en défaut ; ses renseignements oraux, après un intervalle de 30 à 35 ans, sont parfois erronés et incomplets. Même ce qui concerne les événements locaux, qui se sont déroulés en dehors du monastère, ne se trouve pas conforme à l'exactitude historique. Mais tous les menus faits de l'intérieur trouvent en elle un chroniqueur fidèle, qui ne laisse guère languir l'intérêt et la commisération.

Les treize chapitres suivants sont de dimensions fort inégales ; elle les met davantage en relief comme témoin ocu-

laire et contemporaine des événements. Par un art simple et naturel elle sait noter les sentiments les plus variés de son entourage et de son âme.

Qu'il suffise de signaler un passage frappant de son récit : la frayeur que l'on avait des Iroquois au monastère.

« La frayeur de ces barbares, nul ne le sait que ceux qui y ont passé ! Pour moi je crois que la mort aurait été plus douce de beaucoup qu'une vie mêlée et traversée de tant d'alarmes et de compassion de nos pauvres frères qui étaient si mal traités. Toutes les fois que le tocsin sonnait pour avertir les habitants de secourir ceux que les ennemis avaient attaqués, et ceux qui étaient en des lieux dangereux à travailler, à s'en retirer, ma sœur Maillet tombait en faiblesse par l'excès de la peur... Ma Sœur de Brésolles (supérieure) est plus forte et constante dans sa peur qui ne l'empêchait pas de servir ses malades et secourir ceux qu'on apportait blessés : mais après de telles occurrences, elle montait même au clocher avec moi pour y sonner le tocsin, afin de ne pas occuper un homme qui allait courir sus à l'ennemi. En ce cas, de ce lieu élevé, nous voyions quelquefois le combat qui était fort proche : ce qui nous faisait redescendre au plus tôt en tremblant, chacun craignant d'être à son dernier jour. D'autres fois, quand les ennemis étaient plus éloignés et nos gens les plus forts, c'était un plaisir d'être là, monter voir tout le monde courir au secours de leurs frères et exposer leur vie pour conserver la leur. Les femmes mêmes, comme des amazones, y couraient armées comme des hommes. Je l'ai vu plusieurs fois. Messieurs les prêtres ne manquaient point d'y courir

aussi, un ou deux, pour confesser les moribonds, exposant leur vie sans prendre aucune arme pour se défendre...

« Ne croyez pas que la crainte que nous avions d'être prises ou tuées par les Iroquois fût sans fondement ; car humainement parlant cela devait arriver... Nous étions dans une méchante maison de bois fort facile à y mettre le feu, sans hommes à nous défendre que le valet de l'hôpital qui n'avait point d'armes, ni nous à lui donner... De plus il a été avéré que des Iroquois ont couché dans la cour et proche des fenêtres de la maison de Jeanne Mance, qui touchait à la nôtre d'un bout, dans de grandes herbes appelées moutardes, où ils étaient tous cachés ; leur dessein était de prendre ceux qui auraient sorti la nuit pour quelque nécessité »...

Ce dernier trait dénote un procédé habituel aux Iroquois, à cette époque : les partis de guerre n'attaquaient jamais les habitations, ni les forts armés, se bornant aux attaques de surprise par l'embuscade.

L'auteur des *Mémoires* nous apprend que « M. de Chomedey avait la dévotion de mettre dans l'hôpital des prisonniers iroquois qui étaient blessés, pour les guérir ; quelques-uns desquels n'étaient pas si malades qu'ils n'eussent tué et égorgé les Hospitalières... Je suis témoin, dit-elle, qu'un jour un d'eux voulut et tâcha d'étouffer ma sœur de Brésolles entre une porte et une armoire, où elle était si pressée qu'elle en perdit la respiration, et cela en plein jour. Je connus son dessein en passant par là par hasard et appelai les malades. Plusieurs desquels se jetèrent du lit et coururent la secourir ».

La sœur Morin consacre six chapitres très courts à la

biographie de la première supérieure ou Fondatrice, qui mourut en 1687 ; trois autres à la mémoire de sa compagne de France, sœur Macé, et un dernier à celle de la sœur Maillet.

On demeure étonné de l'aisance d'expression, de la richesse relative des mots et des tours de phrases que révèle cette hâtive Relation. La Canadienne hospitalière, n'était, à treize ans et demi, munie d'aucune instruction autre que celle des *Petites Ecoles* de l'époque. Néanmoins elle a su composer avec un naturel charmant et s'exprimer avec un rare bonheur, en dépit des incorrections morphologiques et syntactiques.

Les mots ont gardé la saveur archaïque du langage de l'époque : ainsi le terme *Dépositaire* est synonyme des mots *Econome*, *Procureur*, qui tient en *dépôt* l'argent, les titres, les actes ou transactions de la maison ; le mot *Dieu* est traduit par *Sa Majesté* ; un travail des mains est *dédié* à un pieux dessein ; *premier* ou *première que*, locution adverbiale pour *avant que*.

La phrase, souvent chargée d'incidentes, sans nulle ponctuation entre les propositions, est parfois très concise et expressive : « La Mère de Ronceray étant retournée en France, nous demeurâmes dans un grand deuil de son éloignement. Ma sœur Le Jumeau en a souffert mort et passion et ne pouvait calmer son esprit... toute sa vertu fut opprimée dans l'excès de sa douleur ».

IV

Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec (1)

Cette *Histoire* a été dictée, en 1716, par la mère Suchereau de Saint-Ignace à une Religieuse secrétaire de l'Institut. Le manuscrit servait de renseignement secret à ses membres et n'était point destiné à la publication : les Religieuses s'instruisaient des origines et des développements successifs de la première fondation, ainsi que des traditions et des usages propres à leur monastère, dans ce document familial qui embrassait tous les événements du xvii^e siècle.

En 1730, l'abbé Louis Bertrand de La Tour était chapelain de la communauté. Une copie de ces *Mémoires* lui ayant été gracieusement fournie, le doyen du chapitre de Québec, qui retourna en France en 1731, fit imprimer à ses frais le manuscrit, à l'insu des Hospitalières de Québec. Cette impression se fit à Montauban chez le libraire Jérôme Légier et se vendait à Paris chez Jean Baptiste Hérissant. Elle semble hâtive et paraît souvent incorrecte, chargée de fautes typographiques. L'original est heureusement conservé dans les archives de l'Hôtel-Dieu, écrit de la main de la Mère de Sainte-Hélène, secrétaire et signé par la mère Françoise Suchereau de Saint-Ignace.

(1) *Histoire de l'Hôtel Dieu de Québec*, Montauban (France) 1751. in-12° de 556 pages, par la Mère Suchereau de Saint-Ignace.



L'*Histoire*, ou plutôt les *Annales* de l'Hôtel-Dieu, est précédée d'une *Dédicace* à toutes les Hospitalières contemporaines, en 1716.

L'auteur y a mis sa pensée dominante, lorsqu'elle affirme le but de son travail : « Je ne me suis pas bornée à ce qui touche notre maison. J'ai cru faire plaisir de raconter ce qui regarde la Colonie en général, les personnes qui l'ont gouvernée et tous ceux qui se sont distingués par leurs vertus... On voit aussi des choses très édifiantes dans les sauvages qui ont embrassé la foi ; et on bénira le seigneur des grâces qu'il a faites à ces Barbares en leur envoyant des ouvriers évangéliques, dont le zèle a été supérieur à tout ce que le climat, les travaux, la barbarie, la mort même avaient de plus affreux ».

Suit un *Avant-Propos*. C'est un rapide résumé des découvertes de l'Amérique du Nord, depuis le règne de Henri VII d'Angleterre (1499) jusqu'à celui de Louis XIII de France (1643). Faute de documentation exacte, le texte fourmille d'erreurs et d'anachronismes concernant J. Cartier et ses continuateurs.

L'ouvrage est simplement divisé en deux livres : l'un part des origines de l'Institut à Dieppe (1633) jusqu'en 1672, ou au départ de l'intendant Talon ; l'autre, de 1672 à 1716, sept années avant la mort de l'annaliste.

Le *livre premier* introduit le lecteur au cœur du sujet : la raison même de la fondation de l'Hôtel-Dieu au Canada.

« Des hommes transplantés dans un climat très rude, après une longue et périlleuse navigation, étaient exposés à de grandes et fréquentes maladies ; et dans une disette générale de remèdes et de services, ils avaient besoin de ce secours. Il n'était pas moins nécessaire aux sauvages, qui étaient souvent malades, et à la disette qui leur était commune avec les Français, ils joignaient un fond d'ignorance et d'inhumanité qui les rendait insensibles aux maux les uns des autres et incapables de chercher et de connaître le moyen d'y remédier ; on les voyait souvent par un excès de barbarie, faire mourir les vieillards et les infirmes qui leur étaient à charge, sous prétexte de les délivrer pour toujours. On espérait aussi les gagner au Christianisme en les soulageant dans leurs maladies, du moins leur donner une haute idée d'une religion si utile et si généreuse et les amener peu à peu à l'embrasser. »

La suite des événements ne déroule constamment selon l'ordre chronologique. L'auteur qui fut admise à l'âge de 12 ans au monastère, a connu les fondatrices venues à Québec le 1^{er} août 1639. En vertu de son mandat de supérieure, elle les supplie de consigner par écrit leurs souvenirs lointains.

Ces notes, insérées textuellement dans l'ouvrage telles que reçues, ne sont pas toujours exactes. Elles précisent tous les détails du départ de Dieppe, de la traversée, du débarquement à Québec, des péripéties et des essais d'établissements à Québec même, à Sillery, à la basse ville et à la haute ville.

Il est un fait constant, c'est que la plupart des vaisseaux de la compagnie étaient insalubres pour la traversée.

En 1642, les Hospitalières, malgré l'étroitesse et l'insuffisance du local, assistaient 300 sauvages malades de la petite vérole. Quelle fut leur récompense ? Dans les bourgades on appela bientôt leur hôpital « la maison de la mort » ! Les Indiens retournaient alors dans les cabanes des forêts : ce qui n'enraya en rien la mortalité et les força à revenir prendre les soins des Religieuses.

L'annaliste décrit ainsi le tremblement de terre de 1663 :

« Vers les 5 h. 1/2 du soir, du 5 février, on entendit un frémissement et un bruit semblable à celui de deux armées qui se disposent au combat ou au flot de la mer dans les violentes tempêtes. Des cris éclataient dans l'air et un bruissement sourd sortait du fond de la terre. Des tourbillons de poussière s'élevaient comme des nuées : il se mêla aussi un autre bruit comme d'une grêle de pierres qui tombait sur les toits, en sorte que ceux qui étaient dans les maisons craignant d'être accablés, ne savaient ce qu'ils devaient faire, et n'étaient pas capables de réflexion : ils sortaient et rentraient chez eux comme des insensés. La terre trembla ensuite. Et son mouvement fut si prodigieux, dès cette première secousse, que les cloches sonnaient toutes seules, les portes s'ouvraient et se refermaient d'elles-mêmes, les meubles se dérangeaient, les poutres et les planchers craquaient, et on croyait que le feu prenait dans les greniers et que tout allait être consumé dans cet grand incendie. L'agitation était irrégulière ; tantôt on sentait des élancements précipités et fort rudes, quelquefois cela se modérait, et ce n'était qu'un balancement tel que le branle

d'un grand vaisseau, qui causait à quelqu'un les mêmes soulèvements de cœur que l'on éprouve sur la mer ... Enfin le saisissement et l'effroi fut (*sic*) si général que non seulement les hommes étaient dans la consternation mais encore toute la nature gémissait, les bêtes criaient, chacun selon son espèce, d'une manière pitoyable ; les hurlements des bêtes féroces se faisaient entendre jusque dans la ville et se confondaient avec les cris des animaux apprivoisés. Les hommes ne savaient où chercher leur sûreté ; les uns criaient miséricorde, les autres couraient se confesser, d'autres se prosternaient, plusieurs frappaient leur poitrine, tous étaient remplis de crainte et surtout ceux qui sentaient leur conscience chargée de crimes et qui en avaient augmenté le nombre pendant le carnaval : cela arrêta le cours de leurs débauches...

« Ce tremblement de terre dura jusqu'au mois de septembre de cette année. Cela fit des bouleversements incroyables, plusieurs montagnes s'applanirent, d'autres furent précipitées dans la mer, quelques-unes se détachèrent de la terre ferme et formèrent, dans le fleuve Saint-Laurent, de nouvelles îles ; des forêts entières se déracinèrent en quelques endroits ; on ne voyait plus la cime des plus hauts cèdres ; en d'autres la racine des arbres avait pris la place des branches ; on vit des campagnes toutes rasées d'une grande étendue qui paraissaient comme nouvellement labourées. — Il se fit des ouvertures prodigieuses dans la terre. De ces précipices on vit naître de nouveaux lacs, de nouvelles fontaines et des rivières disparurent. Tout était dans la confusion et portait partout un effroi qu'il n'est possible d'exprimer, parce qu'il n'y avait point de

terme qui puisse faire comprendre l'étonnement de tous les esprits sur ce qui arriva pour lors ».

La littérature canadienne-française se glorifie donc de compter, au nombre de ses prisonniers, d'humbles femmes qui, par leurs écrits comme par leurs actes, ont préparé pour la colonie primitive un avenir égal au plus ambitieux des rêves.

CHAPITRE VI

Les Relations des Sulpiciens

La *Compagnie de Saint-Sulpice* eut pour fondateur l'abbé Jean-Jacques Olier attaché à cette paroisse de Paris en 1642. Le dessein du fondateur fut d'associer des prêtres séculiers, ayant pour but l'instruction philosophique, théologique et scripturaire des jeunes ecclésiastiques, destinés au sacerdoce et au service diocésain des paroisses.

Il fut, avec M. Jérôme Le Royer de La Dauversière, avec M. Pierre Chevrier baron de Faucamp, le baron de Reuty et deux amis restés inconnus, le fondateur de la *Société de Notre-Dame de Montréal* (1639-40). Le but de cette société était expressément la colonisation de l'île de Montréal, poste avancé et dangereux parce qu'il avoisinait les cinq-cantons iroquois.

En 1637, peu de temps avant sa mort, M. Olier fut sollicité instamment par M. de Maisonneuve et M. d'Ailleboust d'envoyer des prêtres missionnaires à la colonie naissante ; il désigna quatre de ses sujets pour Ville-Marie : Gabriel de Queylus, Gabriel Souart, Dominique Galimier et le diacre François d'Allet. Partis le 17 mai, ils débarquaient à Québec, le 30 juillet.

« La compagnie de Montréal ayant perdu la plupart de ses membres les plus opulents et se voyant chargée de dettes énormes, les associés remirent, par contrat du 9 mars 1663, l'île de Montréal entre les mains des sulpiciens « V. Faillon, *Vie de M. Olier*, t. III, p. 441).

En 1666, le séminaire reçut de France des recrues, entre autres, François Dollier de Casson et Jean Cavelier ; et en 1667, René Brihant et Galinée, Claude Trouvé et François Salignac de la Motte-Fénelon : ces deux derniers sont ordonnés prêtres en juin 1668 et envoyés en octobre comme missionnaires à la baie de *Quinté*, située à l'ouest de Kingston.

I

Les Véritables Motifs (1)

L'opuscule qui commence par ces mots du titre, parut en 1643 à Paris. Il était très probablement composé par M. Olier : « parce que, de l'avis de l'abbé Verreau, tout le texte indique le style d'un ecclésiastique ; parce que ce style est plus particulièrement celui de M. Olier ; parce que surtout l'auteur ne nomme pas cet abbé, fondateur principal de la Société » (V. *Mémoires de la société Royale du Canada*, 1882, p. 96).

(1) *Les véritables motifs de messieurs et dames de la Société Notre-Dame de Montréal, pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France*, in-4° de 127 pages sans nom d'auteur, ni d'imprimeur, ni lieu (V. *Société historique de Montréal*, 9^e livraison, 1860).

Il convient donc d'en donner l'analyse comme étant l'œuvre personnelle du fondateur de Saint-Sulpice.

Les *motifs* sont au nombre de quatre et les *réponses* aux objections au nombre de neuf.

Le premier motif insiste sur l'obligation qui incombe aux laïques de contribuer à la conversion des infidèles, autant que ce devoir est compatible avec leurs occupations et leurs ressources.

Le second est que, en vertu de cette obligation, chacun doit exercer son apostolat au lieu et en la façon convenable au plan déterminé : ce qui est prouvé par beaucoup d'exemples locaux ou particuliers.

Le troisième est que le salut des infidèles est bien supérieur aux œuvres temporelles les plus pressantes, étant en soi une œuvre spirituelle d'un mérite plus grand.

Le quatrième motif d'un ordre particulier peut ainsi s'énoncer : « entre les peuples d'Amérique (centrale et méridionale), il n'en est pas de plus dépourvus de secours spirituels que ceux de l'Amérique septentrionale, où est située la Nouvelle-France ».

*
* * *

Les obligations auxquelles l'auteur répond avec verve et souvent avec une très vibrante émotion, se formulent ainsi :

1° « Les bonnes œuvres doivent être cachées et non pas s'étaler aux mains d'une société. » On répond que l'intention doit être secrète et non le fait de l'aumône, sinon on condamne la nécessité de donner le bon exemple, qui est prescrit par les paroles de Jésus-Christ... Saint Paul n'a-t-il

exhorté les chrétiens à faire le bien non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes ?

2° « L'entreprise de Montréal est dispendieuse, téméraire, plus convenable au roi qu'à quelques particuliers trop faibles, outre les périls de la navigation et les naufrages qu'ils ont à craindre. » L'auteur répond vivement : « Vous avez mieux rencontré que vous ne pensiez..., puisque le Roi des rois s'en mêle, à qui les vents et les mers obéissent... »

3° « L'affluence des pauvre est si grande en France que les aumônes ne suffisent pas et il vaut mieux les leur appliquer qu'à des étrangers qui nous sont inconnus. » — « O charitable avarice ! s'écrie l'auteur. O injuste et défiante charité qui a peur que la terre lui faille ! » Et il démontre par beaucoup d'exemples que, dans ce cas, la France à son origine, et bien d'autres contrées n'eussent jamais été évangélisées...

4° « Les Canadiens, avec la lumière naturelle, se peuvent sauver, dans l'ignorance où ils sont de l'Evangile ». — « Les apôtres pouvaient en dire autant de nous, et nous des autres, si votre erreur avait lieu : voilà la porte fermée aux missionnaires des infidèles et l'émulation sainte de la propagation de la foi toute éteinte ! »

5° « Les enfants des chrétiens ont besoin de pain les premiers, plutôt que ceux de ces chiens, incapables de conversion. » — « Dieu nous garde, reprend l'auteur, que ceux que nous regardons comme des chiens ne nous enlèvent un jour nos places. Le Maître nous menace qu'il doit venir un jour des peuples des bouts du monde qui seront assis à son banquet royal ; et les enfants de sa maison, rassasiés, en seront chassés et précipités dans les ténèbres extérieures ».

6° « Le ministère des Jésuites en Nouvelle-France suffit, entretenus de tant d'aumônes et des Messieurs de la grande Compagnie, qui se tiennent incommodés du dessein de Montréal ». On répond que ni les uns ni les autres ne se plaignent, que les missionnaires ne sauraient suffire à tous et que la Compagnie a cédé elle-même l'île de Montréal pour qu'elle fut établie. »

7° « Les sauvages sont fainéants et libertins, ennemis du travail de la terre et indociles à la civilisation. » L'auteur exprime l'espoir qu'on changera leurs habitudes, qu'ils se rangeront à la vie des Français et des Sauvages chrétiens, avec le secours de la grâce de Dieu et le concours des missionnaires.

8° « L'île de Montréal est proche des Iroquois, peuple cruel et farouche, qui empêche aux autres Indiens le commerce du Saint-Laurent, lesquels n'oseraient pour cela s'habituer à Montréal où les Français même sont exposés aux surprises et aux boucheries de ces barbares, qui tirent leurs armes des Hollandais logés au-dessous d'eux ». On répond qu'on les forcera à faire la paix, sinon 300 bons soldats les pourront éloigner ou anéantir leurs villages par le feu, que s'ils font des martyrs, ceux-ci auront la plus belle des récompenses.

9° « C'est temps perdu de travailler à la Nouvelle-France, pays intempéré, où les Français ne subsistent que de ce qu'on porte de France avec péril et peu de fruit ; que la Société de Montréal n'étant appuyée que de la charité n'est pas pour durer : qu'au lieu de cela les missions de l'Amérique du Sud sont de moindres frais, plus avantageuses en bon pays, fertile, si tempéré qu'on n'y sent jamais de froid ».

— « Si l'on entend *peu de fruit* du temporel, dit l'auteur, nous le laissons volontiers pour le pays que vous aimez et pour le Canada que vous méprisez ». Durables ou non, la Société de Montréal permettra aux gens de vivre de leurs labeurs ; quand bien même elle périrait plus tôt qu'on ne l'espère, « ceux qui commencent un ouvrage ne sont pas toujours ceux qui l'achèvent. »

Les dons de tous genres s'élevèrent à des sommes considérables qui attestent la générosité française pour la fondation des missions lointaines.

Le meilleur commentaire de cet opuscule est inscrit dans l'histoire de Montréal. Encore quelques années et cette métropole naissante allait devenir le théâtre du courage des Maisonneuve et des Dollard Desormeaux, des D'Aillebroust et des Closse et de cent autres héros moins connus, sublimes artisans de l'épopée canadienne !

II

Relation de l'abbé Trouvé (1)

Le sous-diacre de Saint-Sulpice, Claude Trouvé, débarqua à Québec, le 27 juin 1667. Il fut ordonné diacre le 14 septembre et prêtre le 10 juin 1668. Bientôt il fut choisi comme missionnaire à la baie de Quinté et s'y rendit avec l'abbé de Fénélon comme compagnon de labeur.

(1) V. *Mémoire de la Société Historique de Montréal*, 9^e liv., p. 209.

On a conservé un *Abrégé de la Mission de Quinté*, écrit de sa main.

* *
* *

Cette *Relation* commence par établir le motif de la fondation de ce poste. « Plusieurs personnes de ce village, composé d'un groupe fugitif d'Iroquois du canton des Goyogouins, étaient venues au Montréal et avaient demandé positivement pour aller les instruire dans leur pays — leur ambassade se fit au mois de juin 1668. »

Partis avec leurs guides indiens du lac Saint-Louis le 2 octobre, ils arrivent à destination le 28 du mois. Dans le trajet se présente un incident bien touchant. Deux sauvagesses iroquoises, esclaves en fuite avec un enfant d'environ douze ans, campent sur le bord du lac Saint-François : les guides décident de les emmener. Après quatre jours, l'un d'eux, « portant un petit baril de boisson forte qu'il avait acheté à Ville-Marie, s'enivrait et se mit à poursuivre l'une des captives qui s'enfuit épouvantée dans les bois ». Impuissant à se faire entendre de l'ivrogne en furie, M. Trouvé gesticule avec des menaces et réussit enfin à sauver la vie à l'infortunée.

L'accueil fait aux missionnaires par la tribu se traduisit par un festin de leur façon, suivi d'une série de présents en nature, gages ordinaires de leur bonne hospitalité. Les « robes noires » prennent conseil auprès du chef, appelé *Rohiario*, qui les avait personnellement demandés : il fut décidé de convoquer d'abord les enfants dont 50 furent baptisés dans la suite. Il fallut alors s'appliquer à l'étude de

l'idiome iroquois. Les discussions sur les croyances chrétiennes ne tardèrent pas à éclater : les préjugés et les superstitions de ces infidèles tombaient peu à peu devant les explications des missionnaires.

En 1669, M. de Fénelon se rendit à Ville-Marie pour se ravitailler et au besoin prendre avis dans les difficultés : il baptisa un enfant dans le trajet. Il amena l'un de ses confrères, l'abbé François-Saturnin Lascaris d'Urfé. Puis « il alla hiverner dans le village de *Gandatsetiagon*, peuplé de Tsonnontouans détachés de leur nation et qui nous avaient demandés ».

Dans une excursion de chasse, M. Trouvé, qui résidait à Quinté, rencontra un parti de 10 Iroquois ; ils périrent de misère au cours de l'hiver (1670). L'année suivante, M. d'Urfé « alla au village de *Generaské* visiter quelques sauvages, campés à cinq lieues de là ». Une jeune mère donna naissance à deux jumeaux, dont l'un mourut le même jour. La mère ayant succombé, les Iroquois s'obstinèrent à l'enterrer avec l'enfant survivant, malgré toutes les instances du missionnaire.

Le baptême fut aussi conféré à bien des adultes malades ou moribonds ; même cabanés à de longues distances, ils font convoquer le prêtre pour leur administrer les derniers sacrements.

M. Trouvé conclut sa Relation par ces mots : « Je rends ce témoignage à la vérité : que les sauvages, tout barbares qu'ils sont et sans les lumières de l'Evangile ne commettent point tant de péchés que la plupart des chrétiens ! »

C'est ainsi que, en 1672, on a réussi à fonder trois centres de mission, d'où le zèle des Sulpiciens rayonnait sur les

groupements nomades ou sédentaires de la presqu'île ontarienne.

III

Relation de l'abbé de Galinée (1)

René Bréhan de Galinée, originaire du diocèse de Rennes (Bretagne) arriva à Ville-Marie en 1667 : c'était un an après son compatriote de Nantes, François Dollier de Casson.

N'étant encore que diacre, il fut choisi, en raison de ses connaissances mathématiques et physiques, comme compagnon de ce dernier pour faire un voyage vers l'ouest. Ils suivaient le convoi de M. Cavalier de La Salle, qui rêvait de découvertes lointaines.

*
* *

« Notre flotte était de sept canots qui partirent de Montréal le 6 juillet 1669, sous la conduite de deux canots de Tsonnontouans ».

Le 8 août, ils arrivent dans une île (du lac Ontario), où un sauvage charitable leur offre des citrouilles bouillies à l'eau. Après 35 jours de navigation fort difficile apparaît une rivière proche des Tsonnontouans.

« M. de La Balle et moi, dix Français avec 40 ou 50 sau-

(1) *Récit de ce qui s'est passé de plus remarquable dans le voyage au lac Erié*. Reproduit dans *Les découvertes des Français* par Pierre Margry, t. I, p. 112.

vages, nous allâmes à leur village, amas de cabanes entourées de palissades. A l'assemblée des notables, M. de La Salle avoua qu'il n'était pas capable de se faire entendre... Leurs ragouts sont la chair de chien et le blé d'Inde moulu, cuit à l'eau, avec deux doigts d'huile d'ours, de tournesol ou de noix par-dessus. Après dix jours, les guerriers amenèrent un prisonnier, âgé de dix-huit à vingt ans... On annonça qu'il allait être brûlé vif... Je demurai seul avec lui et tâchai qu'il fit cette prière : « Toi qui as tout fait, aie pitié de moi ! Je suis fâché de ne t'avoir pas obéi, mais si je vis, je t'obéirai entièrement... Je ne crus pas le pouvoir baptiser, ne connaissant pas ses dispositions ». Alors commencèrent les mauvais traitements : canons de fusils rougis au feu et d'autres fers. Le supplice dura six heures : les Iroquois l'assassinèrent à coups de pierre et le mangèrent.

Pour se rendre jusqu'à l'Ohio il y avait six journées par terre d'environ douze lieues chacune. Faute de vivres nécessaires pour un si long voyage, la flotte quitte les Tsonnontouans et suit « une rivière rapide (Niagara), qui est la décharge du lac Erié dans le lac Ontario. L'envie de nous rendre à un village nous empêche de voir la chute que nous entendions à 10 lieues. » Le 22 septembre, les missionnaires arrivent à 5 lieues d'une rivière menant au lac Erié où ils rencontrent un Canadien nommé Jolliet, monté au lac Supérieur par ordre du gouverneur pour y découvrir une mine de cuivre.

« M. de La Salle nous quitta avec ses hommes, le 30 septembre. Pour nous, partis le 4 octobre, nous arrivâmes, le 15, au lac Erié, qui nous parût comme une grande mer... Nous demeurâmes quinze jours sur le bord du lac, ayant

fait boucaner neuf grands chevreuils : nous allâmes hiverner à un quart de lieue dans le bois. Trois fois la semaine, M. Dollier nous disait la messe... et ainsi en plus de 200 endroits depuis le départ. »

La prise de possession du lac et des terres eut lieu en octobre 1669 : « Nous, ici soussignés, certifions avoir vu afficher au pied d'une croix, sur les terres du lac nommé Erié les armes du roi de France, avec cette inscription : L'an de salut 1669, Clément IX étant assis sur la chaire de Saint-Pierre, Louis XIV régnant en France, M. de Courcelle étant gouverneur de la Nouvelle-France et M. Talon y étant intendant pour le roi, sont arrivés en ce lieu deux missionnaires du séminaire de Montréal, accompagnés de sept autres Français qui, les premiers de tous les peuples européens, ont hiverné en ce lac dont ils ont pris possession au nom de leur roi, comme d'une terre non occupée, par opposition de ses armes qu'ils ont attachées au pied de cette croix. En foi de quoi, nous avons signé le présent certificat : Dollier de Casson, prêtre du diocèse de Nantes en Bretagne ; de Galinée, diacre du diocèse de Rennes, en Bretagne » (V. P. Maragry, t. I, p. 112).

Après avoir longé la côte et dépassé Long Island, ces explorateurs arrivèrent au lieu par où le lac Huron — autrement dit *Mer douce* — se décharge dans le lac Erié. Au bout de dix lieues, ils entrèrent dans un petit lac (Sainte-Claire), puis dans la décharge du lac Huron (Sarnia, Port-Huron) et, « au bout de douze lieues, dans le plus grand lac de l'Amérique ».

« Nous fîmes deux cents lieues, sans aucun péril. Et nous arrivâmes, le 25 mai, jour de la Pentecôte, au Sant-Sainte-

Marie, lieu où les Pères Jésuites ont fait leur principal établissement pour leurs missions. Ils ont deux hommes à leur service, qui leur ont bâti un joli fort ou un carré de pieux de cèdres de douze pieds de haut avec une chapelle et une maison dans l'enceinte... Nous y fûmes reçus avec toute la charité possible... Les Pères y sont souvent au nombre de 20 à 25. Là, nous étions à plus de 300 lieues de Montréal où nous voulions nous rendre bientôt. »

Le 28 mai, les voyageurs prirent congé des Pères Dablon et Marquette ; sous la direction d'un guide, ils se dirigèrent vers Ville-Marie où, malgré les difficultés et les dangers des portages, ils arrivèrent, le 18 juin 1670. « J'ai fait une carte du voyage avec assez d'exactitude », dit l'auteur en terminant.

*
* *

Cette Relation offre l'intérêt du nouveau. Pour la première fois, en effet, un missionnaire accomplit ce cycle autour de toute la presqu'île ontarienne. La carte dressée par lui sera désormais un itinéraire fréquenté par M. de La Salle et ses compagnons, par les officiers militaires et les levées de guerriers alliés.

Elle n'est pourtant qu'une légère esquisse de récits de voyages bien plus hardis et bien plus périlleux. Champlain, le premier des Français, passa en 1615, du pays des Hurons à celui des Pétuns et des Neutres, traversa les lacs Simcoe et Ontario et pénétra jusqu'aux grandes bourgades des Tsonnontouans.

Mais il convient de féliciter les deux hardis Sulpiciens bretons de cette longue pérégrination accomplie dans les

plus défavorables conditions. Il convient surtout de leur faire honneur de cet acte formel de prise de possession, au nom du roi, de ces fertiles régions qui seront témoins, jusqu'à l'heure dernière de la Nouvelle-France, de tant d'essais de colonisation, de tant de beaux faits d'armes et de tant de gloire. Si les désastreuses guerres de Louis XIV avaient permis de développer l'œuvre d'expansion nationale, la Nouvelle-France eût pu espérer une intense prospérité et un destin différent.

IV

Histoire de l'abbé Dollier

François Dollier naquit vers 1620, sans doute à *Casson*, commune de la Loire-Inférieure, dont il porta le nom.

L'un de ses biographes écrit « qu'il avait une taille avantageuse et une force si extraordinaire qu'il portait deux hommes assis sur ses deux mains ». Le même auteur ajoute : « Avant d'entrer dans les saints ordres, il avait suivi le parti des armes et fut capitaine de cavalerie : il servit sous le maréchal de Turenne et s'acquit par sa bravoure l'estime de ce grand général d'armée ».

L'abbé Dollier de Casson, s'étant agrégé à la Compagnie de Saint-Sulpice, fut envoyé au Canada. Il a écrit de lui-même que « M. de Tracy allant, le 14 septembre 1666, en guerre contre les Iroquois eut un secours de 110 habitants de Montréal... Un prêtre de Saint-Sulpice, lequel était arrivé cette année-là, y assista selon son ministère... » Il passa

l'hiver de 1666-67 au fort *Sainte-Anne* du lac Champlain.

En 1668, rentré à Montréal, il alla hiverner chez un capitaine de Nipissings pour apprendre l'idiome algonguin. Son Supérieur le rappela et lui donna la mission de suivre M. de La Salle dans ses découvertes : il eut pour compagnon l'abbé de Galinée.

Au retour de l'excursion, en juin 1670, il séjourna au Séminaire. M. de Queylus lui laissa ses fonctions de Supérieur et de grand Vicaire de l'île, en 1671. Il songea aussitôt à composer l'*Histoire du Montréal* (1).

* * *

L'auteur adressa son volume *A Messieurs les infirmes du Séminaire de Saint-Sulpice* dans une *Dédicace* qui est une sorte d'allégorie aux idées fort complexes.

Elle est suivie d'un *Avertissement au lecteur*, comme si un dessein secret visait la publication du manuscrit. L'écrivain s'y excuse de « quelques légères erreurs de dates et de ne pouvoir rapporter toutes les belles actions, sans omettre un très grand nombre : parce que la religion des personnes pieuses et qualifiées n'a jamais pu souffrir leur divulgation ; parce qu'il y a eu tant de faits considérables qu'on est contraint d'oublier bien des choses dignes de mémoire ; parce que l'auteur dispose de peu de loisirs. »

La *division* de *l'Histoire de Montréal* comprend 32 chapitres, « à compter chaque année du départ des vaisseaux

(1) V. *Mémoires et documents de la Société Historique de Montréal*, 9^e liv., 1859, où l'on a publié son manuscrit pour la première fois.

pour la France — en novembre d'ordinaire — jusqu'au départ de l'an suivant ». C'est ce qui explique le titre de chaque chapitre formulé ainsi : Années 1640-1641 ; Années 1641-1642, etc. Il s'arrête à l'année 1672.

En réalité, la part qui revient à M. Dollier comme témoin oculaire des événements se limite aux six dernières années de son texte : partie minime sur les 32 années qu'il a traitées dans le volume. Il n'a connu les circonstances et les détails des vingt-six autres années, que par ouï-dire ou comme témoin oculaire. Son œuvre depuis la publication des *Relations* des Jésuites et des *Annales de l'Hôtel-Dieu*, ne saurait revêtir qu'une importance secondaire, bien qu'elle ait consacré, pour le bénéfice des historiens du Canada, certaines dates et quelques détails plus particuliers.

Aussi il suffira d'en faire une étude sommaire, qui ne sera que la répétition de faits déjà mis en lumière par les autres chroniqueurs.

Années 1640-41. — Ce sont d'abord des considérations sur les desseins de la Providence concernant la fondation de la *Société de Notre-Dame de Montréal* et de son œuvre de colonisation. Puis il montre comment les Associés organisent les premiers convois, ainsi que le séjour de M. de Maisonneuve à Québec et l'hivernement à Sillery.

Années 1641-42. — Il indique les occupations des Montréalais durant cet hivernement, leur départ, leur installation à Ville-Marie, sous les yeux de M. de Montmagny et avec les concours des Jésuites. M. de Repentigny amène quelques personnes au mois d'août.

Années 1642-43. — Grâce aux travaux énergiques et rapides, le fort et l'habitation sont bientôt entourés de l'en-

ceinte ou palissade en pieux. Mais cet avant-poste français est découvert par les Iroquois, qui tuent ou enlèvent six hommes. Suit un éloge de M. de Maisonneuve.

Années 1643-44. — En août 1643, il est venu une recrue de 40 hommes dont l'auteur n'a point parlé. Il oublie aussi celle de 1644, quatre fois moindre, il est vrai. M. d'Ailleboust revêt le fort de quatre bastions. Dans un combat, 30 Français tiennent tête à 200 ennemis. L'hôpital de Jeanne Mance est achevé en octobre, grâce aux libéralités de M^{me} de Bullion.

Années 1644-48. — Ces années sont marquées par le voyage en France de M. de Chomedey, l'intérim de M. d'Ailleboust, son digne et valeureux lieutenant. Le fort bâti sur le Richelieu est incendié par les Iroquois. Après le retour du gouverneur, la lutte devient acharnée autour de Ville-Marie.

Années 1648-51. — C'est M. d'Ailleboust qui succède à M. de Montmagny. Jeanne Mance passe en France et apporte de nouvelles ressources à M. de Maisonneuve : celui-ci va chercher des colons.

Années 1651-54. — M. de Lauzon succède à M. d'Ailleboust comme gouverneur général. Les Iroquois redoublent de ruses et d'audace : Lambert Closse, avec 24 Français tient un échec et défait 200 ennemis. Plus de 100 hommes arrivent à Ville-Marie. Apparition en 1653 de Marguerite de Bourgeoys et de ses compagnes d'enseignement. On agrandit l'hôpital.

Années 1654-60. — Une accalmie se produit : la paix est signée. M. de Chomedey et M. d'Ailleboust vont à Paris solliciter des prêtres de Saint-Sulpice : Closse est lieutenant

et commandant à Ville-Marie. Bientôt arrivent les Sulpiciens, le Vicaire apostolique et les Hospitalières de Saint-Joseph. Les Iroquois profitent d'une paix provisoire pour organiser une attaque générale.

Années 1660-67. — Héroïque fait d'armes de Dollard et de ses compagnons. En mars 1664, les Sulpiciens sont seigneurs de l'île. Arrivée de M. de Tracy et du régiment de Carignan ; expéditions contre les Iroquois ; enrôlement des miliciens de Montréal. L'auteur suit M. de Tracy comme aumônier. Ici son récit personnel est plein d'intérêt.

Années 1667-69. — Nom de *Lachine* donné à l'un des co-teaux de l'île. Arrivée de quatre Sulpiciens y compris l'abbé de Queylus. Fondation de la baie de Quinté. Voyage de l'auteur au lac Huron.

Années 1669-72. — Il parle de la restitution des prisonniers français et de la traite des spiritueux si répréhensible. L'auteur suit M. de Courcelle au lac Ontario. Les dernières pages renferment quelques considérations sur la longévité des femmes au Canada et la facilité de leurs alliances.

Ces 32 chapitres, très variables d'étendue, sont complétés par l'*abrégé* de M. Trouvé.

M. Dollier assiste, en 1682, à une assemblée consultative convoquée à Québec par M. de La Barre. Il est regrettable qu'il n'ait pas continué à rédiger sa chronique jusqu'au moment de son départ pour la France.

CHAPITRE VII

Les Relations des Explorateurs

Après Champlain et les Jésuites, les pays de l'Ouest et les régions des lacs furent explorés par les *Coueurs de bois*. Telle est l'appellation consacrée communément pour désigner les Français, envoyés officiellement pour apprendre les idiomes indiens, ou poussés eux-mêmes par la curiosité de l'inconnu et la vie libre des indigènes, ou encore par des bénéfices de traite à réaliser.

Il est juste de reconnaître que la plupart de ces *Coueurs* s'étaient engagés au service des missionnaires. En général, à l'expiration de leur contrat de trois ou quatre ans, ils reprenaient leur liberté pour s'attacher aux sauvages, les suivre dans leurs pérégrinations et se livrer à un certain commerce clandestin de pelleteries.

Leur séjour auprès des missionnaires leur permit non seulement d'assimiler les langues indiennes, mais aussi de perfectionner leur vocabulaire et leur grammaire française. C'est ce qui semble expliquer comment des adolescents sans culture même élémentaire ont su rédiger des récits dans un style d'une clarté et d'une propriété d'expression qui étonnent les lettrés.

C'est ainsi que Nicolas Perrot, Charles Le Moyne, Pierre Radisson, Jean Nicolet et d'autres encore ont suivi les missionnaires et laissé des traces de ce contact intellectuel et moral.

Les diverses explorations se rattachent successivement à la découverte du Mississipi et de ses affluents.

I

Récits de Voyages de Pierre Radisson (1)

La famille Radisson, originaire de Paris, vint s'établir au Canada vers 1651. Pierre-Esprit n'avait guère que quinze à seize ans.

Médard Chouart, sieur des Groseillers, né à Saint-Cyr en Brie vers 1625, arriva à Québec en 1639 ou en 1641. Il épousa la sœur utérine de Radisson. Aussi bien ce dernier le nomme « son frère », bien qu'il ne fut que son beau-frère.

En 1652, le jeune Radisson, qui habitait les Trois-Rivières, tombait entre les mains des cruels Iroquois toujours en partis d'embuscade autour de la place. Emmené en captivité, il subit la bastonnade et la torture de plusieurs doigts. Sa jeunesse le fit adopter par un chef secondaire. Dans une expédition de chasse avec trois Agniers et un Algonquin

(1) Les manuscrits de Radisson ont été conservés au *British Museum* à Londres. Ils ont été reproduits par G. D. Scull, Boston, *Prince Society*, 1885, vol. de 385 pages, — V. aussi H. C. Campbell, *Radisson's Journal*. Wisc. Hist. Soc. Proc. 1895. — N. E. Dionne, *Chouart et Radisson*. Québec 1910. — Mém. Soc. Roy. Can., table gén.

prisonnier, il s'entend avec ce dernier pour assassiner les Iroquois durant leur sommeil. Prenant la fuite aussitôt, ils arrivent au lac Saint-Pierre, où des Iroquois embusqués tirent à bout portant l'Algonquin et garrottent Radisson. Ramené captif, on lui arrache un ongle, puis quatre autres ongles ; on lui calcine un doigt dans un calumet ; on lui brûle la plante des pieds et la peau des jambes dont les muscles furent percés d'un fer rouge. Attaché au poteau fatal, son père adoptif le sauve du feu.

Au printemps de 1653, les Agniers et sa *famille* vont à la traite d'Orange (Albany), où le gouverneur hollandais offre une rançon pour sa délivrance. Il s'y refuse et revient en servitude. Pris de regret dans la suite, il se sauve et reçoit du gouverneur un bienveillant accueil. Il y avait là le Père Poncet et Mathurin Franchetot, prisonniers remis en liberté par les Agniers. « Ce jeune homme des Trois-Rivières, écrit plus tard le Jésuite, me dit qu'il viendrait se confesser le lendemain. »

Il dut se cacher ensuite durant trois jours. Chose étrange ! Ses *sœurs adoptives* vinrent en effet le réclamer au gouverneur avec des cris et des pleurs. Bientôt le gouverneur réussit à le faire évader à la Nouvelle-Amsterdam (New-York), où Radisson prit le premier vaisseau qui appareillait pour la Hollande. Débarqué à Amsterdam (4 janvier 1654), il reprit la mer à destination de La Rochelle. Au printemps, il s'embarque de nouveau et arrive à Québec le 15 mai.

La *première Relation*, écrite en anglais, expose les péripéties de cet épisode de sa carrière si mouvementée.

*
* *

Au mois d'août 1654, Radisson, accompagné de Chouart Des groseillers, se joint à un groupe de 250 traitants sauvages descendus à Québec. Il les suit au pays d'en haut, remontant le cours de l'Ottawa, de la rivière des Français et atteignant le lac Michigan et la baie Verte ou des Puants. Tous deux se mêlent aux Indiens et les accompagnent à la chasse, allant d'une tribu à l'autre. Ils reviennent, durant l'été de 1656, avec une abondante traite de fourrures.

En 1657, Radisson se rendait au principal bourg des Onnontagués iroquois, en compagnie d'une recrue de deux missionnaires jésuites et d'une centaine de Hurons. Mais, l'année suivante, on s'aperçut que la tribu tramait la mort de tous ces étrangers qui n'eurent que le temps de s'enfuir.

Tel est le double objet de la *Seconde Relation* de Pierre Radisson, écrite aussi en anglais.

*
* *

Vers la mi-juillet 1658, Radisson et des Groseillers se joignent de nouveau aux missionnaires allant en Huronnie, à un parti de 29 Français et à une troupe d'indigènes. Après divers incidents, ils arrivent au fond de la baie Verte et visitent le pays des Mascoutins, des Poutécoutamis et de quelques autres tribus.

Au printemps de 1659, Radisson, laissant son beau-frère malade, poursuit son exploration au pays des Sioux. Il se rendit « à une rivière comparable, écrit-il lui-même, à notre Saint-Laurent ». Suivant les recherches de M. Sulte, il avait

atteint le Mississipi d'en haut, au delà de l'embouchure du fleuve Wisconsin. Il est donc le premier des Français à avoir découvert le cours supérieur du célèbre fleuve. Au retour, les deux frères se décident à hiverner chez les Wadouessieux, à l'ouest du lac Supérieur. Il les interroge sur les tribus qui habitent vers le nord et s'informe de la distance qui les sépare de la baie du nord (Hudson).

En juillet 1660, ils prennent le chemin de Ville-Marie avec 300 sauvages des diverses tribus portant des quantités de pelleteries. Leur arrivée est ainsi signalée dans le *Journal des Jésuites* : « Ils furent aux Trois-Rivières, le 24 août, jusqu'au 27. Des Groseilliers était à leur compagnie qui y était allé l'année auparavant, ils étaient chargés de pelleteries pour 200.000 livres, en laissèrent 50.000 à Montréal et portèrent le reste aux Trois-Rivières ». Ils se rendirent à Québec, « où nous fûmes reçus par le canon et les batteries du fort et de trois navires en rade, qui auraient retourné en France sans notre castor arrivé à temps. Le gouverneur — M. d'Argenson — nous traita tous bien pendant cinq jours. Il fit des présents aux Sauvages et nous embarqua sur deux brigantins jusqu'aux Trois-Rivières, où nous arrivions le deuxième jour de septembre ». (Radisson, p. 170).

C'est le récit de son *troisième Voyage*, vers l'ouest, le Wisconsin et le Mississipi supérieur.

*
* *

En 1661, les deux *Coureur des Bois* suivent encore les sauvages jusqu'au Saut-Sainte-Marie et au lac Supérieur.

Radisson avoue dans son récit qu'ils ont quitté les Trois-Rivières, la nuit, en dépit de la défense du gouverneur, M. d'Avangour. Cette insoumission au règlement décrété fera leur malheur.

Ils vont de nouveau hiverner chez les Sioux de l'est. Désormais leur dessein vise les relations avec les Cristinos — ou *Cris* par abbréviation — en vue de se procurer les riches et belles fourrures des régions glaciales.

Durant l'été de 1662, ils s'arrêtent à l'embouchure de la rivière *Pigeon* qu'ils nommèrent *Des Groseilliers*. Allèrent-ils, par le lac *Nipigon* et la rivière *Albany*, jusqu'à la baie James ? Ce point n'est pas encore éclairci. Mais au printemps de 1663, Radisson, sans être accompagné de son beau-frère, se rendit en descendant le cours de la même rivière jusqu'à la même baie. A lui encore revient l'honneur d'être le premier blanc qui ait paru dans ces parages septentrionaux.

Ainsi, au retour, Des Groseilliers seul aurait eu ses fourrures confisquées par M. d'Avangour et serait allé porter plainte en personne auprès de Colbert : le fait est resté obscur.

Tel est l'objet du *quatrième voyage* de Radisson.



Quoi qu'il en soit, le mécontentement aigrit leur caractère. Des Groseilliers aurait entraîné Radisson à passer au service des Bostonnais. A Boston, tous deux s'entretiennent avec le colonel Cartwright de leur dessein d'armer un fort voilier pour entreprendre une expédition par mer à la baie

d'Hudson. Le colonel leur conseille de se rendre à Londres et de s'adresser à la Cour de Charles II. Ils s'y trouvent en 1665. C'est là que Radisson compose ses *Mémoires* en langue anglaise, afin de déterminer le roi et son entourage à répondre à ses desseins. Il dut attendre jusqu'en 1668.

Le 3 juin, les deux beaux-frères, engagés au service de l'Angleterre, comme Henri Hudson se mit au service de la Hollande, partent de Gravesend. Radisson monte l'*Aigle* et Des Groseilliers l'*Incomparable*. Le premier vaisseau, désarmé par la tempête, rentra au port. Le second voilier atteignit la baie d'Hudson. Des Groseilliers y fit construire le *fort Charles* sur l'embouchure de la rivière *Ruper*. La traite fut merveilleuse et le profit des armateurs surprenant.

Au retour, le succès attira l'attention et donna naissance, en 1670, à la célèbre *Compagnie de la baie d'Hudson*.

Radisson accomplit deux voyages pour la Compagnie en 1670 et 1671. De son côté, Chouart hiverna dans ces parages, remonta la rivière *Orignal* (1673) et fit alliance avec le chef des Abitibis pour le compte de la société londonnienne. Néanmoins les Directeurs décidèrent de les congédier. Radisson crut devoir se lier davantage en épousant la fille de John Kirke, l'un des commanditaires de la Compagnie.

Ainsi évincés, les deux beaux-frères se rendent en France (oct. 1674). Colbert qui ne les regardait sans doute ni comme traîtres, ni comme transfuges, mais comme des mercenaires volontaires au service du roi, Charles II, leur fit bon accueil. Il exigea toutefois, mais en vain, que Radisson amenât son épouse à Paris. Des Groseilliers rentra dans ses foyers.

Radisson songea alors à prendre service dans la marine royale. Il fit partie de l'expédition que conduisait le comte d'Estrée contre l'île de Tobago, s'y distingua et fut gratifié d'une somme de 500 écus. Au retour il supplia Colbert d'armer un navire pour la baie d'Hudson : il essuya le même refus.

Embarrassé et perplexe, Radisson revient à Québec (25 juillet 1681). Là, M. Aubert de La Chesnaye venait de fonder la *Compagnie du Nord*. Il équipa deux bâtiments, le *Saint-Pierre* et la *Charente* et confia l'expédition aux deux beaux-frères. Jean-Baptiste Chouart, fils aîné de M. Des Groseilliers, les accompagnait.

Partis le 11 juillet 1682, ils allèrent hiverner à la rivière *Hayes* et prirent aux Anglais le *fort Nelson*. Au printemps suivant, après avoir incendié les comptoirs britanniques et laissé sept hommes sous les ordres du jeune Chouart, ils retournent à Québec, capturant en route un navire anglais de ravitaillement et emportant une grosse cargaison de fourrures.

A la demande du ministère de la marine, ils se rendirent en France (décembre 1683) pour déposer le rapport de leur expédition. M. de Seignelay avait succédé à son père : il leur fit remettre l'octroi douanier sur leurs pelleteries et préparer un nouveau voyage.

La *cinquième Relation* contient le récit de cette brillante excursion à la baie.

*
* *

A Paris, Radisson joua un double jeu. Ayant visité l'ambassadeur d'Angleterre, lord Preston, il travailla par son

entremise à rentrer dans les bonnes grâces de la compagnie et de son beau-père.

Le ministre avait fixé au 24 avril 1684 le jour du départ des vaisseaux. Radisson s'esquiva à Londres. Cette fois, devenu traître quoi qu'il en dise pour se justifier, il s'embarquait (17 mai) à bord des navires anglais. En débarquant, avant l'arrivée des Français, il contraignit son neveu, Chouart des Groseilliers, à céder au gouverneur britannique la place et les fourrures du camp. La Compagnie le dota plus tard d'une pension viagère et l'éloigna du théâtre de ses machinations.

La *sixième Relation*, la seule rédigée en français, est le récit de ses dernières courses à la baie d'Hudson.

II

Relation du Père Marquette (1)

« Il y a deux ans (en 1672) que M. de Frontenac, notre gouverneur, et M. Talon, alors notre intendant, jugèrent qu'il était important de s'appliquer à la découverte du Midi, après celle qui a été faite de la Mer du Nord, et surtout de savoir dans quelle mer s'allait décharger la grande rivière dont les sauvages font tant de récits et qui est à 500 lieues d'eux, au delà des Outaouais.

(1) R. G. Thwaites, *The Jesuit Relations*, textes français et anglais, t. LIX, p. 86. *Le premier voyage qu'a fait le Père Marquette vers le nouveau Mexique.*

« Pour ce dessein, ils ne purent faire choix de personne qui eut plus de belles qualités que du sieur Jolliet, qui a beaucoup fréquenté de ce côté là et qui s'en est acquitté avec toute la conduite qu'on pouvait souhaiter.

« Nous ne pouvons pas donner toute l'instruction qu'on pourrait espérer d'une découverte si considérable, puisque le sieur Jolliet, qui nous en rapportait la relation avec une carte très exacte de ces nouveaux pays, l'a perdue par le naufrage qu'il a fait au-dessous du Saut-Saint-Louis, proche de Montréal, après en avoir franchi plus de quarante : à peine a-t-il pu sauver sa vie qu'il a disputée dans les eaux pendant quatre heures de temps » (*Relation* de 1674).



Louis Jolliet naquit à Québec le 21 septembre 1645 ; il fit ses études au collège des Jésuites et embrassa l'état ecclésiastique. En 1662, il reçut la tonsure mais n'entra pas dans les ordres sacrés. En 1666 il passa en France et en revint au bout de deux années. Il est alors chargé par M. Talon d'aller examiner un gisement de cuivre au lac Supérieur. Il rencontre le Père Marquette au Saut-Sainte-Marie, ainsi que les Sulpiciens, Dollier de Casson et Bréhan de Galinée au lac Érié. Le 14 juin 1671, il assiste à la prise officielle des pays de l'Ouest par M. de Saint-Lusson.

Le Père Jacques Marquette était originaire de Laon, où il naquit en 1637. En 1666, il vint à Québec où il étudia les idiomes huron et algonquin. En 1668, il est envoyé en Huronie où il prend charge de la mission du *Saint-Esprit*. Là, il se familiarise avec la langue illinoise, « dans le

dessein, écrit-il, d'aller dans la grande rivière au printemps de 1670 ». Une guerre imprévue entre les Sioux et les Hurons-Outaouas le contraint d'ajourner son projet d'excursion,

Le 8 décembre 1672, il est rejoint à *Saint-Ignace* de Michillimakimac par Louis Jolliet, qui a mission officielle de le prendre comme compagnon de voyage au grand fleuve. Ici commence la *Relation* du Père Marquette qui n'a point péri comme celle de Jolliet.

*
* *

« Nous ne fûmes pas longtemps à préparer notre équipement, écrit-il. Nous nous embarquâmes sur deux canots d'écorce avec cinq Français bien résolus à tout souffrir pour une si glorieuse entreprise. Ce fut le 17 mai 1673 que nous partîmes de la mission Saint-Ignace. »

La *Relation*, écrite en style net et limpide, a été dans la suite divisée en *Dix Sections*.

I^{re} SECTION : « Départ pour la découverte du Mississipi ». Le texte établit les détails qui sont exposés dans les considérations reproduites ci-dessus. Il insiste sur les renseignements que les sauvages ont communiqués aux voyageurs, d'après ce qu'ils avaient pu voir, au cour de leurs excursions vers le sud.

II^e SECTION : « Nations visitées sur le parcours ». C'est d'abord la nation de la *Folle-Avoine*. Les Indiens font des objections contre l'entreprise. Ils appellent la baie des Puants du nom de *baie salée*, « bien que nous n'ayons trouvé aucune eau salée sur les rivages ». On pénètre dans

la rivière des *Renards* (Fox River) d'un accès difficile à cause des courants et des roches affilées qui coupent les canots et les pieds. Puis on arrive chez les *Mascoutins* ou *Nation-du-Feu*, le 7 juin de la même année.

III^e SECTION : « Bourgade des Mascoutins et relations avec ces sauvages ». Cette bourgade comprend un mélange de Miamis, de Mascoutins et de Kilkabous. Leurs cabanes sont faites de jonc en nattes. Au milieu du bourg s'élève une belle croix ornée d'oripeaux en couleurs. Des présents s'échangent et deux bons guides, se mettent à la disposition des voyageurs. Le départ s'effectue par la rivière *Wisconsin* et, le 17 juin, le P. Marquette et ses compagnons arrivent au Mississipi « avec une joie que je ne peux exprimer », selon l'expression même du chroniqueur.

IV^e SECTION : « Particularités de la grande rivière ». Elle tire son origine de divers lacs du nord et porte son courant du côté du sud. Elle est étroite au confluent du *Wisconsin*. On y voit des chevreuils, bœufs ou vaches sauvages — bisons, — outardes en quantité, poissons monstrueux. « J'ai vu une bande de 400 bœufs », dit l'auteur. Le 25 juin, après avoir fait 60 lieues, on découvre des pistes d'hommes et un sentier battu dans une belle prairie. Bientôt le village de la nation des *Illinois* apparaît aux yeux des voyageurs. Le calumet en main le chef de la tribu les reçoit et prête une oreille attentive au discours du P. Marquette.

V^e SECTION : « Comment les Illinois nous accueillent dans leur bourgade ». Le vieillard dit alors : « Que le soleil est beau, Français, quand tu nous viens visiter et que tu entres en paix dans nos cabanes ! » Après une courte harangue,

le P. Marquette leur fait quatre présents. On lui offre en retour un petit esclave et on le prie de transmettre au gouvernement de Québec de sincères remerciements. Un banquet clôture cette réception, et, le lendemain, les découvreurs chargés de dons et accompagnés d'environ 600 personnes quittent ses rives hospitalières.

VI^e SECTION : « Naturel, mœurs et coutumes des Illinois ». Le mot « Illinois signifie « les hommes ». Ils sont répartis en plusieurs bourgades. Leur langue tient de l'algonquin. Ils ont plusieurs femmes à qui ils coupent le nez si elles sont infidèles. Ils sont bien faits, lestes et fort adroits, ayant aussi des fusils européens. Les capitaines se distinguent par des écharpes rouges et tous se peignent le visage. Les hommes sont sans vêtements ; les femmes sont fort modestement vêtues. Quelques mots sur la danse du calumet et sur des chansons terminent ces considérations.

VII^e SECTION : « Continuation du voyage ». Les explorateurs arrivent bientôt à la jonction du *Missouri*. « Nous jugeons bien, écrit le narrateur, que le Mississipi, s'il continue la même route, va se décharger dans le golfe du Mexique, et en remontant le Missouri, on pourrait arriver au couchant à la mer *Vermeille* ou Californie ». Coup d'œil juste devenu une vivante réalité dans la suite !

VIII^e SECTION : Nouveaux pays et rencontre d'Indiens ». Après un parcours de 20 lieues, on trouve la rivière *Ouabache* — c'est plutôt *l'Ohio* — qui vient des terres du levant. On aperçoit également, un peu au-dessus du confluent, une mine de fer très abondante, des terres grasses et du sable rouge. Des sauvages se présentent soudain, armés de fusils ; mais à la vue du calumet de paix du

P. Marquette, ils accordent à leurs hôtes une sympathique réception. Les voyageurs descendent de nouveau le fleuve et rencontrent un autre groupe de sauvages sur la rivière *Saint-François* ; « tous sont excités et prêts à nous attaquer ; mais les vieillards les apaisent et nous font bon accueil, grâce à nos présents ».

IX^e SECTION : « Réception aux Arkansas ; leurs mœurs ». « En approchant des Arkansas, continue le narrateur, nous vîmes deux canots venant à nous. Un homme debout tenait en main le calumet et chantait. Il nous conduisit aux cabanes, où nous trouvâmes un Illinois. Par lui je parlai à l'assemblée par les présents ordinaires ». Les Français apprennent alors qu'on peut se rendre à la mer en cinq jours, mais que les nations d'en bas sont hostiles. La journée se passe en festins. « La langue des Arkansas, écrit l'auteur, est extrêmement difficile. Leurs cabanes sont faites d'écorces longues et larges. La nuit, ils tinrent conseil pour nous tuer et nous piller, mais le chef, grâce à la protection de la Vierge Immaculée, rompit toutes ces menées en dansant le calumet devant nous, et il m'en fit présent. »

Bien qu'ils soient tout près du golfe du Mexique, où le Mississippi devait déboucher, et non en Floride, le P. Marquette et Jolliet décident de revenir sur leurs pas.

X^e SECTION : « Retour du voyage et baptême d'un enfant ». Le départ s'effectue le 17 juillet ; les canots remontent avec peine les courants du Mississippi. Les Français entrent bientôt dans l'Illinois qui conduit au lac Michigan. En route, ils s'arrêtent au village *Kaskakia* et promettent aux indigènes de leur envoyer une « robe noire » pour les instruire. L'un des chefs conduit le missionnaire au lac des Illinois,

et celui-ci arrive à la baie des Puants sur la fin de septembre. « Mes peines furent toutes récompensées, dit-il, par le baptême d'un enfant Illinois de *Pécouria*, un peu avant qu'il mourut. » Phrase caractéristique en parfaite harmonie avec l'état d'âme des fondateurs de la Nouvelle-France !... Assises premières de ce temple national et religieux qui, longtemps plus tard, dans des siècles de matérialisme et d'anarchie, protégerait sur les hauteurs à la vue d'étrangers éblouis, le feu sacré de la foi, le culte des coutumes ancestrales !

Le *Relation* du Père Marquette parut, en 1681, dans le *Recueil* de Thevenot, dont le texte est très inexact.

Celle de Louis Jolliet disparut dans les tourbillons du Saut-Saint-Louis. Le Père Dablon l'a résumée, sous la dictée orale de l'auteur ; elle est abrégé succinct du récit du Père Marquette (1).

III

Relation du Père Albanel (2)

Deux Français, Médard Chouart et Radisson, avait piloté les navires anglais à la baie d'Hudson. Ils ouvraient ainsi

(1) R. G. Thwaites, *The Jesuit Relations*, textes français et anglais, t. LVIII, p. 92. *Relation de la decouverte de plusieurs pays situes au midi de la Nouvelle-France, faite en 1673.*

(2) R. G. Thwaites, *The Jesuit Relations*, textes français et anglais, t. LVI, p. 148. *Voyage de la mer du Nord par terre et de la decouverte de la baie d'Hudson.*

un nouveau et opulent champ d'action à une Compagnie qui l'exploita depuis 1670.

La *Relation* signale ce que le roi de France et ses mandataires officiels au Canada regardaient comme un empiètement sur le domaine de la Nouvelle-France. Elle indique les motifs pressants de l'expédition.

« C'est le désir de prendre connaissance de cette mer du Nord, qui s'est augmenté depuis que nous avons appris par nos Sauvages que tout fraîchement, quelques navires avaient paru et commencé le commerce avec ces nations qu'on dit nombreuses et riches en pelleteries. C'est pour cela que M. Talon a jugé qu'il ne devait rien omettre pour faire cette découverte, sachant l'intention de Sa Majesté que tous les peuples du Canada soient instruits dans le christianisme.

« On jeta les yeux sur le Père Charles Albanel qui depuis longtemps a pratiqué les Sauvages — à Tadoussac — seuls conducteurs par ces routes jusqu'à présent inconnues. M. Denys de Saint-Simon, neveu de Nicolas Denys, avec un autre Français, ayant été choisi pour cette entreprise, M. l'Intendant les fournit très bien de tout ce qui était nécessaire pour la faire réussir. »

..

Le missionnaire Jésuite, qui tenait de son origine auvergnate l'infatigable ardeur et la tenacité persévérante, connaissait l'idiome des indigènes épars dans les régions qu'il allait parcourir.

Son récit est clair, énergique, parfois éloquent et pas-

sionné. Il ne s'est préoccupé ni de le diviser, ni de l'embellir : il écrit sur des notes et tout d'un trait. Pour y introduire un fil conducteur, il est opportun de le sérier en trois coupures : le départ et l'hivernement à Saint-Jean, les péripéties du trajet et le séjour à la baie, le retour et les résultats de l'excursion.

I^{re} PARTIE : *Départ et hivernement*

Le 8 août 1671, les trois explorateurs français sont rendus à Tadoussac. Le missionnaire fréquentait ce poste depuis dix-huit ans : il comptait des amis parmi les capitaines et leurs sujets convertis au christianisme. L'un des chefs lui désigne comme guides ses deux neveux et un troisième Indien. En même temps, il fait mettre les vivres et les marchandises à bord de la chaloupe qu'il veut conduire personnellement à quarante lieues plus loin.

Le départ eut lieu le 22, à quinze lieues au-dessus de Tadoussac et sous la conduite d'un nouveau conducteur sauvage « qu'on présumait savoir mieux les chemins de la mer ». En quatre jours le parti arrive à Chicoutimi, où l'on s'arrêta trois autres jours « pour faire faire leurs dévotions aux sauvages » et transporter les canots pendant cinq quarts de lieue. Le 29 du même mois, après les présents d'usage et les remerciements réciproques, on se sépare du chef et de ses hommes pour franchir aussitôt les premiers rapides jusqu'au lac *Kinougami*.

Le 2 septembre les voyageurs arrivent à l'entrée du lac Saint-Jean (Pingagami). Et le chroniqueur d'insister sur l'importance géographique de cet endroit qui devait devenir, deux siècles plus tard, l'un des centres les plus importants

de colonisation de la province de Québec. « Ce lieu est beau, dit-il, les terres paraissent bonnes et il y a de belles prairies. C'était autrefois l'endroit où les nations, situées entre les deux mers, faisaient leur commerce : j'en ai vu plus de vingt assemblées. Nous y fîmes provision de vivres ».

Le 17, cinq canots d'Attikamègues ou *Poissons Blancs* et de Mistassiniens rejoignent les voyageurs et leur apprennent que deux navires anglais avaient mouillé dans la baie d'Hudson pour faire la traite. Ils ajoutent qu'on s'y était battu rudement et qu'un sauvage avait été tué dans leur démêlé.

« Voyant que je n'avais aucun passeport à présenter aux Anglais, continue le narrateur, j'envoyai à Québec un Français et deux Sauvages pour m'en pourvoir (19 septembre). Le 10 octobre, notre canot était de retour avec des patentes de Mgr notre évêque et des passe-ports de M. de Courcelles et de M. Talon. Arrêtés, le 31, par les neiges et les glaces, nos sauvages choisirent ce lieu pour hiverner à cause de la chasse qui s'y trouve abondante. »

Pendant ces longs mois d'hiver, les vivres ne font pas défaut, mais la mauvaise volonté des conducteurs mêmes, impatients de revoir la terre natale, rend le séjour désagréable à tel point que le Père Albanel est obligé d'écrire : « ... de dix hivernements que j'ai faits dans les bois avec les Sauvages, les neuf premiers ne m'ont pas tant donné de peine que ce dernier ».

Toutefois l'apostolat soutient le courage et le zèle du missionnaire. Un vieillard de soixante-dix ans fait 400 lieues avec neuf personnes de sa famille pour recevoir le baptême

et donne son fils comme guide. Un autre capitaine de la nation des *Mataouriou* nommé *Ouskan* ou *L'Os* vient aussi avec les siens, et prie le Père Albanel d'aller évangéliser son quartier. Le missionnaire et deux Français s'y rendent et y demeurent environ six semaines.

II^e PARTIE : *Péripéties du trajet et séjour à la baie*

Au printemps, on songe au départ, mais il faut entrer en contestation avec les conducteurs ; le capitaine *Ouskan* s'opposait à l'expédition et prétendait avoir des droits sur la rivière.

Ses paroles décourageaient les autres guides. Le missionnaire eut alors recours à un bon vieillard pauvre et chargé d'une nombreuse famille qui se laissa aisément gagner à la vue d'un riche présent de tabac, avec promesse d'un autre cadeau important au retour. « Nous ne manquerons pas de tabac cet été, » dit-il à son fils.

« Nous partîmes, continue le chroniqueur, le premier jour de juin, pour continuer notre route, au nombre de 19 personnes dont il y avait 16 Sauvages et 3 Français dans 3 canots. On eut six journées de rapides, montant contre le fil de l'eau, mettant souvent pied à terre, marchant dans les bois, grimpant sur des rochers, se jetant dans des fossés, remontant sur des éminences escarpées à travers des touffes d'arbres qui déchiraient nos habits, d'ailleurs extrêmement chargés...

« Le 9, portage fort difficile, soit pour sa longueur de 4 lieues, soit pour les chemins, ayant de l'eau à mi-jambes ou jusqu'à la ceinture, repassant des ruisseaux au milieu

d'une vaste campagne qu'il faut traverser pour prendre la rivière *Nekoubau*, au sud-ouest de celle qu'on quitte. »

A partir du lac Saint-Jean, les voyageurs ont navigué en amont de la rivière appelée aujourd'hui *Ashwapmuchuan* qui conduit à la hauteur des terres ou ligne de partage des eaux, près du lac actuel de *Chibougamau*. Aussi la *Relation* ajoute la réflexion suivante.

« Le 10, nous arrivâmes à *Paslistaskau*, qui divise les terres (versants) du nord et du sud : petite langue de terre d'environ un arpent en largeur et de deux en longueur, les deux bouts de la pointe sont terminés par deux lacs, d'où sortent deux rivières, l'une descend à l'est et l'autre au nord-ouest. »

Bientôt un Mistassinien avertit son chef de la présence des Français sur son territoire. Le 13 juin, celui-ci vient à leur rencontre avec dix-huit canots.

Le Père s'adresse aussitôt au chef appelé *Sesibahaura* : « Ononthio, lui dit-il, a ôté la hache des mains des Iroquois et il m'envoie vous faire prier Dieu comme fait maintenant l'Iroquois lui-même... Quittez le dessein d'avoir commerce avec les Européens et reprenez votre chemin du lac Saint-Jean »... Le soir il y eut un grand festin et des danses qui durèrent toute la nuit. Le 16 tous partirent vers *Pilkousitesinacut* ou lieu où l'on use les souliers, et, le surlendemain, ils arrivent au grand lac des *Mistassinis*.

En sortant de ce lac que les voyageurs traversent en diagonale, ils entrent dans la rivière *Rupert* qui va les conduire à la baie James. A la sortie du lac, l'eau était fort basse ; « il y avait plaisir à voir les ours qui marchaient sur les bords de l'eau et qui prenaient, de la patte, en passant,

avec une adresse admirable, tantôt un poisson, tantôt un autre ». Il fallut ensuite faire dix-sept portages pour retomber dans la même rivière.

Après avoir traversé de belles campagnes, les explorateurs arrivent, le 24, au lac *Nemiskau* entouré de montagnes du sud au nord, tandis qu'à l'est et au nord-ouest s'étendent de vastes plaines. Les portages franchis, ils ressentent les incommodités de ces « petites mouches fort piquantes qu'on nomme *mousquites* ou *maringouins* et dont le nombre paraissait infini ». Ils poursuivent leur route et arrivent à un promontoire éloigné de six lieues de la maison des Européens (Fort *Charles*). Le soir, on tire des coups de fusil pour attirer, si possible, l'attention des Sauvages des alentours ; on prend aussi plaisir à considérer la mer tant désirée de cette fameuse baie d'Hudson.

Encore quelques heures et plusieurs mois d'un courage héroïque seront couronnés de succès. Mais laissons la parole à l'enthousiaste organisateur de l'expédition.

« Le matin du 1^{er} juillet, dit-il, après avoir dit la sainte messe, je proposai à mon guide une traverse de 20 lieues en canot sur la mer vers une île où devaient être les sauvages à la chasse... Du plus loin qu'on nous vit approcher, ils sortirent de leurs cabanes. Le capitaine s'écrie à pleine tête : « La Robe noire vient nous visiter ! » Et soudain une bande de jeunesse se détache du gros, qui accourent à nous dans l'eau, les uns nous portèrent à terre, les autres s'attachèrent à nos canots. Le chef me prend d'une main et de l'autre mon aviron et me conduit droit à son logis, fait porter toutes mes hardes et met les deux Français à mes côtés.

« Il nous fit dresser une cabane par les femmes et je tirai un beau calumet et trois brasses de tabac, les donnai au capitaine pour *pétuner* avec sa jeunesse. C'était pour eux le plus grand plaisir. Tous venaient nous visiter, les mères et leurs enfants n'ayant jamais vu la « Robe noire »... Je tenais à leur parler des motifs de mon voyage et fis assembler tous les principaux capitaines... Ils voulaient tous le baptême... Je baptisai seulement le vieux chef et dis aux autres que je reviendrais les instruire... Et le 5 juillet, nous songeâmes à retourner ».

III^e PARTIE : *Retour et résultat du voyage*

Le séjour relativement court du Jésuite à la baie d'Hudson ne lui permet pas une exploration complète. Néanmoins il ne néglige pas d'en faire une description sommaire. Il n'a pas rencontré d'Européens : les Anglais résidents devaient être à la chasse ou à la pêche ou dans une excursion de reconnaissance.

Il décrit la rivière qu'il a descendue jusqu'à son embouchure, *Neuriskausipiou* (Rupert), belle, large d'une demi-lieue et plus parfois. Son cours est d'environ 80 lieues, rapide, entrecoupé de 18 sauts, portages longs et difficiles. La marée y est régulière, pénérrant à quatre lieues en amont jusqu'au pied d'une chute. Les eaux sont douces même dans l'estuaire.

Le missionnaire a observé la faune de ces régions. « S'il faut croire les Sauvages, dit-il, dans cette île les oiseaux quittent leurs plumes en telle quantité qu'on en a par-dessus la tête. »

Les fruits se réduisent aux bleuets, aux petites pommes rouges, aux poires noires, à quantité de grosseilles. Beaucoup de sauvages se nourrissent de l'écorce des grands arbres quand fait défaut la viande des ours, des castors, des originaux et des porcs-épics.

Le climat est supportable. Dans ces immenses prairies couvertes de toute sorte d'herbage se trouvent de belles roses aussi odoriférantes qu'à Québec. Pendant le séjour du Père Albanel, il n'y avait pas de nuit : « le crépuscule n'était point encore fini au couchant quant l'aube du jour paraissait au levant du soleil ». Cette esquisse terminée, le missionnaire reprend la narration du retour.

Le 6 juillet, ils entrent dans la rivière Rupert : la rapidité du courant et de fréquentes chutes d'eau qui s'entrecoupent retardent leur course. Arrivés au lac *Nemiskau*, ils arborent les armes du roi sur la pointe de l'île qui coupe le lac (9 juillet). Le 18, les voyageurs campent sur les bords de la rivière *Minahigouskat* où 200 Indiens les attendent ; tous désirent recevoir les vérités de la religion nouvelle et ils promettent de se rendre au printemps prochain pour y rencontrer la robe noire. Le Père Albanel baptise 33 petits enfants et plante sur cette rivière les armes du roi de France.

« Le 23, poursuit-il, nous nous rendîmes au lac Saint-Jean. Les Mistassiriniens m'y attendaient depuis un mois : trente adultes reçurent le baptême.

« Le 29 nous allâmes à Chicoutimi, où M. de Saint-Denis, capitaine de Tadoussac, voulait nous embarquer dans son vaisseau et y arrivâmes le 1^{er} d'août.

« Dès que j'ai été à Québec, j'ai tâché d'exposer la suite de

notre voyage aux personnes qui m'avaient employé : je les ai informées de tout... La conduite de ce voyage m'était due après dix-huit ans de poursuites que j'en avais faites : j'ai ouvert le chemin en compagnie de deux Français et de six sauvages. Il a été extrêmement difficile, car il y a 200 sauts ou chutes d'eau et 200 portages, 400 rapides, des routes impraticables. Il faut faire 800 lieues pour aller et revenir...

« Le succès de l'Evangile a été surprenant ; j'ai eu plus de peine à refuser ceux qui se présentaient qu'à les gagner et à les assujettir à la foi, n'étant point accoutumés à une vie voluptueuse et moins sujets aux superstitions que les sauvages des autres régions. La polygamie n'est pas ordinaire chez eux ; s'il y a une seconde femme, elle est de proche parenté presque toujours. On peut donc attendre beaucoup de leur dispositions à la foi et ils m'ont fait des sollicitations pressantes de nous aller établir dans leur pays et invitent les Français à négocier avec eux. »

*
* *

Le rappel de l'intendant Talon retarda l'exploitation de cette partie orientale de la Nouvelle-France. Les Anglais en profitèrent pour agir en maîtres et se consolider dans leurs établissements alors au berceau. De cette situation il devait surgir, durant 30 ans, une lutte ardente et une opiniâtre **compétition** entre les deux couronnes.

Ainsi le voyage des trois Français ne donna aucun résultat commercial ou politique ; la religion seule enregistra quelques succès.

En 1673, M. de Courcelles signait un nouveau passe-port au Père Albanel. Accompagné de quelques Français et de conducteurs sauvages, il alla hiverner en haut du lac Saint-Jean. Le Père de Crépieu, qui évangélisait les Papinachois, écrit dans son *Journal* : « Le 16 janvier 1674, nous arrivons à l'endroit où était le Père Albanel. Une blessure grave occasionnée par la chute d'un pesant fardeau qui lui était tombé sur les reins, ne lui permettait pas de se remuer ».

Une fois guéri, il se rendit à la baie ; il n'a jamais fait le récit de ce second voyage. Mais Nicolas Gorst, lieutenant du gouverneur anglais Baily raconte que ce dernier « vit arriver à l'embouchure de la rivière Rupert (30 août) un canot avec un missionnaire Jésuite, un Français né de parents anglais et un jeune Indien. Le Jésuite tendit à M. Baily une lettre du gouverneur de Québec datée du 8 octobre 1673, et dans laquelle il lui demandait d'accueillir courtoisement le Jésuite, en vertu de la bonne entente entre les deux couronnes. M. Baily résolut de le garder jusqu'à l'arrivée des vaisseaux d'Angleterre ; il l'habilla, ayant été dépouillé par les indigènes, et le traita avec la plus grande générosité » (1).

A la fois « découvreur » et missionnaire, porteur de « la bonne nouvelle de même que propagateur de l'idée de progrès, le P. Albanel est l'un des premiers modèles de cette pléiade d'apôtres qui, depuis plus de trois siècles, avec une perpétuelle gaieté de cœur et une abnégation quotidienne, composent pour la France nouvelle l'épopée des temps nouveaux.

(1) John Oldmixon, *Hist. of the British Empire*, vol. I, p. 554, London, 1741.

IV

Relations concernant le Mississippi

Une fois connu dans son cours supérieur et inférieur, le Mississippi attira l'attention des coureurs des bois et des explorateurs.

L'aventurier le plus entreprenant avait déjà commencé ses excursions : c'était Robert Cavelier, sieur de La Salle. Il s'applique d'abord à fonder le fort de *Cataracoui* qui devint le fort *Fontenac*. Puis, il établit au-dessus de la chute du Niagara le fort de *Conti* (1670-79). Tour à tour il a voyagé vers les sources de l'Ohio et de Wabash, et deux fois à la rivière des Illinois (1679-81).

Il conçut alors le projet de partir à la recherche de l'embouchure du Mississippi. Il fait des emprunts aux gens les plus fortunés de la colonie et organise son expédition pour l'automne de 1681. Il est accompagné de 23 Français et de 18 sauvages de la Nouvelle-Angleterre.

Parti en octobre 1681, le corps expéditionnaire traverse le lac Michigan, arrive aux Illinois et descend ensuite le grand fleuve jusqu'au delta (9 avril 1682). Il est de retour à Michillimakinac, à la fin du mois de juillet.

Le récit de l'exploration a-t-il été fait par M. de La Salle ? M. Pierre Margry pense qu'il a passé son manuscrit à un abbé de ses amis à Paris. Peut-être s'est-il contenté de le renseigner de vive voix.

Il en reste deux relations authentiques et signées du nom

de leurs auteurs : celle de Henri de Tonty et celle de Nicolas de La Salle.

Quant à la tentative de la découverte des bouches du fleuve par mer, qui fut fatale à l'explorateur, elle a été longuement narrée par son compatriote rouennais, Henri Soutel.

Il importe donc d'analyser ces récits de voyage et de mettre en relief les héroïques efforts des Français pour reculer les bornes de la Nouvelle-France jusqu'au golfe du Mexique.

A. — *Relation de M. de Tonty*

Henri de Tonty, fils d'un banquier exilé de Naples, s'était enrôlé, tout jeune, dans les gardes de la marine (1670-74). En 1677, à Messine (Sicile), au siège de la porte de Libisso, il eut la main droite emportée par une grenade et fut fait prisonnier ; échangé avec le fils du gouverneur de Nelazzo, il rentra en France avec le grade de lieutenant en second et reçut une gratification de 300 livres. Il dut s'adapter un appareil mécanique qui le fit surnommer *Main-de-Fer*.

La paix de Nimègue (1678) le laissait sans emploi et infirme, quand la prince de Conti détermina M. de La Salle à l'attacher à sa fortune en Nouvelle-France. M. de Tonty était âgé de 28 ans.

Parti de La Rochelle, le 14 juillet 1678, avec 30 personnes gentilshommes ou artisans appartenant à M. de La Salle, il débarquait à Québec le 13 septembre. Le 16 décembre, les voyageurs atteignaient le fort *Frontenac*, aujourd'hui Kingston (Ontario).

En février 1679, M. de La Salle traça lui-même le plan du fort de *Conti*, au-dessus de la chute de Niagara : il en confia

les travaux au sieur de Tonty : Le 3 mai, le voilier de 40 tonneaux, nommé *le Griffon*, était prêt à naviguer. M. de Tonty tenta le passage du lac Érié au lac Huron : il dut faire appel à M. de La Salle qui réussit à le forcer, et à faire voile vers Michillimakinac et vers la baie des Puants.

Le 12 novembre M. de Tonty est rendu à la rivière des Miamis, où on construisit le fortin *Saint-Joseph*, « pour mettre en sûreté les choses nécessaires à la découverte ». en décembre, il se transporte avec M. de La Salle et ses hommes au pays des Illinois, où l'on érige un second fort appelé *Crève-cœur*. En l'absence de M. de La Salle, Tonty est chargé du commandement. En 1680, il est témoin et acteur dans la guerre des Iroquois, envahisseurs de la vallée de l'Illinois. Son sang-froid et son audace le sauvent des supplices de ces barbares. En 1681, il se voit obligé de tout abandonner et de se réfugier à Michillimakinac, où il est rejoint par M. de La Salle. A la fin de l'année, l'énergie de M. de La Salle a réussi à former un contingent d'explorateurs résolus, composé de 23 Français, de 48 sauvages accompagnés de 10 femmes et de petits enfants. Le 14 janvier, les canots sont prêts et le départ s'effectue.

Ici commence la *Relation* de Henri de Tonty, ou plutôt il la continue, en consignnant les péripéties de l'expédition (1).

*
* *

Le personnel du corps expéditionnaire est désigné par les noms de baptême et de famille : M. de La Salle, com-

(1) Pierre Margry, *Découvertes des Français*, Paris, 1879, t. I, p. 571.

mandant pour le roi à la dite découverte, le Récollet Zénobe Membré, le sieur de Tonty, capitaine de brigade, le sieur de Boisrondet et Jacques Bourdon, sieur d'Antray : Jacques de la Métairie, notaire, et Jean Michel, chirurgien ; Jacques Cauchois et Antoine Brassard ; Jean Massé et Pierre You ; Colin Crével et Jean du Lignon ; André Hénault et Gabriel Barbier : Pierre Migneret et Nicolas de La Salle ; André Brébœuf et Pierre Buret : Louis Baron et Jean Pignabel ; La Violette Pierre Prudhomme, armurier.

« Le 6 février 1682, nous arrivâmes au Mississipi que M. de La Salle appela le fleuve *Colbert*. A six lieues, sur la droite nous trouvâmes la rivière des *Missouris* ; à six autres à gauche, le village de *Tomroas* de 180 cabanes, étant tous allés à la chasse : on y laissa des présents pendus à un poteau... A 40 lieues plus bas, débouche la rivière *Ohio*, ainsi nommée des Iroquois, qui a 600 lieues de cours. Le 12, après une navigation de 50 lieues et avec un temps de brume, nous entendîmes à droite des cris de guerre et battre le tambour. Je m'avançai vers une pointe, tandis que l'on faisait un fort et je criai en illinois à ceux du rivage. Ils dirent : « *Arkansas* ! » et je réponds : « *Miskigouchia* ! », nom qu'on nous donne dans les tribus du sud. Ils me décochèrent une flèche ; et n'y répondant point, ils vinrent à moi en sûreté. Après qu'on eût fumé le calumet, ils nous reçurent au village fort humainement. M. de La Salle prit possession de la terre au nom du roi, arborant ses armes... Ils ne firent aucun mal au Chicachas, bien que leur ennemi, nous donnant deux interprètes pour nous mener au *Taensas*. Ayant descendu le fleuve, nos sauvages tuèrent le premier crocodile, lequel mange les castors et les loutres.

« Le 22 on arrive aux Taensas... La cabane du chef était comme celle de gens policés, grande et haute, avec 60 vieillards en blanc autour de leur capitaine, à qui nous fîmes des présents d'usage... Les Taensas ont une divinité dans un temple qu'ils gardent nuit et jour. Quatre de nos 18 sauvages et les deux Arkansas refusèrent d'aller plus loin, car tous les villages des deux rives sont hostiles les uns aux autres. Le 26, au matin, nous vîmes une pirogue traversant la rivière : je la suivis en canot où étaient les sauvages. Je leur tendis le calumet et donnai un couteau au chef qui le mit vite dans sa robe, comme s'il avait fait un larcin. M. de La Salle alla passer la nuit au village des *Natchez*. Ceux-ci appelèrent le chef des *Coroas* chez qui nous descendîmes à 10 lieues plus bas.

« Nous partîmes le jour de Pâques, laissant à droite une grandissime rivière : *Rivière Rouge*. Ayant fait un trajet de 80 lieues, le canot du Père Zénobe aperçut à main droite des sauvages occupés à la pêche ; on les appela et ils s'enfuirent à grands cris... Le 6 avril, nous arrivons au bas du fleuve... Le 9 à notre retour de l'embouchure, où l'eau restait bourbeuse et saumâtre. M. de La Salle fit arborer les armes du roi et une croix, et on y chanta le *Te Deum*. On y fit trois décharges et, après avoir mis en terre une plaque de plomb, où les armes de Sa Majesté étaient gravés, le commandant prit possession du fleuve au nom de Louis le Grand, roi de France et de Navarre. Le 10, nous remontâmes de fleuve (1).

(1) P. Margry, *Déc. des Fr.*, t. II, p. 181. *Prise de possession au pays des Arkansas*, 13 et 14 mars 1682 ; *Procès-verbal de prise de possession de la Louisiane, à l'embouchure de la mer ou golfe du Mexique*, 9 avril 1682.

« Le manque de vivres nous pressait. Le 14, les hommes envoyés à la découverte rencontrent quatre femmes dévêtues et abandonnées, lesquelles on renvoya avec des présents chercher du blé d'Inde. On fuma le calumet aux Quinipissas (Colapissas) qui donnèrent un peu d'aliment. La nuit on fit sentinelle par prudence, et Colin Crevel donna l'alerte. M. de La Salle qui ne dormait pas, appela soudain : « Mes enfants, aux armes ! » Un sauvage en canot caché dans les cannes tenait le bout du fusil de Pignabel, croyant saisir un roseau ou fredoché, lequel lui lâcha son coup et Louis Baron un autre. Les décharges continuèrent jusqu'au jour, où on les poursuivit. »

Le 29, les voyageurs arrivent chez les *Coroas*, nation d'une loyauté douteuse. Comme mesure de prudence, les Français « tiennent toujours leur fusil en main, même en mangeant ». En remontant le fleuve, ils arrêtent de nouveau chez les *Taensas* qui reçoivent leurs hôtes avec beaucoup d'égards ; le chef fit une prière au soleil et jeta du tabac dans l'eau pour apaiser la rivière (3 mai).

Bientôt ils sont aux *Arkansas* où les attendaient les quatre sauvages. Le 20 mai, M. de La Salle devance l'expédition. Le 31 mai, les explorateurs rentrent au fort Prudhomme pour trouver le commandant atteint d'une grave maladie. Comme il y avait des affaires pressantes aux *Miamis*, Tonty partit, le 4 juin, avec Bressard, Cauchois, Jean Massé et un *Sokokis*.

Au-dessous de l'Ohio, trente *Tamaroas* s'apprêtaient à attaquer les Français ; mais un Illinois parmi eux aperçut M. de Tonty et s'écria : « C'est un camarade, ce sont des Français ». Le 27, l'auteur arrivait aux Illinois et, le 22 juillet, à Michillimakinac.



M. de Tonty refait la même excursion, quatre ans après avec 23 Français et 42 sauvages : il allait à la recherche de son ami, M. de La Salle. Parti du fort Saint-Louis des Illinois, le 13 février 1686, il descendit jusqu'à l'embouchure sans y trouver nulle trace du découvreur : le 9 avril, jour pour jour quatre ans après le premier voyage, il était au bord de la mer. En remontant, M. de Tonty apprit de deux Indiens que « deux vaisseaux avaient été vus près de *Moïla* — la rivière Mobile ». Il releva le poteau aux armes du roi et les cloua à un autre arbre y laissant une lettre pour M. de La Salle et en donnant une seconde au chef des Quinipissas ».

En 1699, cette lettre était remise à M. d'Iberville, le véritable découvreur par mer des bouches du Mississipi.

B. — *Récit de Nicolas de La Salle*

Nicolas de La Salle était fils d'un premier commis de la marine, sous M. Colbert. Il n'était nullement apparenté à Robert Cavelier, sieur de La Salle.

Son nom paraît dans le rôle des compagnons du découvreur du Mississipi. Il composa son récit vers 1684, étant rentré en France au mois de janvier de cette année.

M. Margry a publié son récit de l'expédition, le sauvant ainsi de l'oubli (1).

(1) P. Margry, *Découv. des Fr.*, t. I, p. 545 : *Récit de Nicolas de la Salle*.

* * *

Ce *Récit* n'offre guère de différence avec celui du lieutenant, Henri de Tonty.

Les préparatifs une fois indiqués, l'auteur débute par la narration d'un séjour de douze jours au confluent de la rivière des Illinois avec le Mississippi (décembre 1681).

Il note et nomme les affluents de droite et de gauche. M. de Tonty signale presque exclusivement les incidents du trajet : il semble absorbé par ses fonctions de lieutenant du chef de l'expédition et ne prête guère attention qu'aux faits. Sans omettre les événements principaux, M. de La Salle examine davantage les deux rives du fleuve. Il se complait à la description des sites, des plaines, des forêts, de la faune et de la flore, mentionnant à peine la chronologie.

Ainsi il reedit souvent ces expressions : — « Le pays est beau. Sur le bord de la rivière, il y a des noyers, pruniers, chênes, érables. Le pays a de petits coteaux de temps en temps et une grande herbe fine comme celle de nos prés ».

Ou encore : — « La rivière en cet endroit est fort étroite, étant resserrée entre deux montagnes, et dans le milieu il y a un gros rocher qui forme une île. Le pays est plein de rochers, mais dans les terres, c'est un beau pays ».

Devant l'embouchure de la rivière *Ouabache* (Wabash) où l'*Ohio*, il écrit : « Cette rivière qui vient du pays des Iroquois avait fait croire que, en la suivant, on pourrait trouver un passage pour la Chine ».

Il décrit avec détails précis la réception amicale des Arkansas. Il ajoute aussitôt : « Le pays est bon, plein de grands arbres, comme ormes, pêcheurs, pruniers, mûriers et d'autres dont on ignore le nom. C'était le mois de mars : l'air avait une odeur suave, les pêcheurs étant en fleurs ».

Dès le commencement de sa *Relation*, l'auteur a soin de signaler les noms des tribus et leur emplacement : Missouris, Panis, Chicachas, Arkansas, Tonicas, Tamaroas, Coroas, et il révèle, grâce aux affirmations des interprètes, l'existence des tribus indigènes de l'intérieur.

Pour se ravitailler de viandes fraîches ou de poissons du fleuve, il ne manque jamais d'énumérer le produit de la chasse : « Nos sauvages Loups et Abenakis tuèrent onze chevreuils. Nos Français, après un jeûne de quinze jours, prirent dix-huit chevreuils, sur les coteaux plantés de lauriers, mûriers et chênes... M. de La Salle tua le premier crocodile : on le mangea et il sembla fort bon... Le chef des *Tinsas* nous envoya vingt canots avec des vivres, comme maïs et fruits, avec du *sel*. On leur demanda s'ils avaient des eaux salées, et ils montrèrent le soleil couchant ».

Au sujet des perles fines, il est moins précis et exact que M. de Tonty ; il se contente d'une allusion : « Plusieurs d'entre eux — le grand chef seul — avaient des perles mais petites — grosses comme des pois — au cou et aux oreilles. M. de La Salle en traita environ une douzaine et acheta un petit esclave qui lui coûta deux couteaux et une petite chaudière ».

Parlant des Natchez et des Coroas, il les considère « comme bons, hospitaliers aux étrangers, mais cruels à leurs ennemis... Ils ont des couvertures de peaux de chevreuils...

Ils ont des perles dont je toquai 14 pour un petit méchant peigne de buis... Beau pays, belles prairies, petits co-teaux ».

A mesure que les explorateurs approchent du sud il remarque souvent que le pays est noyé dans les débordements, tantôt à la rive droite, tantôt à la gauche.

« En approchant d'un village sur la gauche, on vit quantité d'aigles et de corbeaux. On y alla et on n'aperçut que carcasses d'hommes, cabanes ruinées, pleines de corps morts. Quelques Français montèrent sur les arbres les plus élevés et dirent qu'ils voyaient de loin — au loin — une grande baie. M. de La Salle alla, lui troisième, et dit au retour qu'il avait trouvé l'eau saumâtre. Il y avait aussi une quantité de *Tourlourous* — espèce de crabes — qui se fichent en terre. »

Le lendemain 7 avril, les voyageurs s'aperçurent que la rivière faisait trois branches — le delta du Mississipi. Ils prirent celle du milieu pour s'arrêter, au bout de trois lieues, au milieu d'herbes fort hautes. Ils revinrent sur leurs pas, descendirent la rive droite et passèrent la nuit en face d'une île à gauche. Puis l'auteur décrit le produit de la chasse : corbeaux blancs, hérons rouges aux pieds de canards, le bec long, le col court avec un duvet sur le dos comme de la soie. Plus tard Chateaubriand saura tirer parti de ces pays exotiques peuplés d'animaux aux couleurs vives.

Ensuite on explora la rive gauche et la rive droite, du fleuve. Au retour les explorateurs déclarèrent avoir trouvé l'embouchure de la rivière qui s'avancait beaucoup en mer.

« On équarrit un arbre dont on fit un poteau qu'on planta, et on y attacha les armes du roi, faites du cuivre d'une

chaudière. On planta aussi une croix et on enterra dessous une plaque de plomb, où il y avait ces mots écrits : « Au nom de Louis XIV, roi de France et de Navarre, le 9 avril 1682 » et on chanta le *Vexilla Regis* au plantement de la croix, puis le *Te Deum*, et l'on fit trois décharges des fusils.

Le *Récit* indique, au retour, à peu près les mêmes incidents que la *Relation* de Tonty. Il suspend son habitude de décrire les régions déjà traversées et se confine à la narration. Il note ce détail que « la grande rivière venant de l'ouest — Rivière-Rouge — fut nommée le *fleuve Seignelay* ». « Les Coroas, dit-il encore, ont tous la tête plate ; leurs mères la leur aplatissent, aussitôt qu'ils sont nés ».

Il ajoute que cette description d'un village de Taensas : « Les sept ou huit cabanes des anciens sont entourées de pieux et font une espèce de fort ; sur les pieux, il y a des têtes d'hommes plantées... Le temple est fait en dôme, la porte ceinturée de rouge, gardée nuit et jour par deux hommes. Le dôme est couvert d'une fort belle natte et les bas, de terre. Nous vîmes des femmes présenter leurs enfants au soleil, leur frottant ensuite le corps avec leurs mains ».

Il fait observer que, en arrivant aux Illinois, on se trouve dans un pays de chasse très abondante ; les outardes, les cygnes et les canards se tuent à coups de bâtons de même que les bœufs, les chevreuils et les poules d'Inde.

L'auteur achève son *Récit* en quelques lignes : il montre M. de La Salle allant à Michillimakinac et revenant hiverner au fort Saint-Louis, où il réunit François, Miamis et Illinois. Enfin « M. de La Salle partit pour Québec et la France,

où il mena le petit La Salle, arrivant à La Rochelle, le 17 janvier 1684 ».



Nicolas de La Salle fut nommé écrivain du roi. Le 14 août 1698, il sollicitait du ministre la faveur d'être employé au Mississipi. On lui répondit d'écrire son mémoire sur le voyage de 1682, avec promesse que sa supplique serait prise en considération plus tard. En juillet 1702, après la fondation de Biloxi, il rappela au ministère sa promesse.

Il affirme qu'« il est resté sept ans en service au Canada et quatorze, depuis, sur les vaisseaux du roi ; qu'il espère de son équité un meilleur emploi que celui d'écrivain où il est presque impossible de subsister, étant chargé d'une grosse famille ; qu'il peut rendre au Mississipi des services considérables, ayant l'idée récente de ces pays-là et étant le seul qui reste du nombre des explorateurs de la découverte ».

Il reçut sa nomination de commissaire ordonnateur et se transporta avec sa famille à Mobile. En 1706, par ses incriminations de concussion, il détermina le ministre à rappeler M. de Bienville qui resta cependant comme jusqu'en 1713. A l'arrivée de M. de Lamothe-Cadillac, Nicolas de La Salle était mort.

C. — *Mémoire de Henri Joutel* (1),

Tout ce que l'histoire a conservé de la mémoire de Henri Soutel est qu'il était originaire de Rouen, comme son ami

(1) P. Margry, *Découv. des Français*, t. III, p. 89-535. Ce long Mémoire fut envoyé par M. Joutel à M. de Pontchartrain en 1698 et

Robert Cavelier de La Salle. Le Père de Charlevoix écrit « qu'il vivait encore en 1723 et qu'il était un fort honnête homme, le seul sur qui le célèbre voyageur pût compter ».

La *Relation* commence au 24 juillet 1684 à La Rochelle pour se clore au 8 décembre 1688. Elle traite de l'expédition par mer de M. de La Salle en vue de faire un établissement au bas Mississipi et de garantir la main-mise de la Couronne de France sur la Louisiane.

L'entreprise se déroula en un drame poignant d'intérêt et s'acheva par une lamentable catastrophe, par la disparition de tous les personnages à l'exception de cinq acteurs. Nous adopterons, dans l'analyse de cette œuvre de longue haleine, les sous-titres que M. Pierre Margry a insérés dans le texte imprimé.

I. *Voyage de M. La Salle*

Les préparatifs terminés, le départ s'effectue, le 24 juillet 1684. Quatre vaisseaux font partie de l'expédition de *Soly*, navire de guerre de 36 à 40 canons, commandé par M. de Beaujeu ; la *Belle* barque de 60 tonneaux armée de 6 canons, don du roi à M. de La Salle ; l'*Aimable*, flûte de 300 tonneaux portant la plus grande partie des effets destinés à l'établissement ; le *Saint-François*, transport de cargaison ayant 30 tonneaux en vins, viandes et légumes.

servit à M. d'Iberville dans son voyage de découverte. M. d'Iberville l'expédia de Rochefort en 1701, au géographe Delisle. — En 1713, à Paris, chez le libraire Etienne Robinot parut l'ouvrage intitulé : *Journal historique du dernier voyage que feu M. de La Salle fit dans le golfe du Mexique, pour trouver l'embouchure et le cours de la rivière de Mississipi, etc.*

M. Le Gallois, sieur de Beaujeu, dirigeait l'escadre sous les ordres de M. de La Salle : il avait à son bord ce dernier et ses deux neveux, Crevel de Moranger et l'adolescent Cavelier ; quatre Sulpiciens, l'abbé Cavelier, les deux frères Chefdeville et l'abbé d'Esmanville ; trois Récollets, les Pères Zénobe Membré, Anastase Dohay et Maxime Leclerc ; deux chirurgiens et douze gentilshommes ; cent soldats et des volontaires et engagés de tous métiers ; une femme, épouse de Jean Talon du Canada avec leurs enfants et sept filles de Paris et de La Rochelle ; en tout 288 personnes.

Le 2 septembre, l'escadre est en vue de Madère, « où l'on voit des poissons volants à la distance d'une portée de pistolet et il y en eut qui tombèrent dans notre bord... Le 16 et le 18, à la hauteur de Saint-Domingue, gros temps qui dura deux jours, le *Soly* perdant les autres vaisseaux de vue. On tint conseil s'il fallait les attendre : mais on allait manquer d'eau avec 50 malades à bord, desquels M. de La Salle et les chirurgiens. On arrêta de faire voile vers le Port-de-Paix ».

Le 25, M. de Beaujeu doubla l'île de la Tortue, résidence du gouverneur, M. de Cussy et arriva au Petit-Goave. Après 58 jours de traversée. Seuls deux hommes moururent ; M. de La Salle lui-même fut pris d'une violente fièvre et pendant sept jours, il délira.

« Etant remis de ce mal, il se mit à travailler la continuation du voyage... Le 2 octobre, arrivèrent la *Belle* et l'*Aimable*, sans le *Saint-François*, capturé par des flibustiers espagnols et on en cacha d'abord la nouvelle à M. de La Salle. Il le sut par Duhaut et témoigna à M. de Beaujeu qu'il était cause en partie de la perte, faute d'avoir mouillé au Port-de-Paix... Voyant que plusieurs de ses gens désertaient,

il fit rembarquer son monde et vendit quelques marchandises pour rembourser messieurs Duhaut. »

MM. de Beaujeu, de La Salle et quelques pilotes tiennent alors conseil à bord du *Joly* ; on décide de faire route vers l'île de Cuba, et d'entrer ensuite dans le golfe. Cette fois, le *Joly* dirige l'expédition ; M. de La Salle monte sur l'*Aimable* avec l'abbé Jean Cavelier, les Pères Zénobe et Anastase ainsi que l'auteur du mémoire.

II. De Saint-Domingue à la réparation des navires

(25 nov. 1684-6 jan. 1685).

On fit escale aux habitations françaises de *Nippes*, à 6 lieues du Petit-Goave, pour traiter des volailles et remplir des barriques d'eau pour la vache et les cochons du bord. Le 6 décembre, M. de La Salle s'arrête à l'île des *Pins*, non loin de Cuba, tue un crocodile d'un coup de fusil et se rembarqua après avoir déposé des cochons dans cette île inhabitée. Le 15, autre arrêt à *Saint-Antoine* de Cuba. « Au départ le 18, poursuit le narrateur, l'embarras était grand : personne de nous n'avait connaissance de cette mer, ni des courants qui portent à l'est d'une grande vitesse ». (*Courant du Golfe*).

Il est évident que M. de La Salle n'avait calculé, en 1682, que les degrés de *latitude* des bouches du Mississipi, tandis que la navigation était surtout de *longitude* : ce fut son malheur et celui du corps expéditionnaire.

« Le 1^{er} janvier, l'on aperçut la terre qui courait nord-est et sud-ouest et était éloignée de nous d'environ 4 lieues. On fit armer la chaloupe du *Joly*, sur laquelle le chevalier d'Hères s'embarqua avec quelques personnes, à dessein

d'aller à terre, emmenant aussi M. de La Salle de notre bord à cause du vent qui s'éleva dès qu'il fut à terre. Il vit seulement un grand et vaste pays (*La Floride*), pleins de pâturages et de marais. Tout ce que je vis sans débarquer, ce fut de grands arbres jetés le long du rivage de la mer par les vents du large. »

Les explorateurs semblent s'être rapprochés de la baie des *Apalaches*, puisqu'ils se trouvaient, « le 2 janvier, au 29° 20' de latitude nord ». Il eût fallu, comme M. d'Iberville 14 ans plus tard, ranger le littoral avec les chaloupes le long du rivage de la Floride, de l'Alabama et du Mississipi jusqu'à la Louisiane. Par malheur le *Joly* se sépara de la flûte l'*Aimable* et de la *Belle* et M. de La Salle, naviguant vers le fond du golfe, dépassa l'embouchure pour aller se perdre à la baie *Saint-Bernard* (Texas).

III. De la réparation des navires à la descente au Texas

(6-25 jan. 1685)

Le *Joly* ne paraissant plus, M. de La Salle continue sa navigation vers l'ouest. *La Belle* range la terre le plus près possible et bientôt une baie assez profonde apparaît.

« Le 13 janvier, écrit le chroniqueur, j'allai à terre avec cinq ou six hommes et avec des barriques vides. Nous aperçûmes des hommes le long du rivage, au nombre de 20 à 30 et vîmes de près qu'ils étaient sauvages. Ils nous firent signe d'aller à eux en nous montrant des peaux et ils tirèrent des flèches. Ne pouvant pas aborder sans courir risque de briser nos chaloupes, je pris mon mouchoir et l'attachai au bout de mon fusil comme un pavillon et leur fis signe de venir à nous. Neuf d'entre eux se jetèrent à l'eau

jusque sous les aisselles, et ils sortirent chercher sur le rivage un long arbre sec qu'ils mirent à l'eau, s'y appuyant d'un bras en nageant de l'autre jusqu'aux chaloupes. Ils tremblaient de froid et on leur donna quelques hardes pour se couvrir... Le commandant ne savait pas leur langue, quoiqu'il en sût plusieurs qu'ils n'entendaient point non plus. On leur fit voir nos armes et le vaisseau. On leur donna à chacun un couteau et de la rassade et on les mena à terre. »

Voilà bien, ce semble, les sauvages de la *Mobile* dont parle M. de Tonty, dans son *Récit* de voyage en 1686, c'est-à-dire l'année suivante. L'infortuné découvreur jouait vraiment de malheur, car il n'était guère loin des bouches du Mississippi. Mais il navigue vers le sud-ouest et se dirige ainsi dans la bonne direction.

Le 14, les matelots se dépouillent de leurs vêtements et se jettent à l'eau pour aborder, mais sans succès ; sur les bords, l'équipage apercevait, de distance en distance, de troupes de bœufs et de chevreaux. M. de La Salle prétendait découvrir bientôt les bouches du fleuve. Pendant toute la journée, le vaisseau longea la rive peuplée de sauvages.

Le 17, M. de la Salle croit distinguer une rivière dans le lointain, il donne aussitôt ordre à huit ou dix hommes de s'embarquer dans une chaloupe. L'auteur fait partie de cette expédition qui s'engage une demi-lieue, dans les terres. Le pays étant plat, la mer est haute et on ne peut trouver d'eau douce. Les explorateurs reviennent au navire avec quelques outardes et « d'autres faites comme des oies, mais bien meilleures ».

Selon les observations de M. de La Salle, la terre gagnait

toujours au sud. S'était-on trop avancé dans le golfe ? Voilà ce que ne cessait de se demander le chef de l'expédition. Le 19, il aperçut un navire qui venait sur lui : c'était le *Joly* ! « Le chevalier d'Hères vint à notre bord, continue Soutel, et reprocha au commandant de la part de M. de Beaujeu de s'être séparé de lui. M. de La Salle alla lui proposer de retourner ensemble aux battures de la baie d'Apalache. M. de Beaujeu demanda vivement des vivres à M. de La Salle, qui lui en promit pour quinze jours jusqu'à Saint-Domingue : et il ordonna de faire débarquer de l'*Aimable* poudre et plomb, barriques de vin et d'eau-de-vie ».

L'expédition atterrissait à la baie de Matagorda, au Texas.

IV. *La Salle et Beaujeu se séparent définitivement*

(4 février — 14 mars)

Battre le littoral avec 120 hommes avec la *Belle* en vue tout le long : tel était le plan de M. de La Salle. Il demanda à Joutel de diriger ce groupe.

Tâche redoutable, à la vérité. Au dire de l'auteur, « trente bons hommes » eussent mieux valu que ces gens pris par force ou par surprise, sans nul choix de la qualité. Ils ne se conduisaient pas toujours bien ; ils buvaient souvent de l'eau salée et mangeaient des baies qui les faisaient vomir jusqu'au sang.

Arrivés à l'embouchure d'une grande rivière, l'équipe entière s'efforce de construire des cajeux pour la traverser, quand, le 14, le *Joly* et la *Belle* s'approchèrent de la rive et détachèrent leurs chaloupes. Le lendemain paraît l'*Aimable* avec M. de la Salle qui vient à terre. Les pilotes des trois

navires examinent la barre afin de ménager leur entrée sans accident : le 18, la *Belle* franchit la rivière sans difficulté. M. de La Salle fait alors décharger de l'*Aimable* les effets les plus lourds et donne l'ordre d'entrer. Mais soudain la forêt se remplit de bruits étranges et une grande bande de sauvages apparaît. Les Français jettent bas leurs armes et font signe d'approcher.

« Ils nous firent, dit l'auteur, des caresses à leur façon frottant les mains sur leur poitrine et nous les passant ensuite sur la nôtre et les bras, avec un certain cri du gosier comme une poule qui appelle ses poussins. M. de La Salle fit donner à manger aux chefs et à boire ; ils s'en allèrent avec quelques haches et couteaux. Quant on les reconduisit au lieu où on les avait accueillis, nos otages restés avec la bande étaient allés à leur village... Avant d'y entrer nous vîmes l'*Aimable* à la voile pour entrer et M. de La Salle considérait de loin qu'il gouvernait mal, allant vers les battures. Bientôt on tira un coup de canon de méchant présage : tous les sauvages se couchèrent à ce bruit, par la peur qu'ils eurent. »

De retour au camp, M. de La Salle est témoin d'un bien triste spectacle : l'*Aimable* échoué sur les battures. Tout le monde accusa le capitaine Aigron de ce malheur délibérément prémédité ; la chaloupe, la seule à bord, alla à la dérive. Il fallait toutefois sauver les poudres et le plus d'effets possible, surtout les farines.

Durant ces pénibles occupations, des sauvages vinrent au campement. Ils échangèrent deux canots pour deux haches et ainsi les Français purent recueillir beaucoup d'effets autour du navire échoué qui s'entrouvrait sous les lames. Mais

il y avait un besoin pressant d'un plus grand nombre de canots.

« M. de La Salle, continue Joutel, envoya traiter de nouveau au village... Arrivés auprès des sauvages, les Français virent dans les cabanes des couvertures de Normandie qui avaient été dérobées au naufrage et qui habillaient déjà les femmes... Nos Français voulurent par signes les avoir : les sauvages se retirèrent mécontents. Eux les reprirent avec quelques peaux de bêtes ; puis ils saisirent quelques canots et y montèrent pour revenir. N'ayant aucun aviron, ils furent surpris par la nuit et couchèrent autour d'un feu. Les sauvages survinrent sans bruit et firent sur eux une décharge subite de flèches : Moranger eut le bras percé et le sein éraillé ; Gayeu fut bien blessé ; Desloges et Oris étaient morts. Cet incident, qui affligea beaucoup M. de La Salle, découragea un grand nombre de ceux qui avaient le dessein d'abandonner l'entreprise. »

Le chef de l'expédition demanda alors des boulets pour ses six canons ; M. de Beaujeu ne voulut pas lui être favorable, et mit à la voile, le 14 mars. M. de La Salle se contenta d'écrire à M. de Seignelay.

Il est permis de se demander si M. de La Salle n'eût pas agi sagement en suspendant son dessein et en essayant une nouvelle tentative. Sans doute, il s'était trop hardiment confié à ses rêves ; et son amour-propre de découvreur le lança dans l'inconnu, pour son malheur et celui de tous ses braves compagnons d'infortune.

V. *Premier travaux d'établissements*

Entouré comme d'un groupe colonial, M. de La Salle pense à établir ses gens et à poursuivre ensuite l'exécution lente et obstinée de ses investigations.

Il tira parti des débris de l'*Aimable*, malgré la désertion précoce de ses mercenaires. Il installa d'abord un fortin temporaire pour mettre à l'abri ses munitions, ses marchandises et ses denrées, et se protéger ainsi contre les invasions des sauvages devenus soudain ses ennemis.

Henri Joutel, doté d'un grand jugement et d'un caractère énergique et pondéré, allait jusqu'au bout seconder ses efforts et adoucir l'amertume de ses déceptions.

Avec 40 à 50 hommes de choix, M. de La Salle voulut chercher un site nouveau, sur la gauche de la baie et de la rivière qui y débouche, dans le dessein de se tenir à distance des sauvages habitant la rive droite. Il confia la direction du fort à Joutel et à Legros, le seul homme qu'il ait mis au fait de ses dépenses et de ses affaires. Son frère, l'abbé Cavelier et l'abbé Chefdeville, les deux Récollets Membré et Leclercq l'accompagnent, laissant son neveu Moranger avec son chirurgien Liotôt à bord de la *Belle*. L'emplacement une fois fixé, il fait travailler à la coupe du bois sur pied, à son transport, à l'équarrissage auquel il dut travailler pour classer les pièces de l'édifice. Trente hommes exténués et amaigris périrent dans ces travaux.

Dans le fortin, Joutel et Legros faillirent périr eux-mêmes. Des mécontents formèrent le projet de les assassiner : le complot fut révélé à temps et les deux coupables mis aux fers pour être jugés par le commandant de l'expédition.

Malheureusement Legros, dans une excursion de chasse, se déchaussa pour aller chercher une bécassine dans un marais et fut mordu au-dessus de la cheville par un serpent à sonnettes : il en mourut, deux jours après l'amputation de sa jambe, près du genou (27 août 1685), Joutel le pleura, « quoique nous ne nous fussions vus que pendant le voyage, où nous avions lié une amitié entière. Il laissa 900 à 1.000 livres en louis d'or dont M. de La Salle se saisit. »

Le travail excessif de la construction du nouvel établissement — appelé *fort Saint-Louis* dans la suite — épuisait les hommes mal nourris. « Je dis plusieurs fois à M. de La Salle qu'il vaudrait bien mieux amener les pièces équarriss par nous sur le bord de la mer, les faisant venir par eau. *Le dit sieur ne s'attachait qu'à sa pensée, m'ayant dit plusieurs fois, aussi bien qu'à d'autres, qu'il n'avait jamais prétendu emmener des conseillers avec lui.* » On voit que le caractère du découvreur était aigri, mécontent, abattu, refusant même l'avis de son lieutenant.

Peu à peu, et après mille péripéties et dangers, on réussit à tout transporter au nouvel établissement. « On le sépara en quatre : un quartier était le logement de M. de La Salle, l'autre celui des Récollets, un troisième pour ces messieurs et un quatrième servait de magasin ; l'équipage logeait à la belle étoile. »

Les sauvages tentèrent plusieurs assauts ou embuscades ; mais le canon, même sans boulets, et les coups de fusils les tenaient à distance ou les mettaient en fuite.

VI. *Premier voyage de M. de La Salle*

Avant son excursion, au mois d'octobre, M. de La Salle promit à Joutel, son lieutenant au fort, « six cents livres par chacun an et le quart des cuirs du poste ». Il laissa un inventaire de tout, en cas de mort, savoir : 8 canons, 200 fusils, 200 sabres ou épées, 100 barils de poudre, 3.000 livres de balles et 200 livres d'autre plomb, 45 barils de fer et d'autres d'acier, des truies et des cochons, une poule et un coq, des haches et des caisses d'outils...

« Nous restâmes au nombre de 34 personnes : trois Récollets, les sieurs Hurié et Dubaut, un chirurgien, les femmes et les filles, et le reste était des soldats, des engagés et des jeunes garçons. Tous eurent ordre de faire bonne garde contre les sauvages, nuit et jour... On fit la chasse aux bœufs pour nous ravitailler de viande fraîche...

« Le sieur de La Salle et son parti prirent la route par le bas de la rivière jusques au fond de la baie... Il m'avait aussi bien tracé le travail d'un fossé à faire autour de l'habitation ; ce qui ne servit guère qu'à nos cochons pour s'y vautrer dans une mare. »

M. Joutel décrit alors le panorama qui encerclait le fort, le phénomène du mirage, la *Rivière-aux-Bœufs* ; il s'étend longuement sur la flore et la faune de ces régions, l'ensemencement des graines apportées d'Europe. Ce croquis rapide ajoute à l'intérêt du récit et rompt la monotonie des occupations de ce canton colonial isolé.

M. de La Salle qui avait perdu en route cinq de ses meilleurs hommes, tués la nuit par des Sauvages, revint au mois de mars 1686 avec ses compagnons, « les habits

tout déchirés ». Il parla « des beaux pays découverts, bois, rivières, prairies ; mais *il n'avait rien trouvé de sa rivière* ». Quant à la *Belle*, elle avait disparu : nul ne savait où elle s'était réfugiée.

VII. *Second voyage de M. de la Salle*

Le second groupe expéditionnaire ne comptait que vingt personnes en tout et se mit en route le 28 avril 1686. M. Joutel reçut le titre de lieutenant de la colonie en l'absence de M. de La Salle. Celui-ci était encore accompagné de son frère, le Sulpicien et du Père Anastase Douai, Récollet, et de son neveu, le sieur du Moranger.

Trois jours après, arrivait le Sulpicien Chefdeville avec quelques compagnons. « Tous me dirent que la barque la *Belle* était périée ou plutôt échouée de l'autre côté de la baie et qu'ils n'avaient échappé que six : lui, le marquis de la Sablonnière, le pilote Tissier, un soldat, une fille et un petit garçon, laquelle fille, originaire de Saint-Jean-d'Angely, était servante à La Rochelle. M. Chefdeville me fit le détail de tout ce qui s'était passé, ajoutant que le maître de la barque était ivre tous les jours... Ils avaient rapporté tout ce qu'ils pouvaient dans un canot. »

Le chroniqueur raconte ensuite les parties de chasse rendues nécessaires à leur subsistance, la manière dont il boucanait la viande de bisons, les réunions récréatives pour chasser le chagrin, la façon dont il se prit pour conserver ses denrées, « M. de La Salle, dit-il, n'ayant que de grands desseins », et le désir de construire une palissade en pieux autour de l'habitation.

Les essais de semaille réussirent fort bien, principale-

ment les légumes du jardin potager, malgré quelque dégât causé par les lapins, les insectes et les rats.

Le sieur Barbier, dit le Minime, secondait admirablement Joutel dans le travail d'alimentation des colons et de protection contre les embuscades des sauvages. Il épousa l'une des filles et fit bénir son mariage par M. Chefdeville, qui avait préalablement baptisé une jeune sauvagesse captive.

Les deux Récollets furent estropiés, le Père Zénobe par un bison blessé et le Père Leclercq, par un verrat en courroux. « Ce dernier avait écrit sur ce qui s'était passé une relation dans laquelle il y avait des choses qui étaient contre M. de La Salle : elle fut brûlée, Le Père Zénobe était tombé dans une pareille faute envers M. de Beaujeu. »

Au mois d'octobre, M. de La Salle revint avec cinq chevaux. « Je vis bientôt que son voyage n'avait rien avancé, malgré le long temps que nous étions dans le pays : je ne voyais que huit hommes, de vingt qui étaient partis avec lui. J'appris que le sieur Bihoret, capitaine d'infanterie, s'était perdu, ainsi que le sieur Duhaut ; qu'un autre avait péri, entraîné par un crocodile en passant une rivière ; il s'appelait Dumesnil.. Il fut question d'abord de se rétablir un peu ; puis comme les voyages n'avaient encore rien produit l'on songea à entreprendre celui des Illinois et à trouver le fleuve pour avoir du succès. »

Les deux derniers mois de l'année se passèrent à se munir de vivres et de produits naturels du sol. M. de La Salle retrouva avec joie ses habits et ses papiers sauvés du naufrage de la *Belle*.

Après la fête des Rois, en janvier 1687, on fit les premiers

préparatifs du prochain voyage. Cette fois le chroniqueur accompagnerait le chef de l'expédition. Il ne resterait donc dans l'habitation que l'abbé Chefdeville, les Père Zénobe Membré et Maxime Leclercq, le marquis de la Sablonnière, un chirurgien et autres au nombre de vingt ou vingt et un.

Les explorateurs partirent le 12 janvier, avec 100 livres de poudre et de balles, sept ou huit douzaines de haches, un peu de farine et « autres menues choses ».

VIII. *Troisième voyage de M. de La Salle*

Le corps expéditionnaire se composait de dix-sept personnes : M. de La Salle, M. Cavelier le jeune, l'abbé Jean Cavelier, le Père Anastase, le sieur Duhaut, le chirurgien Liotot et autres parmi lesquels se trouvait un petit garçon ainsi que le Père Récollet.

Les premières marches furent pénibles et fatigantes. Les hautes herbes s'entremêlaient dans les jambes des chevaux et, parmi elles, il s'en trouvait de coupantes ; il fallait également franchir des marais dans cette saison des pluies. Les halliers succédaient aux forêts et les ruisseaux aux rivières, mais un gibier en abondance réparait les forces des explorateurs. On arrêta un sauvage ennemi qui poursuivait un troupeau de bœufs : on le traita avec beaucoup d'égards et on le relacha après lui avoir donné quelques bouts de tabac : M. de La Salle désirait établir une paix durable avec ses peuples, et protéger ainsi ses compagnons et les gardiens de l'habitation.

Ici, M. Joutel écrit ces justes réflexions :

« Mais ces précautions auraient dû être prises dès le commencement ; il ne nous serait pas alors mort tant de

monde ; l'on aurait pu tirer en peu de temps bien des renseignements de ces peuples, lesquels nous auraient bien servi, soit pour la connaissance du pays et pour l'établissement, soit pour avoir des nouvelles de la grande rivière, dont le dit sieur n'en avait encore aucune. On se serait établi dans un endroit plus avantageux, tant pour les bois qui en sont éloignés que pour l'eau qui n'y est pas trop bonne : ce qui n'a pas peu contribué à la mort d'une partie du monde, et nous n'étions pas plus avancés qu'au premier jour après deux années. Au contraire, nous l'étions bien moins, en ce que nous étions plus affaiblis de tout ; les vivres étaient mangés, les effets perdus et la plus grande partie des hommes morts, *sans avoir rien fait* ».

Durant le trajet, les voyageurs reçurent la visite de quelques bandes de sauvages, à qui on présenta le calumet avec quelques cadeaux. Jour par jour le chroniqueur note les incidents, décrit les paysages et la façon dont les voyageurs franchissent marais, forêts, rivières. Vers le 20 janvier ils accueillent d'autres Indiens : « Ils nous marquèrent certaines indications sur leurs villages et leurs rivières ». C'était la saison des pluies qui rendaient la marche bien difficile et contraignaient à faire des campements fréquents. De nombreux échanges s'effectuaient entre Français et sauvages. Vers la mi-février, on franchit, à l'aide d'un canot construit spécialement pour cette circonstance, les rivières *la Sablonnière, la Maligne et la Dure*.

IX. Rencontre de Villages sauvages

Le premier de ces villages était celui de la tribu *Peas* et le second celui de *Palaquechauré*. Mais on ne pouvait s'en-

tendre que par signes ; néanmoins les réceptions ne laissèrent pas d'être amicales de la part des chefs. On servait des festins aux voyageurs en vue de recevoir quelque présent.

Le pays était plus accidenté ; des mamelons boisés et des vallées remplies de fondrières rendaient la marche très fatigante.

Plusieurs indigènes avaient déjà voyagé à l'ouest du côté des Espagnols : certains ustensiles en poterie portaient la marque des pays civilisés.

Le 23 février, les Français rencontrèrent un sauvage de la nation des *Cenis* : il connaissait M. de La Salle depuis son premier voyage et donna à entendre qu'il y avait un Français dans son village et deux autres aux *Assonis*. Il aurait très volontiers servi de guide à l'expédition, après quelques jours de repos, mais M. de La Salle continua sa route sans prêter une oreille attentive à cette sage suggestion.

Les premiers jours de mars, on se trouva devant la *Rivière-aux-canots* que le Père chrétien Leclercq appelle, dans son *Etablissement de la Foi*, la « Rivière-des-Malheurs » M. de La Salle l'avait déjà descendue « en des canots de peaux ». Elle était remplie de cannes.

X. Assassinat de M. La Salle

Les vivres commençaient à manquer. Avant d'entreprendre le voyage jusqu'aux *Cenis*, M. de La Salle envoya du monde chercher le blé d'Inde qu'il avait caché, dans son précédent voyage, à deux ou trois lieues de l'endroit où les

voyageurs étaient en ce moment. Le sieur Dubaut, le chirurgien Liotot, Tissier, Saget le sauvage Chaouanon et quelques autres s'empressèrent de répondre au désir de leur chef ; mais ils trouvèrent le blé gâté et pourri. Au retour le Chaouanon vit deux bœufs et les tua ; on détacha un homme pour en donner avis à M. de La Salle. Le soir même cet homme arrivait au campement de M. de La Salle et lui transmettait un compte-rendu de l'expédition.

Le lendemain, le commandant donna ordre au sieur de Marle et Monnier d'aller au devant des autres hommes de renvoyer un cheval avec de la viande aussitôt que possible et de faire sécher le reste. Ils partirent le 17 mars et la journée se passa sans nouvelles. « Le 18 ne sachant que penser M. de La Salle proposa le soir, à un des Sauvages, de l'accompagner, moyennant une hache : et il se prépara pour le lendemain ». Le chroniqueur devait également suivre le commandant.

Le 19, M. de La Salle se ravisa : il aurait été téméraire de laisser le fort sans un gardien prudent et expérimenté. Le P. Anastase remplaça le chroniqueur et cinq personnes seulement demeurèrent au fort de nouveau sous la direction de M. Joutel. Le soir, un homme arriva et annonça un grand malheur : M. de La Salle était mort ainsi que le sieur du Moranger, le Chaouanon et Saget. Les meurtriers, ajoutait-il, avaient aussi juré la mort du commandant du fort. « Je demeurai déconcerté, écrit le narrateur, et ne sachant pas que dire. Je n'avais pas de peine à me le persuader, attendu que j'avais toujours été dans les intérêts de M. de La Salle en ayant eu le commandement. »

Fort embarrassé, M. Joutel apprit bientôt qu'on avait décidé

de faire une paix générale. Le porteur de cette nouvelle s'appelait L'Archevêque, natif de Bayonne.

Revenus furieux quand même à la cabane du sieur de La Salle, les assassins s'emparèrent du fort. M. Joutel s'y rendit et les premières paroles qu'il entendit furent celles du sieur Duhaut, le meurtrier : chacun commanderait à son tour. L'abbé Cavelier dans un coin et le P. Anastase d'un autre côté priaient Dieu. Le souper venu les meurtriers distribuèrent de la viande comme bon leur sembla.

La nuit, M. Joutel alla parler à M. Cavelier. Celui-ci, croyant bientôt tomber sous les balles des assassins, recommandait son âme à Dieu.

Le lendemain, conseil général de tous les Français pour savoir si l'on devait pousser de l'avant ou retourner à l'habitation. Comme les Sauvages acceptaient de les conduire aux Cenis, on partit immédiatement et après avoir fait cinq lieues au nord, on campa. Cette nuit même, L'Archevêque raconta à M. Joutel les faits suivants qui mettent en lumière les phases principales de ce grand drame de l'histoire canadienne. Laissons parler l'auteur lui-même.

« Lorsque, le 18, le sieur du Moranger arriva à l'endroit où l'on boucanait la viande des bœufs, il se saisit de la viande et même des issues, en disant qu'il prétendait bien ménager désormais la viande et qu'ils n'en mangeraient pas comme dans le passé. Il leur ôta même tout ce qu'ils avaient, en les brusquant. Ce qui les indigna contre lui à qui ils en voulaient depuis longtemps, de les avoir maltraités, même le chirurgien qui avait soigné sa blessure. Celui-ci, en avait conçu de la haine. Le sieur Duhaut s'étant égaré

au premier voyage avait attribué la faute à M. du Moranger, qui refusa de l'attendre à l'arrière. Tous deux se concertèrent avec Hiems, Tissier et L'Archevêque. La nuit venue, le chirurgien, ayant pris une hache, frappa à la tête le sieur du Moranger endormi et força ensuite le sieur de Marle à l'achever : ensuite il se jeta sur Sage et le Chaouanon. Ce triple meurtre commis, ils résolurent de se défaire de M. de La Salle et de moi. Mais ils n'eurent pas le temps le 19, de venir à nous, quand M. de La Salle alla les rechercher avec le Père Anastase ».

Voici maintenant le récit du meurtre de M. de La Salle raconté par le Père Anastase.

« En arrivant M. de La Salle tira en l'air un coup de fusil pour s'annoncer et prévenir le parti de sa présence. Le sieur Duhaut se cacha tout proche dans les herbes, tandis que L'Archevêque, interrogé à distance par M. de La Salle, lui répondit que le sieur du Moranger était dans l'eau à la dérive. En même temps partit le coup tiré par Duhaut qui frappa le commandant à la tête et l'étendit raide mort sur place, sans prononcer une seule parole. Duhaut cria au Père qu'il n'avait pas besoin d'avoir peur et qu'on ne lui voulait aucun mal... Les assassins rassemblés dépouillèrent M. de La Salle, même de sa chemise : le chirurgien le traitait avec dérision, l'appelant *grand Pacha*. Ils le traînèrent dans un hallier, le laissant à la discrétion des loups et autres bêtes sauvages et se rendirent à notre camp. »

Le 21, on leva le camp pour continuer la marche ; l'abbé Cavelier répétait sans cesse de laisser à Dieu la vengeance. Grâce à l'ingéniosité des sauvages on passa une rivière débordée à l'aide d'un arbre flottant ; les effets mis dans

des peaux cousues en forme d'outres flottantes furent sauvés également. A la fin de mars, on approchait des Cenis.

XI. Les Français chez les Cenis

Le sieur Duhaut, qui avait pris le commandement, désigna quatre hommes pour devancer le parti à ce village : Joutel était l'un d'eux. Ils arrivèrent à proximité le 30 mars et n'y entrèrent que le lendemain.

La réception de la part des vieillards fut amicale et l'hospitalité très généreuse. Joutel passait le jour et presque la nuit à faire des échanges pour procurer du blé et d'autres aliments à ses gens. Il ne tarda pas à rencontrer un déserteur, un Provençal qui était tatoué comme les Indiens. Joutel lui raconta le crime et le détermina à lui amener deux autres déserteurs, deux matelots, un Breton nommé Ruter et un Rochelais du nom de Grollet, le seul qui ne fut pas tatoué. Ayant sauvé les Cenis à la guerre, Ruter avait tué un ennemi d'une balle : ce qui leur valut une grande amitié à l'avenir.

Ces déserteurs, ne craignant plus M. de La Salle, allèrent au campement des Français avec un groupe de sauvages. Joutel resta seul jusqu'au 6 avril.

XII. Projet des assassins : leur mort

Le 8 avril, trois Français à cheval vinrent aux Cenis chercher les vivres que Joutel avait traités.

Ce dernier apprit alors que les meurtriers avaient formé le dessein de retourner à l'habitation de la baie Saint-Louis, d'y construire une barque et de passer ensuite aux Iles

(Antilles). Projet chimérique et irréalisable, à son sentiment, faute de matériaux, de clous, de cordages, de voiles et d'agrès.

Le 10, tous les Français sont réunis au camp. Le Sulpicien, le Récollet, le jeune Cavelier et Joutel décidèrent de poursuivre le voyage jusqu'à un grand village ami des Cenis et situé à 40 lieues au nord-est. L'abbé Cavelier communiqua ce projet au sieur Duhaut, qui avait envoyé six hommes troquer des chevaux au village. Tout d'abord le commandant sembla favorable à ce projet, mais il changea bientôt d'avis. Il porta le campement au delà de la rivière, où venaient tous les jours les sauvages.

Les six hommes ne revinrent que les premiers jours de mai. Le 8 mai, Hiems, Ruter, Grollet et les autres se présentèrent avec une vingtaine d'indigènes. Le premier « s'en fut joindre Duhaut et lui dit qu'il avait appris son désir de continuer la route ».

Hiems désirait rester avec les Cenis. Il réclama donc sa part du butin de M. de La Salle, effets et hardes. Duhaut répondit que tout lui appartenait puisqu'il avait fait plusieurs avances au défunt. Une discussion très vive, se prolongeait, quand, tout à coup, une balle atteignit Duhaut et le tua. Au même instant, Ruter tira sur le chirurgien, nommé Liotot, et lui passa trois balles au travers du corps.

« Je courus vite à mon fusil, dit Joutel, pour me mettre en défense : mais Hiems me cria que j'eusse à mettre bas les armes, et qu'il n'en avait pas à moi. C'était un Allemand de nation et un luthérien, avec qui je n'eus jamais grande liaison. Il rassura aussi les prêtres et le jeune Cavelier

auxquels il ne voulait aucun mal ; quoiqu'il eût été du complot, dit-il, ce fut contre son sentiment envers feu M. de La Salle... Ainsi ces deux meurtriers reçurent le salaire de leur crime et j'eus bien de la joie de n'avoir pas trempé dans leur sang. On fit croire aux sauvages présents à ce drame qu'on les avait exécutés, faute de consentir à suivre Hiems dans leur guerre : ils prirent cela pour argent comptant. Le sieur L'Archevêque, créature de Duhaut, était à la chasse. Je fus au devant de lui, car Hiems avait résolu de le tuer pour éviter ses coups ; mais il quitta cette cruauté sur nos instances renouvelées. »

XIII. *Les Français suivent un parti en guerre*

Hiems avait engagé sa parole de suivre les sauvages contre leurs ennemis. Armés de leurs fusils, cinq autres Français l'accompagnèrent. Pendant l'absence des guerriers, les femmes et les vieillards se livraient aux travaux nécessaires aux trois jours de festin qui couronnent la victoire. L'expédition dura du 10 au 22 mai.

Les sauvages ennemis furent mis en déroute par les détonations des armes à feu : ils perdirent 48 des leurs, soit tués, soit prisonniers. Parmi ces derniers, il y eut quelques femmes et deux enfants : elles n'échappèrent pas aux supplices que leur réservaient les épouses des vainqueurs. L'une fut scalpée et renvoyée ainsi au camp ennemi.

« Nous tâchions, poursuit Joutel, de faire comprendre aux vieillards, qui nous venaient examiner quand nous faisons en commun nos prières, la grandeur de celui qui nous donne la vie, fait croître les blés et les plantes. Je suis surpris que l'auteur (chrétien Leclercq) dont j'ai déjà

parlé ose alléguer qu'on les prêchait et catéchisait : ce qui ne se peut sans avoir passé des années chez eux ».

Après les danses et les festins de la victoire, les Français traitèrent de la marche en avant vers le fleuve Colbert, « dont je gardais toujours bonne espérance », dit l'auteur. Le maître de la *Belle*, Tissier, bien que complice du meurtre, proposa à M. Cavelier de ne le point accuser et ainsi il nous accompagnerait, lui et L'Archevêque. Il obtint son pardon.

Toutefois Hiems refusait de quitter les sauvages. Il résolut de partager le butin : il mit à part environ 30 haches, cinq douzaines de couteaux, 30 livres de poudre et de balles, « qu'il nous céda pour le voyage à M. Cavelier et à son neveu, au Père Anastase et à moi, donnant aux autres une couple de haches et deux couteaux, et garda le reste pour lui ». Il se saisit des habits de M. de La Salle, dont l'un était d'écarlate, et l'autre d'un drap bleu avec un galon d'or de trois ou quatre doigts de large. Il pria l'abbé Sulpicien de lui donner un billet comme quoi il était innocent du meurtre de son frère ; s'il retournait à l'habitation, il ferait voir au sieur Barbier et à l'abbé Chefdeville qu'il n'était point coupable.

M. Cavelier le lui donna en latin « car il (Hiems), parlait bon latin, savait aussi les mathématiques ainsi que l'anglais, ayant servi en Angleterre ».

L'on se quitta en s'embrassant. Sept personnes faisaient partie de l'expédition : les quatre plus haut mentionnés Tissier, le sieur de Marle et un garçon de Paris nommé Barthélemy. Six chevaux portaient le petit avoir des explorateurs.

XIV. *Les Français chez les Assonis*

Le groupe se mit en route, le 26 mai, franchissant les rivières, les coteaux et les vallons.

Ayant fait halte dans un village de sauvages appelés *Naodiches*, alliés des *Cenis*, le chef promit de les conduire au village des *Assonis*, où ils arrivèrent, le 30 du mois. Le grand chef de ce nouveau village hébergea, les voyageurs pendant huit jours et leur accorda une réception très cordiale ; les autres chefs les venaient souvent convier à leurs festins respectifs.

Les sauvages affirmaient « qu'il y avait des gens comme nous qui venaient en grand nombre du côté de l'est. » Ici encore le Père Chrétien Leclercq ose avancer que le Père Anastase leur faisait des exhortations sur les mystères de la religion : « ce qui ne se peut faire, ajoute le chroniqueur, sans bien parfaitement savoir leur langue ; ce que je n'ai pas remarqué au dit Père, lequel ne prenait pas même la peine d'en écrire un seul mot ».

Dans l'intervalle, l'abbé Cavelier songea à retourner à la baie Saint-Louis, plutôt que de courir des aventures périlleuses et des dangers inévitables. Mais Joutel, ayant commencé à gagner le Père Anastase, s'y opposa pour vingt raisons plus convaincantes les unes que les autres : sa fermeté et sa droiture du jugement finirent par entraîner l'assentiment du Sulpicien timide et découragé : « Nous passâmes outre aux difficultés en nous abandonnant à la grâce de Dieu. »

On se guida donc sur le soleil et sur « une petite boussole » à partir du 13 juin. Chemin faisant, Joutel releva certains

détails intéressants jusqu'à l'arrivée aux *Cadodaguious* où se répétèrent les mêmes cérémonies : festins, danses, échanges de présents. Ici encore la plus bienveillante hospitalité accueillit les voyageurs, et les indigènes leur offrirent des guides pour les conduire au village des *Cappas*.

Par malheur, M. de Marle voulut se baigner dans une rivière. Il le dit au jeune Cavelier qui le vit disparaître sous l'eau. Les sauvages coururent et ne ramenèrent que son cadavre. On dut l'enterrer dans un champ derrière une cabane, et ainsi le départ ne s'effectua que le 30 juin ; en quelques jours on arriva à un autre village où deux sauvages connaissaient les *Cappas*.

XV. *Le Voyage vers les Cappas*

Le 2 juillet les voyageurs poursuivent leur pérégrination sous la conduite d'un jeune indigène fort aimable. Après avoir traversé une longue rivière, ils furent rejoints par d'autres sauvages.

Le 6, un Indien, vint au-devant d'eux pour les prier de se rendre auprès du chef. Ils s'y rendent et reçoivent bon accueil ; avec enthousiasme ces sauvages acceptent des Français deux pains, « les meilleurs qu'ils eussent encore vus ». Puis les chefs et leurs femmes invitent leurs hôtes à une grande cabane principale. Ils prennent l'abbé Cavelier, et le soutenant sous les bras, lui mettant sous les pieds une poignée d'herbe avec de l'eau claire dans un plat en terre. Ils lui lavent ainsi le visage et le font ensuite asseoir sur une peau. Les vieillards se rangent autour de lui ; un des sauvages se place derrière le Sulpicien pour le soutenir, tandis

qu'il le fait pencher tantôt d'un côté, tantôt de l'autre par des mouvements mesurés en cadence, Et le concert commence. Ici Joutel donne une minutieuse description de ce spectacle bizarre,

« Le chef des cérémonies amena alors deux filles, l'une portant un collier, l'autre la peau d'une loutre, qu'elles placèrent sur des fourchettes en bois près du calumet. Après cela, on les fit asseoir à côté de M. Cavelier en face l'une de l'autre, leurs jambes étendues et entrelacées, sur lesquelles le maître des cérémonies ajusta celles du prêtre. Et un ancien attacha une plume teinte sur sa tête, la liant avec ses cheveux. M. Cavelier, ennuyé de la longueur du rituel et honteux de se voir en cette posture, nous fit signe d'avertir qu'il se trouvait mal. Aussitôt, deux le prirent sous les bras et le ramenèrent à sa cabane pour s'y reposer.

« Le lendemain, on le vint chercher en cérémonie, et on lui présenta le calumet pour fumer; ce qu'il fit semblant de faire et le chef le lui remit avec ses plumes pour le présenter aux nations en signe de paix. On leur donna une hache, quatre couteaux et de la rassade, ce qui les contenta. Nous tirâmes de nos armes devant eux : le bruit et le feu les épouvantaient. Ensuite ils nous donnèrent des guides en échange d'une épée qu'on leur laissa. »

Du 12 au 23 juillet, les voyageurs marchent vers l'est, traversant les rivières sur les cajeux qu'ils fabriquaient avec les indigènes. Ils arrivèrent ainsi au village des *Pachougas*, nom que M. de La Salle avait souvent prononcé. Là, on eut avis qu'il y avait deux blancs au village voisin. En s'y approchant, on aperçut une grande croix, « plantée comme celles des missionnaires en France et ailleurs où ils vont ».

Le village indien se trouvait au-dessus. Au loin, des canots commençaient déjà à se détacher du rivage.

« Puis nous vîmes sortir deux hommes habillés, qui tirèrent chacun un coup pour nous saluer. On leur répondit... Lorsque leur canot fut proche de nous, nous demandâmes à l'un de quelle nation il était. Il nous répondit qu'il était Français et des gens de M. de Tonty et que cette nation était celle des *Arkansas*. Nous lui dîmes alors qui nous étions... J'aurais de la peine à exprimer la joie que nous eûmes les uns les autres. Le dit Français ayant appris la mort de M. de La Salle en fut bien chagrin : il se prosterna aux pieds du Père Anastase, à cause de sa robe » (24 juillet).

XVI. *Arrivée aux Arkansas*

Les deux Français étaient, comme Joutel, originaires de Rouen et s'appelaient Couture et Delaunay, envoyés par Tonty pour établir un poste aux Arkansas.

Après les réceptions et les cérémonies d'usage chez les indigènes, les voyageurs, se décidèrent à visiter les quatre villages de la tribu, dont deux sont assis sur la rivière des Arkansas et deux sur les rives opposées du Mississipi. Les présents leur valurent des guides de chaque village pour monter aux Illinois dans de grandes pirogues.

M. Cavelier laissa aux deux Rouennais le jeune Parisien, Barthélemy, qui y consentit et il leur céda 15 livres de poudre, 800 balles, 300 pierres à fusil, 3 douzaines de couteaux, 10 haches et une partie de son linge. On leur laissa également tous les chevaux, les seuls dans ce pays. Enfin M. Cavelier entendit la confession des deux Français, avant

le départ. Le 1^{er} septembre, on se trouvait à l'embouchure de la rivière *Missouri*.

XVII. *Le chemin vers les Allinois*

Le 2 septembre, ils remontent le fleuve Colbert, au nombre de 9, savoir : les quatre guides et les cinq voyageurs, deux prêtres, le jeune Cavelier, Joutel et Tissier.

Le chroniqueur avoue que comme il a été ailleurs parlé du fleuve, il lui semble presque inutile d'en faire mention. Néanmoins, il se montre bon observateur et décrit avec précision les bords du fleuve, la flore et la faune ainsi que les cours d'eau : il fait allusion à « un prétendu monstre du Père Marquette » qu'il appelle « deux méchantes figures crayonnées en rouge sur la face d'un rocher de la hauteur de huit à dix pieds, mesure bien éloignée de la hauteur extraordinaire dont parle cette *Relation* ».

Le 3, on quitte le Mississipi pour entrer dans l'Illinois, « au courant fort doux, aux rives bien plus agréables par la quantité des beaux bois et des fruits ». On s'arrête parfois pour tuer un bœuf « que l'un de nos sauvages dépeça et mangea toute crue sa graisse, ce dont il mourut au fort Saint-Louis ».

Le 9, on entre dans un beau lac, large d'une demi-lieue, au sortir duquel on se trompe deux fois de route, « le vrai chenal étant les *Deux Mamelles* ou deux montagnes séparées et rondes ». Puis on aboutit au lac *Pimiteoui*, où l'on rencontre bientôt les Illinois, « bons voleurs, autant des pieds que des mains, mais aussi ils sont nos bons amis ».

Le 14, les voyageurs arrivèrent au fort *Saint-Louis*.

XVIII. *Hospitalité au fort Saint-Louis*

Le commis du fort, le sieur de Boisondet et un forgeron coururent embrasser les voyageurs, pensant que M. de La Salle était dans le groupe. On leur dit qu'il les avait suivis jusqu'à 40 lieues des Cenis et les avait quittés en bonne santé. Le sieur de Bellefontaine commandait en l'absence de M. de Tonty et on alla droit à la chapelle rendre grâces à Dieu.

Il fut bientôt question de savoir comment on pourrait gagner le Canada, avant le départ des vaisseaux pour la France.

Le Père Allouez, Jésuite, était malade au fort. « Il fut alarmé bien fort de notre arrivée, appréhendant aussi celle de M. de La Salle, soit qu'il eût déclamé contre lui, soit par je ne sais qu'elle raison. »

Cette réflexion de Joutel a été diversement interprétée par les historiens, plutôt en un sens défavorable. Le Jésuite n'avait pas d'autres griefs à conserver contre le découvreur que le fait d'avoir quitté son ordre, en toute liberté : il y a toujours un sentiment de délicatesse à l'égard d'un ancien sujet qui s'est mis lui-même à distance. De là à garder aigreur, hostilité, rancune, il y a une distance considérable. Le Père Allouez hiverna au fort avec les deux prêtres, Récollet et Sulpicien ; il leur prêta sa chapelle et le pain et le vin pour célébrer alternativement. Tous vécurent dans la plus grande cordialité.

Ayant renvoyé les guides Arkansas avec force présents, les voyageurs en engagèrent d'autres de la nation des Chaouanons ; cabanés sous le canon du fort. Ils partirent pour le lac Michigan, le jeudi 18 septembre.

XIX. *Relâche des Voyageurs en route*

M. Cavelier donna à M. de Bellefontaine une lettre qu'il devait remettre à M. de Tonty et l'on se mit en route vers Michillimakinac.

Quand on arriva au lac des Illinois, à un lieu nommé *Chicagou* ou pays de *l'aïl* où se déchargent les rivières, on trouva un canot laissé là par trois Français allant au fort. On y resta huit jours dans l'impuissance d'affronter les lames du lac, bien qu'on eût essayé d'y franchir l'espace de huit à dix lieues.

M. Cavelier et les autres résolurent de relâcher, voyant le peu de vivres qu'on avait ; il appréhendait de mourir de faim. Cédant au désir de porter au plus tôt des nouvelles en France, Joutel insista pour pousser de l'avant, « afin que l'on pût envoyer promptement du secours à nos malheureux compagnons ».

Mais il fallut retourner aux Illinois où on arriva le 7 octobre 1687.

XX. *Hivernement à Saint-Louis*

Une fois installés au fort, les voyageurs se trouvèrent dans l'abondance des aliments.

Joutel, qui prenait toujours des notes, fait la peinture du fort Saint-Louis et des sites environnants.

« La nature a fortifié elle-même l'habitation — aujourd'hui *Starved Rock*, le *Rocher de la Famine*, — étant escarpé tout autour, à la réserve d'un côté assez malaisé à monter. La rivière passe au pied. M. de Tonty avait fait placer quatre grandes pièces de bois pour tirer de l'eau d'en

haut, en cas d'attaque. Les fortifications ne consistent qu'en palissades et en quelques maisons : la place ne contient guère qu'un arpent et demi de tour. Des maisons, plusieurs sont en pièces de bois, les autres de pieux. L'on en construisit une pour M. de Tonty à son retour à la fin du mois... Il y avait aussi un nombre de cabanes de sauvages. Les maisons avancement jusque sur le bord du rocher.

« A l'égard du pays, il ne peut pas être plus beau ; il est accompli, propre aux choses nécessaires à la vie et à l'entretien ; à la beauté il joint la fertilité. Prairies aux herbes fort hautes et grosses ; rivière avec des îles boisées ; champ de blé d'Inde et autres légumes ; coteaux aux herbes fines ; pierres et roches comme de grès ou plâtre ; terre plus noire et fort bonne ; arbres de toute espèce ; campagnes avec des semailles de froment ; mines de charbon de terre ; carrières d'ardoises ; mines de plomb, disent les Français. Il n'y faudrait que du monde pour tirer de grandes richesses de ce pays, sans parler du gibier de tout genre. »

Le 27 octobre, retour de M. de Tonty. Il raconte l'expédition de M. de Denonville contre les Tsonnontouans et l'arrestation de plusieurs trafiquants anglais avec leurs canots chargés de marchandises, surtout d'eau-de-vie. Il apprit également les aventures de M. Joutel sans toutefois entendre parler du meurtre de M. de La Salle, selon la promesse de M. Cavalier faite à Tissier avant le voyage chez les Assonis.

Le 20 décembre, des hommes venant de Montréal rapportèrent que trois canots chargés de munitions et de marchandises étaient à Chicagou. L'un de ces hommes, M. Souchereau, commandait à Michillimakinac en l'absence du sieur de La Durantaye.

Il fut résolu de partir à la fonte des neiges. M. Cavelier présenta à M. de Tonty un billet de son frère pour prendre quelque somme d'argent en pelleteries, au fort Saint-Louis. Le gouverneur donna volontiers à l'abbé Sulpicien « pour environ 4.000 livres de castor, avec un canot ».

Le narrateur s'exprime ainsi sur les Jésuites : « Ils avaient avancé plusieurs choses pour contrecarrer l'entreprise et voulurent détacher plusieurs nations de M. de La Salle ; ils avaient même été jusques à vouloir détruire le fort Saint-Louis, en ayant construit un à Chicagou ». Les Jésuites missionnaires se tenaient sur la réserve avec le découvreur. Ne pouvant se substituer aux Récollets dans son estime et ses préférences, ils aimaient à se garantir un pied à terre à Chicago pour évangéliser les Indiens du sud du lac Michigan. C'était leur prêter gratuitement des sentiments hostiles. La preuve évidente de la pureté de leurs intentions ressort du séjour même du Père Allouez au fort avec l'assentiment tacite sinon officiel du lieutenant M. de Tonty et de son mandataire, M. de Bellefontaine.

Le sieur de Boisrondet prit occasion de passer en France avec les voyageurs. M. Joutel expose alors l'état de ses finances : il a tout donné et n'a rien reçu de M. de La Salle, sinon des promesses ou des billets promissoires. M. Cavelier avait sur lui les 900 à 1.000 louis d'or du sieur Legros. « Dans le fond et en justice, ajoute Joutel, j'aurais dû avoir ma part des pelleteries que M. Cavelier prit à Saint-Louis, attendu qu'il m'était dû de l'argent aussi bien qu'à lui, si la quantité n'était pas égale. Mais il n'était pas à propos de rechercher toutes ces raisons : mon principal but était d'ar-

river à bon port et de donner des nouvelles de ce qui s'était passé. »

Quatre sauvages, deux Illinois et deux Chaouanons, consentirent à se rendre en France de même qu'un esclave des Missouris donné à M. de La Salle. M. Suchereau suivit le parti jusqu'à Michillimakinac.

XXI. *Départ pour Michillimakinac*

Le départ s'effectua le 21 mars 1688. M. Joutel et le sieur de Boisrondet naviguaient dans le même canot ; il fallut le hâler et le pousser dans l'eau de neige fondue. Le 8 avril, les canots affrontent les lames du lac dans la direction du nord, et ils accostent en huit jours à une rivière. La pénurie des vivres les obligea plusieurs fois à manger les restes de chevreuils abandonnés par les loups.

On arrive à Michillimakinac le 10 mai. M. Joutel en fait la description : maison de quatre Jésuites, cabanes des Français *voyageurs* pour la traite, belle église en bois, palissades de pieux, nations des Outaouas et des Hurons. Les gens y vivent de chasse, de pêche et de produits agricoles.

Le 14 juin, « il arriva quatre canots de Montréal, commandés par le sieur de Portneuf, qui portait les ordres du gouverneur aux postes du Sault, de la baie des Puants et à Michillimakinac ». M. Cavelier acheta un second canot et l'on se prépara à partir.

XXII. *Départ pour Montréal et Québec*

M. de Portneuf alla au Sault-Sainte-Marie accomplir sa mission et rejoignit le parti le 27 juin ; plusieurs canots sauvages le suivaient. Tous se réunirent le 3 juillet.

On passa à la rivière des Français pour se rendre après plusieurs portages, dans la *Grande-Rivière* (Ottawa), que l'on atteignit le 7, le Long-Saut (Carillon), le 12 et le lendemain Lachine.

De là, on s'en vint à Montréal, où l'on demeura du 17 au 27 et l'on y salua M. de Denonville et M. de Champigny à qui on annonça la mort de M. de La Salle. M. Cavelier et son neveu logeaient au séminaire ; M. Tissier, le maître de la *Belle*, y abjura le calvinisme, « cette religion étant défendue et abolie en France » (*Révocation de l'Edit de Nantes*, 1685).

Le 27 on s'embarquait pour Québec, savoir : le P. Anastase, le sieur de Boisrondet, Tissier, Joutel et les deux sauvages, tandis que les deux Cavelier restaient encore à leurs affaires. En deux jours les voyageurs sont rendus au couvent de Notre-Dame-des-Anges où ils reçoivent l'hospitalité. Le vendredi 4 août, les Cavelier arrivent à Québec et tous vont saluer les deux évêques. Mgr de Saint-Vallier et Mgr de Laval.

XXIII. *Retour en France*

Le 21 août, les voyageurs se rendent en barque à Matane, où un voilier chargeait des marchandises ; le Père Enyabran, Jésuite, rentrait aussi en France.

Le 2 septembre, on fait escale à l'île Percée, « où il y a cinq habitations, méchant pays peu fertile ». Il y a aussi une église bâtie par les Récollets. Cinq ou six navires de pêche y préparaient leur cargaison.

Quatre jours après, on passe à Terre-Neuve et on pêche ensuite au grand banc environ 300 morues.

En pleine mer, on aperçut environ douze ou treize vaisseaux, échangeant des nouvelles lorsque les deux équipages étaient à portée de la voix humaine.

Le 9 octobre, les voyageurs débarquent à La Rochelle, à la rade de Chef-de-bois, après quatre années de longues pérégrinations. Le sieur de Boisrondet se hâta vers Orléans, son pays natal, le Père Anastase vers Paris, le Sulpicien Cavelier vers le Mont Saint-Michel pour y accomplir son vœu.

Le 7 novembre, tout le monde est à Rouen. Pour se soustraire aux curieux, Joutel alla vivre à la campagne : « Je me suis trop fié, dit-il en terminant, à des gens qui se sont moqués dans la suite. Mais il faut louer Dieu de tout. »

Il faut louer Dieu de tout : Phrase significative, lumineuse synthèse de la colonisation primitive de la Nouvelle-France ! Cet optimisme courageux, joint à une claire conception des réalités, explique dans une certaine mesure le succès du « découvreur » et de tous ces colons qui, plus tard, à la fois historiens et conquérants, composeront pieusement, et au prix de quels efforts ! l'authentique récit des progrès réalisés, et traceront en lignes multiples, sur le sol et sur les eaux de la patrie canadienne, avec le fer des charrues ou la pointe des canots, l'épopée du travail.

V

Journal de M. D'Iberville

Originaire de Montréal, Pierre d'Iberville devint capitaine de la Marine royale. Il s'était illustré dans sept campagnes

différentes sur mer et sur terre, lorsque M. de Pontchartrain lui confia, en 1698, la hardie et périlleuse mission de découvrir les bouches du Mississipi.

Le succès vint couronner ses investigations. Il sut diriger admirablement les préparatifs qui conditionnaient l'issue de son expédition. Le ministre lui mit en main le manuscrit si étendu de Henri Joutel et lui assura la compagnie du Père Anastase Douai lui-même ; il lui livra l'ouvrage de Hennepin, le Récollet transfuge en Angleterre.

Il convient de signaler ici une clause importante du traité de Ryswick (20 sept. 1697). Le roi avait fait insérer et admettre la réserve entière des droits de la couronne de France sur la Louisiane : il en imposa le mandat secret à ses plénipotentiaires. Il s'agissait de discerner, au plus tôt, le vaillant marin, capable de donner au problème de la prise de possession une indiscutable solution.

Le ministre fit armer à Rochefort deux frégates, la *Badine* et le *Marin*, mis sous la protection du navire de guerre le *Français*, commandé par le marquis de Châteaumorant. M. de Surgères était le capitaine du *Marin* et M. d'Iberville de la *Badine*. La flotte leva l'ancre de La Rochelle, le 5 septembre 1698 et fit escale à Brest jusqu'au 24 octobre. Le 4 décembre, elle aborde à Saint-Domingue, où elle prit deux traversiers. M. d'Iberville envoya de Léogane au ministre le récit des péripéties de la navigation. On y embarque neuf flibustiers et un bon pilote pour le golfe et l'on met à la voile le 31 décembre.

Le *Journal de la Badine* (1) insiste minutieusement, en termes de marine de l'époque, sur tous les détails de la navigation et sur la marche de la flotte. Il serait difficile d'exiger plus de précision technique.

Le 23 janvier 1699, « après le coucher du soleil, je remarquai des feux à terre à vingt lieues... Le lendemain, le bord de la mer paraît couvert d'arbres assez hauts. Ma biscayenne a marché à demi-lieue à terre de moi... Le 25, j'envoie sonder l'entrée d'une rivière ». Les navires sont en face de l'île *Sainte-Rose* et bientôt devant *Sainte-Marie de Pensacola de Galvez*, colonie espagnole, « établie depuis trois mois à ce havre, où il y a environ 300 hommes qui n'ont encore de fortification qu'un carré de pieux à hauteur d'homme ». Le gouverneur écrit à M. de Châteaumorant et lui offrit de faire de l'eau et du bois.

Le 31, la biscayenne et les felouques entrent dans la baie de la rivière *Mobile* et M. d'Iberville s'en va avec son frère de Bienville et un détachement coucher à terre.

C'est un marin expérimenté qui, cette fois, remplace M. de La Salle non initié aux choses de la mer. On s'aperçoit aisément de l'erreur de ce dernier et de M. de Beaujeu : l'absence à bord de grosses chaloupes pour atterrir.

M. d'Iberville note, nuit et jour, les degrés de latitude et de longitude et il procède avec lenteur et précaution, grâce aux traversiers, à la biscayenne, aux felouques, ses embarcations côtières. Pas un pouce de terrain, continent ou île

(1) G. Margry, *Découv. des Fr.*, t. IV, p. 131.

qui ne soit inspecté minutieusement durant l'espace d'un mois. Sans répit les pilotes ont la sonde en main.

Le 3 février, il s'arrête à une île qu'il nomme *Ile-du-Massacre* : on y trouva les têtes et le reste des ossements de plus de 60 hommes ou femmes. Il calcula la distance qui sépare cette île — plus tard appelée *Dauphine* — de la terre ferme à Mobile.

Le 14, « j'ai aperçu un canot et plusieurs Sauvages, qui s'enfuirent tous, excepté un vieillard fort malade dans le canot, que l'on s'empessa de soigner, tandis que mon frère et deux Canadiens coururent après les fuyants, et ils ne ramenèrent qu'un femme. Le vieillard mourut le lendemain. Mais trois sauvages et deux femmes vinrent fumer le calumet de paix. D'autres de leurs gens les joignirent ». Dix d'entre eux vinrent à bord, « et ils furent surpris de tout ce qu'ils virent ».

M. de La Salle avait essayé du même procédé, peut-être dans les mêmes parages louisianais. Hélas ! il ne sut guère en tirer parti. M. d'Iberville au contraire prit d'eux des informations et réussit à leur faire dire le nom du Mississipi, en leur langue *Mal banchya*. Il eut soin de lier amitié avec les chefs par force présents « les festinant de sagamité, faite avec des prunes, leur faisant boire du vin et de l'eau-de-vie, dont ils burent très peu, admirant fort celle que nous faisons brûler. Je les fis fumer dans un calumet de fer que j'avais, fait en forme de navire avec le pavillon blanc et fleurdelisé, orné de rassade. »

Le reste du mois se passa à examiner en détail baies, anses, rivières, marais et îles. Avec deux canots d'écorce emmenés du Canada à La Rochelle par des Canadiens,

M. d'Iberville se dirige vers *Malbanchya* ou la rivière de *La Palissade* des Espagnols : il est accompagné de son enseigne, son frère, le P. Récollet et 48 hommes.

« Le 2 mars, étant à son embouchure, elle me parut bien nommée, à cause de roches sans nombre ou bois pétrifié, les unes grosses et les autres petites, qui la barraient à une lieue et demie de son cours : l'eau y était douce, avec un fort grand courant, qui ne se mêle à la mer qu'à environ trois quarts de lieue au large : elle était bourbeuse et fort blanche... Le lendemain, jour du mardi gras, à deux lieues et demie de l'entrée, je montai et vis que la rivière se fourche en *trois branches*. Depuis là, elle est assez droite avec des rives fort basses qui se noient, et je nommai, à six lieues, une pointe à droite *Mardi-Gras*. »

D'un seul coup, M. d'Iberville en personne venait de découvrir et de remonter les bouches du Mississipi. On est surpris de constater, selon Joutel, que M. de La Salle ait pu s'illusionner au point de regarder la rivière de *Matagorda* comme « un bras de la rivière Colbert ». Il avait pourtant aperçu le delta et exploré les trois canaux de décharge dans la mer.

En bon catholique Canadien, Pierre d'Iberville fit célébrer la première messe et chanter le *Te Deum* par le même Récollet qui y avait suivi M. de La Salle en 1682. Le mercredi des Cendres, le Père célébra encore et distribua les Cendres à tout le monde : et l'on planta une croix.

Le 14, les *Bayagoulas* accordèrent une chaleureuse réception aux voyageurs. On passe ensuite au village des *Houmas* ; partout on plante des croix. On arrive ensuite à un endroit appelé *Pointe-Coupée* ; sur le bord se trouvait

un mai sans branches, rougi — appelé plus tard et aujourd'hui encore *Bâton-Rouge* — avec plusieurs têtes de poissons et d'ours attachées en sacrifice : c'était la limite des chasses des Bayagoulas et des Houmas.

Après avoir remonté le fleuve de 150 lieues environ, le parti résolut de retourner au vaisseau (22 mars). M. d'Iberville revint avec quatre hommes par le lac désigné ensuite sous le nom de *Pontchartrain*. M. de Sauvolle et M. Bienville, suivant le cours du fleuve en aval, rapportèrent une lettre de M. de Tonty, laissée au chef des *Mougoulachas* pour M. de La Salle. Elle est ainsi conçue en partie :

« A M. de La Salle, gouverneur général de la Louisiane.
Du village des Quinipissas, le 20 avril 1686 :

Monsieur.

« Ayant trouvé le poteau, où vous aviez arboré les arbres du roi, renversé par les bois de marées, j'en ai fait planter un autre en deça, environ sept lieues de la mer, et j'ai laissé une lettre dans un arbre à côté, dans un trou de l'arrière, avec un écriteau au-dessus.

« Les Quinipissas m'ayant dansé le calumet, je leur ai laissé cette lettre pour vous assurer de mes très humbles respects, et vous faire savoir que sur les nouvelles que j'ai reçues au fort, que vous aviez perdu un bâtiment et que des sauvages vous ayant pillé vos marchandises, vous vous battiez contre eux : je suis descendu avec 25 Français, 5 Chaouanons et 5 Illinois.

« Toutes ces nations m'ont dansé le calumet. Ce sont des gens qui nous craignent extrêmement, depuis que vous avez défait ce village ici.

« Je finis en vous disant que ce m'est un grand chagrin

que nous nous en retournions avec le malheur de ne vous avoir pas trouvé, après que deux canots ont côtoyé du côté du Mexique trente lieues, et du côté de la Floride vingt-cinq, lesquels ont été obligés de relacher, faute d'eau douce. Quoique nous n'ayons pas encore de vos nouvelles ni vu de vos marques, je ne désespère pas que Dieu ne donne un bon succès à vos affaires et à votre entreprise. Je le souhaite de tout mon cœur, puisque vous n'avez pas un plus fidèle serviteur que moi et qui sacrifie tout pour vous chercher. »

M. d'Iberville ajoute : « Le reste de la lettre contient encore autant d'écriture et des nouvelles des Illinois, Chaouanons, Outaouas et de la guerre qu'on se proposait de faire aux Iroquois, et de la mort de plusieurs personnes, de l'arrivée de M. Perrot au gouvernement de l'Acadie avec 25 soldats... Par cette lettre, il n'y a pas à douter que ce ne soit le Mississipi que le Malbanchya, et que les Bayagoulas et les Mongoulachas ne soient les Sauvages qu'il nomme Quinipissas. Ils ont fait voir à mon frère un livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, avec le nom d'un Canadien dessus. Ils avaient des bouteilles données par Tonty qu'ils appellent le *Bras-Coupé* ou la *Main-de-Fer*. »

Le 31 mars, on décide de construire un fort à Biloxi, à 5 lieues des navires. Tous ces hommes sont mis au labour, du premier au douze avril. On y transporte quatre canons ainsi que le bétail domestique. Le Père Anastase qui demande à rentrer à son couvent est remplacé par l'aumônier de la *Badine*. Cinq Espagnols ont déserté de Pensacola pour venir aux Français.

Le 25 avril, on érigea les magasins et l'on acheva les logements pour la garnison de 80 personnes, y compris 50 canadiens. Le fort est situé à l'est du fleuve. M. de Sauvolle y fut nommé commandant, M. de Bienville lieutenant, M. Levasseur major.

Le 4 mai, les navires mettent à la voile. Dix jours après, ils rencontrent un brigantin anglais des Iles en route pour New-York : M. d'Iberville profite de cet heureux hasard pour écrire aux siens du Canada. Bientôt une furieuse tempête casse les gouvernails du *Marin* et de la *Badine*. Le 1^{er} juillet, on transporte les malades du bord à l'hôpital de Rochefort : « les deux tiers de nos gens étaient hors d'état de travailler. »

Le 26 août suivant, le ministre de la marine écrit à M. d'Iberville : « Je suis bien aise de vous donner avis que le roi vous a fait chevalier de Saint-Louis aussi bien que M. de Surgères ».

Cette faveur spéciale que Sa Majesté accordait au découvreur des bouches du Mississipi était donc la juste récompense de plusieurs mois de périls continuels bravés vaillamment pour la plus grande gloire de Dieu et de la Couronne de France.

CHAPITRE VIII

Les Relations des Officiers militaires

Un nouvel aspect de la Nouvelle-France est mis en relief par la correspondance et les comptes rendus officiels des coloniaux.

Ces Relations sont moins nombreuses au ^{xvii}e siècle que dans la période suivante : le roi, avant sa majorité et avant l'administration de Colbert, n'avait guère songé à envoyer des troupes de la marine à la défense de son domaine d'outre-mer. Il fallut néanmoins ouvrir les yeux à l'évidence et prêter l'oreille aux agissements du Père Le Jeune et de Pierre Boucher, aussi bien qu'aux réclamations des gouverneurs d'Argenson et d'Avan-gour.

En 1663, parut enfin le régiment des Carignan avec sa pléiade d'officiers. En 1682 et les années suivantes, les détachements de la marine furent de nouveau expédiés, à l'occasion de la seconde guerre iroquoise.

D'autre part, la découverte de la plantureuse vallée du Mississipi et les explorations des pays du prochain Ouest et de la baie du Nord nécessitaient la fondation de nouveaux postes éloignés.

Ainsi les archives ont conservé à la postérité une série de correspondances du plus poignant intérêt et qu'il importe maintenant de faire connaître par une rapide analyse.

I

Le chevalier Pierre de Troyes

Le *Journal de l'expédition* du vaillant officier vient d'être publié tout récemment au Canada (1).

Il avait à peine débarqué à Québec, le 1^{er} août 1683, avec le marquis de Denonville, que ce dernier le chargeait d'une mission fort périlleuse autant qu'audacieuse : il lui confiait le mandat impératif d'expulser les Anglais de la baie d'Hudson, où Radisson venait (1684) de les consolider par l'érection de forts ou comptoirs de traite.

La Compagnie canadienne de la baie du Nord résolut d'organiser à son compte une expédition d'attaque, de concert avec le gouverneur qui fournissait les troupes. Il concéda, en effet, cent hommes, dont trente soldats d'infanterie et soixante-dix choisis parmi les habitants volontaires de la colonie.

M. le chevalier de Troyes, « dont la sagesse, prudence, bonne conduite et savoir-faire étaient assez connus du gouverneur » reçut le titre de commandant, les sieurs Jacques de Sainte-Hélène celui de premier lieutenant,

(1) Abbé J. Caron, *Le Journal de l'expédition du chevalier de Troyes à la baie d'Hudson*, Beauceville, 1918.

Pierre d'Iberville de lieutenant en second, Paul de Maricourt de major, tous trois fils de Charles Le Moyne de Longueil, Zacharie Robutel de La Noue d'aide-major, Pierre Allemand de commissaire des vivres, le sieur de Saint-Germain de capitaine des guides sauvages, Antoine Silvy, Jésuite, d'aumônier du détachement.

* * *

La Relation qui couvre les quatre mois de pérégrination commence en mars 1686, par la revue à Ville-Marie, des cent hommes de l'expédition par M. de Callières. Le départ s'effectue aussitôt vers le bout de l'île de Montréal (30 mars). Les canots, au nombre de 35, grands et petits, étaient chargés de vivres et de munitions. Les glaces se brisaient d'abord sous les pieds des bœufs : bientôt survint la débâcle.

« Je campai dans une anse, écrit le chroniqueur, où je trouvai M. de La Forest, capitaine dans les troupes que commande M. de La Salle, et qui allait aux Illinois avec un équipage de trois canots, tenant notre route jusques au Mattawa. »

Le 4 avril, le parti « campe au pied du Longsaut de Carillon, où nous vîmes les vestiges de 17 Français qui soutinrent l'effort de 700 Iroquois ». Le portage fut long et très fatigant. « Je fis élever une croix, le 6, sur une pointe que l'on découvre de loin. Le lendemain, la pluie nous empêcha de faire la procession des Rameaux. » On était au bout du lac des Deux-Montagnes.

Ayant côtoyé ce rapide de cinq milles à travers les bois,

le parti se trouva réuni au camp que venait de quitter le sieur de Laforest. Il fallut y « raccommoder les canots ». On passa la rivière du *Lièvre* ; tout le long de la route, ils rencontrèrent plusieurs Iroquois chrétiens qui leur donnèrent de la viande comme présent.

Le 20 avril, le commandant punit un Canadien en l'attachant à un arbre. A ce sujet quelques soldats voulurent exciter une sédition, mais bientôt la paix se rétablit, grâce aux efforts du Père Silvy. A tort ou à raison, le chroniqueur profite de cette circonstance pour déclarer que « le caractère des Canadiens est un naturel qui ne s'accorde guère avec la subordination ». Le lendemain, « on partit pour aller au portage de *La Chaudière* (Hull) que les voyageurs ont ainsi nommé, parce qu'une partie de la rivière, qui tombe parmi une affreuse confusion de rochers se jette dans un trou d'une de ces roches faite en forme de chaudière dont l'eau s'écoule par dessus ».

Le 22, quatre hommes malades ou blessés retournent à Montréal, tandis que le parti se rend au portage *Des chênes*, puis à celui *Des chats*. Cinq jours après on remonte les rapides *Des calumets*. Le 1^{er} mai, le P. Silvy dit la messe ; sur le soir, quatre canots de sauvages de *Témiscamingue* arrivent au camp et bientôt tous les voyageurs se réunissent au portage des *Grandes-Allumettes* (Pembroke) ».

Successivement, on passe les rapides *Des Joachims*, de la *Roche-Capitaine* et des *Deux-Rivières*. Le 12, arrivée à Mataouan où le Père Silvy célèbre de nouveau la messe. « Je dinai, dit le chroniqueur, avec le sieur Denis-Joseph Suchereau de La Ferté qui venait de Michillimakinac et s'en allait à Québec en grande diligence porter des nouvelles à

M. le marquis de Denonville ». On franchit de là les rapides de la *Demi-Charge*, de *La Cave* et *Des Erables*. On loua les services d'un guide et on franchit le rapide *De la Montagne* avant d'entrer dans le lac *Témiscamingue*.

Dans une île du lac, la Compagnie du Nord possédait un poste de traite ; on y établit M. Sibille pour rendre compte de tout à la compagnie et les lieutenants y laissèrent quatre hommes (20 mai). Une mine que l'on voulait exploiter se trouve dans la ligne de séparation des cantons actuels nommés Guigues et Duhamel. Elle est considérée comme très riche, mais les difficultés d'accès en ont retardé l'exploitation jusqu'à notre époque.

Ensuite il fallut faire trois nouveaux portages et traverser une prairie en flammes ainsi que des forêts : « Une manche de ma chemise fut brûlée par une confusion d'étincelles et de charbons ardents qui tombaient continuellement ».

Le 30 mai, les voyageurs sont rendus à la ligne de séparation des eaux ou hauteur des terres, dans les lacs *Massia* et *Berthemer*.

Encore trois portages à franchir et l'on arrive au fort de l'*Abbitibi* « que je fis construire sur une petite éminence ; il est de pieux et flanqué de quatre petits bastions ». Ce fort fut dans la suite fréquenté des traiteurs français et occupé par eux jusqu'en 1763.

En sortant du lac Abbitibi, on dut faire plusieurs portages pour entrer dans la rivière du même nom qui se décharge dans la baie *James*. Noël Leblanc, « l'un de nos meilleurs hommes se noya en voulant sauter la chute, avec le sieur d'Iberville, dans le canot duquel il était et lequel y perdit tout, excepté la vie ».

Le 19 juin, le parti expéditionnaire est arrivé à la fourche du *Mousipy* ou confluent de la rivière Abbitibi et de la rivière *Moose* (Orignal). L'auteur décrit aussitôt les dehors du fort *Monsoni* ou *Hayes* des Anglais — plus tard *Saint-Louis* des Français — ainsi que la palissade qui l'entourait. Il fractionne ses troupes en cinq détachements et ordonne l'assaut du fort.

Les lieutenants y pénètrent les premiers, suivis de leurs soldats. M. de Troyes approche le bélier de la porte principale pour l'enfoncer, pendant que ses hommes faisaient feu sur toutes les fenêtres et embrasures. Par malheur une balle atteignit aux reins l'un des hommes déjà entrés dans l'enclos du fort. Les canons n'étaient point chargés. « Notre interprète anglais m'avertit qu'ils demandaient quartier et j'eus beaucoup de peine à arrêter la fougue de nos Canadiens qui faisaient de grands cris à la mode des sauvages. Un Anglais voulut pointer un bastion sur nous : il reçut une balle dans la tête qui le renversa mort sur la place. Ils crièrent quartier de nouveau. Le bélier ayant mis la porte dedans, le sieur d'Iberville s'y jeta incontinent, l'épée en une main et le fusil en l'autre. Un Anglais referma la porte sur lui ; mais M. d'Iberville chamaillant hardiment de son épée, blessa quelques Anglais au visage et lâcha son coup dans un escalier où il entendait du bruit. Un autre coup de bélier ayant entièrement enfoncé la porte, tous nos gens entrèrent, l'épée à la main, et trouvèrent les Anglais tous en chemises. Ils n'avaient ni garde, ni sentinelle que des mâtins qui n'étaient de nulle conséquence... Le fort fut pris en une demi-heure de temps, avec 17 Anglais qui étaient dedans et que je mis en prison dans

un vaisseau, nommé la *Sainte-Anne*, autrefois aux Français » (20 juin).

* * *

Les jours suivants, on résolut d'enlever également le fort *Rupert* « qui était à 40 lieues de chemin très difficile, avec 60 bons hommes, laissant le reste au capitaine de Saint-Germain au fort ». M. de Troyes partit, le 25, avec deux lieutenants. Il fallut traverser la baie de *Hannah*, qui a cinq lieues de large. Quatre sauvages venant du fort renseignèrent exactement les assaillants : un bâtiment, disaient-ils, mouillaient en face de la place.

M. de Sainte-Hélène alla avec trois hommes découvrir les alentours et les agissements des Anglais ; son rapport dévoila l'insouciance de la garnison, qui ne soupçonnait aucunement la présence de l'ennemi. Aussitôt le commandant confia 13 braves à M. d'Iberville qui a la mission de s'emparer du navire, « devant être soutenu d'un détachement qui devait faire feu, du bord de l'eau, sur tous ceux qui paraîtraient sur le pont du vaisseau ». En même temps, M. de Sainte-Hélène devait attaquer le fort vigoureusement.

« Je me mis à la tête du reste de nos gens que j'avais fait mettre en bataille. J'entrai dans le fort, la porte étant enfoncée à coups de bélier, le feu des hommes continuant sans répit sur toutes les ouvertures... Les Anglais demandèrent quartier. Celui qui commandait m'aborda en tremblant et me prit par le bras, comme étant en sûreté avec moi. M. de Sainte-Hélène s'empara de trente hommes du fort, y compris ceux du navire, et qu'on désarma. »

« M. d'Iberville avait abordé le navire du tribord, et n'y trouva pour toute garde qu'un homme dormant tranquillement dans sa couverture. Le reste en faisait autant dans leur lit. Nos gens éveillant cet homme, il se mit en défense et obligea un des nôtres de le tuer d'un coup de fusil. Au bruit un autre voulant monter sur le pont, le sieur d'Iberville lui donna un coup de sabre sur la tête et il appela ses compagnons au secours ; il fut arrêté tout court par un second coup au travers du corps. Pendant ce temps-là, nos gens avaient fait des ouvertures avec les haches et firent pleuvoir dans la chambre une grêle de balles, dont quelques Anglais se sentant blessés, ils demandèrent quartier. Ainsi on s'assura du navire (*Alert*), où était le sieur *John Bridgar*, gouverneur, et le capitaine *Outlaw* » (3 juillet).

De retour au fort Monsoni, il fut décidé de faire le siège du fort *Quitichouan*, (Albany). M. d'Iberville et Pierre Allemand y devaient conduire le vaisseau capturé portant les canons du fort Rupert. Les détachements se mirent en route à bord des canots, le 17 juillet. Par malheur, les guides faisaient défaut. Mais les Anglais, apercevant le navire qui battait leur pavillon, tirèrent des salves qui servirent de signaux aux Français.

* * *

Ceux-ci, épuisés de fatigues et de faim surtout, durent faire appel à tout leur dévouement et à leur bravoure. Cette fois, la place bien défendue opposerait aux assaillants une résistance opiniâtre. On organisa des batteries et on tira plus de cent cinquante coups de canons, auxquels ripostait la place assiégée.

M. de Troyes songea alors à envoyer une sommation au gouverneur anglais. Trois parlementaires avaient ordre « de lui redemander trois Français prisonniers, nommés Péré, La Croix et Desmoulins (23 juillet).

Le lendemain, « n'ayant plus de vivres, je proposai à mes gens de faire un vœu à sainte Anne ; à quoi ayant consenti, nous récitâmes les litanies, promettant chacun 40 sous pour les réparations de son église de la côte de Beaupré et d'y apporter le pavillon arboré sur un des bastions du fort, l'a priant au surplus de nous être favorable dans notre entreprise... Le 25, je fis pointer les batteries contre les appartements du gouverneur. La première volée, comme je l'ai appris depuis, fut tirée comme il soupait avec sa femme, son fils et leur ministre, dont deux boulets ayant passé contre le visage de cette femme, elle s'évanouit de frayeur, et l'autre sous le bras du valet qui lui versait à boire, il laissa tomber ce qu'il avait, et le ministre le verre qu'il tenait à la main, sans que personne fut blessé.

« Le 26, le Père Silvy dit la messe, rejoint par plusieurs officiers. Nous envoyâmes plus de 140 volées de canon qui grillèrent la place de tous côtés... Le ministre vint bientôt parlementer, demandant que je voulusse bien aller à la rencontre du gouverneur : ce que je lui accordai... Le gouverneur — Henry Sergeant — m'aborda avec de grandes salvades, commençant notre conférence par une bouteille de vin d'Espagne, en buvant le premier à la santé de nos deux rois. Il avait plusieurs autres bouteilles de liqueurs dont il voulait nous régaler ; je lui dis que je n'étais pas venu pour boire, mais pour exiger les conditions de la capitulation. On en convint sur-le-champ : reddition du fort et

de ce qu'il contient, biens et bagages laissés aux domestiques, au gouverneur et à sa maison, internement des prisonniers à l'île *Charlton* en attendant d'être rapatriés par les vaisseaux anglais et alimentés des vivres nécessaires, honneurs de la guerre accordés au gouverneur et à son fils seulement...

« Je laissai au fort *Sainte-Anne* le sieur de Saint-Germain, lui quatrième, avec ordre de jeter à terre les quatre bastions, de repousser les deux palissades contre les pignons des logés, afin qu'il n'y eut qu'une cour et nulle fortification.

* * *

De retour au fort *Monsoni*, M. de Troyes ordonne à M. d'Iberville de brûler le grand corps de logis qui était dans l'île *Charlton* pour le soustraire à la commodité des navires que l'on croyait venir d'Angleterre. Les deux lieutenants et leur frère, M. de Maricourt, ainsi que le Père Silvy restèrent en charge des trois postes conquis.

« Le 9 août, je leur dis adieu pour m'en revenir à Québec, avec mon détachement, à la réserve de 40 hommes... Nous arrivâmes au fort *Abbitibi* et de là au *Témiscamingue* en cinq jours et après vingt-cinq portages... Nous repassâmes par la mine, où nous vîmes les gens de M. le marquis de Denonville (7 septembre). J'en partis le lendemain, après avoir distribué à mes gens du blé d'Inde, avec quoi nous devons faire 120 lieues pour gagner Montréal, suivi du chef de la nation de *Témiscamingue*, et j'arrivai à Montréal avec le détachement, sans que pendant la route il arriva rien de remarquable » (octobre 1686).

Ainsi se termina l'une des plus heureuses expéditions de la Nouvelle-France du xvii^e siècle. La capture des forts Hayes, Rupert et Albany et la destruction des quatre bastions du fort Sainte-Anne permettaient à la Compagnie canadienne de la baie du Nord d'ériger des comptoirs de traite et de caresser l'espérance illusoire d'un monopole de fourrures dans ces régions glacées de l'Amérique septentrionale.

II

Les Ouvrages de La Hontan

Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de La Hontan était originaire du Béarn (1666-1713). Encore adolescent, il entra au régiment de Bourbon, se fit garde de la marine et, par cette voie, fut conduit au Canada. Il débarquait à Québec, le 8 novembre 1683 et il hiverna chez les colons de Beaupré.

En 1684, il monte au fort Frontenac et suivit M. de la Barre dans sa campagne inefficace contre les Iroquois. L'année suivante, il est au fort Chambly et séjourne à Boucherville (1687). Il prend part à l'expédition du marquis de Denonville contre les Tsonnontouans et reçoit de lui le titre de commandant au fort *Saint-Joseph* du lac Érié, fondé par Du Lhut. Huit mois après, ayant appris l'abandon du poste du Niagara, il se croit seul en butte aux incursions des barbares ; il s'empresse d'incendier son fort et de se réfugier à Michillimakinac. C'est là qu'il entendit le récit des pérégrinations et des malheurs de M. de La Salle, de la bouche même de Henri Joutel (1688).

Le Béarnais, cousin des Gascons, imaginera dans ses *Mémoires* et *Voyages* une expédition personnelle sur la *Rivière-Longue* (?), avec un groupe de soldats et de cinq indigènes (septembre 1688 — mai 1689) : récit fantastique et dénué de toute créance. En juin, il descend à Montréal, puis à Québec, où débarque (15 octobre) le comte de Frontenac, son compatriote, qui lui ouvre sa bourse et le fait asseoir à sa table. L'année suivante, l'attaque de Phipps ayant échoué et ses affaires familiales le pressant, il est envoyé à Versailles porter les lauriers de la victoire.

Le ministre l'accueille avec froideur et l'oblige à retourner à Québec où il arrive, le 18 septembre 1691. Il soumet au gouverneur son projet, repris de La Salle, d'une flotille sur les grands lacs ; on convient de consulter le ministre à ce sujet. Embarqué sur la *Sainte-Anne*, il fait escale à Plaisance et tient bientôt tête à cinq frégates anglaises qui durent s'éloigner après un combat de 6 heures. Rendu à Saint-Nazaire, vers le 22 octobre, il est récompensé à Versailles d'une lieutenance dans une compagnie de la marine.

Il arrive à Plaisance, le 20 juin 1693, M. de Brouillan, le commandant prit ombrage de sa nomination et lui manifesta une vive antipathie, puis une haine telle que le 20 novembre de la même année, M. de La Hontan, pour échapper à la Bastille, dut s'enfuir sur le dernier vaisseau en rade, moyennant 1.000 écus. Il atterrit à Viana en Portugal, puis monta sur un voilier à destination d'Amsterdam. De la Hollande il se rend au Béarn où il recueille 200 livres des fermiers. Puis il passe à Saragosse (8 octobre 1695) pour revenir au Danemark, où il gagne les sympathies de la Cour de Copenhague. Après le traité de Ryswick, il essaie

d'obtenir sa grâce à Versailles, mais en vain. La Guerre de la Succession d'Espagne achève d'anéantir ses espérances. Il est alors hospitalisé à la Cour de l'Electeur de Hanovre, où il mourut vers 1715.

En 1703, il se décide à devenir pamphlétaire et à se donner la gloire ou le renom du grand explorateur. Il publie, à La Haye trois volumes qu'il convient d'analyser rapidement (1).

*
* *

Le premier volume s'ouvre par une *dédicace au roi de Danemark, Frédéric II* ; il contient aussi vingt-cinq *Lettres* où l'auteur fait le récit de ses voyages et de ses aventures au Canada, entre les années 1683 et 1693. Il expose ses premières impressions en arrivant à Québec, sa vie désœuvrée dans les cantonnements et chez les habitants, les expéditions entreprises contre les Iroquois en 1684 et en 1687, son séjour au fort *Saint-Joseph* du lac Erié, sa visite à Michillimakinac et son excursion sur la rivière *Longue* — Illinois, Wisconsin, Mississipi ? — son retour à Québec et son amitié pour le comte de Frontenac, les projets qu'il imagina pour la défense des grands lacs et que le sieur de La Salle avait jadis mis à exécution par la construction du *Griffon*, sa promotion à la lieutenance de roi à Plaisance, ses démêlés avec M. de Brouillan et sa fuite opportune au Portugal.

(1) *Nouveaux voyages de M. le baron de La Hontan dans l'Amérique septentrionale*, etc. La Haye, 1703 ; *Mémoires de l'Amérique septentrionale, la suite des voyages du baron de la Hontan ; Supplément aux voyages ou Dialogues avec le sauvage Adaris* (V. Mém. S. R. C., 1894)

Il a grossi sa narration d'une foule d'anecdotes et de malices gasconnes. Il se révèle à la fois bon observateur et auteur curieux de nouveau et d'extraordinaire, mais sans nul scrupule, mêlant l'hyperbole et le mensonge à la vérité et à la description exacte. Le récit des deux campagnes militaires est fidèle et plein de vie. « Témoin oculaire, il reste un témoin utile » selon M. Roy.

Toutefois ses déboires et ses nerfs exaltés le rendent souvent injuste et trahissent sa bile et sa rancune. Il aiguise des pointes acérées qu'il lance aux conseillers et aux magistrats de cour. Il a des préjugés et institue d'odieuses comparaisons contre les colons canadiens et la vanité des personnes du sexe.

Sans cesse il se complait à faire appel à son désir d'impartialité et de véracité, tout en se flattant de sa franchise à la vue des qualités et des défauts. Il s'exprime ainsi sur les habitants :

« Les Canadiens ou créoles sont bien faits, robustes, grands, forts, vigoureux, entreprenants, braves et infatigables ; il ne leur manque que la connaissance des belles-lettres. Ils sont présomptueux et remplis d'eux-mêmes, s'estiment au-dessus de toutes les nations de la terre ».

Il a su crayonner habilement le profil de M. de Brouillon, cause de tous ses malheurs. Il en fait le type du fonctionnaire au salaire fort limité, mais avide de l'accroître par des voies indirectes.

Le siège de Québec en 1690 est un morceau de choix ou sa plume inexpérimentée court avec entrain, « et ou l'esprit pétille comme le feu des vaillantes milices sur les grèves de Beauport ».

*
* *

Le second ouvrage n'est que la reproduction de son *Journal*, où il a noté les plus minutieux détails de ses aventures. Ce sont bien, en vérité, ses *Mémoires* personnels qui constituent le noyau même de sa vie militaire et de sa carrière au Canada. M. Roy ajoute : « C'est la partie la plus sérieuse et la plus utile à consulter. »

Il aime à exprimer ici des idées plus générales : par exemple, la géographie de la Nouvelle-France, de la région surtout des grands lacs intérieurs, de la mine de cuivre du lac Supérieur, la fertilité de la presqu'île ontarienne et les charmes de son climat printanier et estival. « Si la navigation, dit-il, était libre de Québec au lac Erié, il y aurait de quoi faire le plus beau, le plus riche et le plus fertile royaume du monde ». Pensée juste qui, de nos jours encore, est reprise avec enthousiasme par bon nombre de Canadiens et d'Américains.

En ce qui concerne l'Acadie, ses prévisions ne tarderont pas à se réaliser : il présume que la péninsule passerait fatalement sous le sceptre de l'Angleterre. Il n'a pas vécu en Acadie, mais il a séjourné à Plaisance. Aussi a-t-il transmis à la postérité l'une des plus exactes appréciations sur l'île et ses havres.

Après ce coup d'œil rapide sur la colonie, le narrateur ne cache pas son jugement sévère sur la façon dont la métropole — toujours en guerre et appauvrie dans ses ressources financières et humaines — entend l'administration du pays et son développement économique et commercial.

Il énumère, lui aussi, les tribus indigènes, décrit la faune et la flore, d'un léger crayon et à pied levé. Quant au commerce, il en décèle les possibilités sur une large étendue. Par malheur, il rédigea ce chapitre dans une crise d'indignation, en vue de favoriser les trafiquants britanniques.

« La dernière partie des *Mémoires*, écrit M. Roy, dont nous résumons l'étude si ample sur le baron, est spécialement réservée aux descriptions des mœurs des sauvages ». Le tout se termine avec un petit dictionnaire de la langue des sauvages et une table explicative des termes de marine et des néologismes que l'auteur a dû employer au cours de ses écrits.

« Pour quelqu'un qui n'aurait pas la connaissance approfondie de notre histoire, nous avouons que la lecture de ces pages serait difficile, tant la vérité s'y mêle souvent à la fiction. C'est pourquoi ces *Mémoires* ont cessé depuis longtemps d'avoir l'autorité qu'ils ont eue un jour. Cependant, tels qu'ils sont, le chercheur impartial et prudent y peut faire une bonne moisson et en tirer avantage. » (V. *Mém. S. R. C.*, 1894).

*
* *

Le troisième ouvrage du baron de La Hontan commence par la citation de six lettres, entre la date du 10 avril 1694 et celle du 8 octobre 1695. C'est le récit de ses pérégrinations au Portugal, au Danemark, au Hanovre, en France et à Saragosse. Il insiste sur ses tentatives infructueuses de réhabilitation et sur les infortunes de son volontaire exil.

Mais le volume comprend aussi les *Dialogues* de l'auteur avec le sauvage *Adario*, qui ne serait que le pseudonyme du fameux chef huron, *Kondiaronk* ou *Le Rat*. « Jamais, dit l'historien Garneau, nul sauvage ne montra plus de génie, plus de valeur, plus de prudence, plus de connaissance du cœur humain ».

Le baron était à Michillimakinac, lorsqu'il y rencontra le chef Outaouais, en 1688 : il put à son aise lier connaissance avec lui et saisir ses idées dans de nombreux entretiens. Toutefois, l'auteur lui a prêté ses propres pensées et même celles d'un tiers... le Bénédictin Nicolas Gueudeville, réfugié en Hollande, passé au luthéranisme et lié par un contrat de mariage.

Le *premier entretien* des Dialogues a trait au christianisme en général, à la religion des aborigènes par opposition au Protestantisme ou Luthéranisme, aux Ordres religieux, au célibat du clergé, au Pape, au Purgatoire et aux indulgences. Arrivé au Canada dans sa dix-septième année, le jeune baron n'avait pu acquérir en France aucune notion sérieuse ni des lettres, ni des sciences, ni de la philosophie, ni de la théologie. Adario proteste que sa religion primitive est aussi bonne que celle des chrétiens, « étant basée sur la justice et la sagesse ». Il réfute ainsi chacun des arguments apportés par son interlocuteur civilisé.

« Nous observons les commandements de Dieu mieux que ne font les Français, affirme Adario... Vos Ordres religieux sont toujours à se quereller ; chacun prêche sa morale. Qui croire ? » Et ainsi des autres questions traitées.

Voici comment se terminent ces dialogues : « Ainsi, mon

frère, crois tout ce que tu voudras, tu n'iras jamais dans le bon pays des âmes si tu ne te fais Huron. L'innocence de notre vie, l'amour que nous avons pour nos frères, la tranquillité d'âme dont nous jouissons par le mépris de l'intérêt sont trois choses que le Grand-Esprit exige de tous les hommes en général. Nous les pratiquons naturellement dans nos villages, pendant que les Européens, se déchirent, se volent, se diffament, se tuent dans leurs villes, eux qui voulant aller au pays des âmes, ne songent jamais au Créateur que lorsqu'ils en parlent avec les Hurons » ,

Jamais, en fait, Kondiaronk n'eut tenu un semblable langage. M. de La Potherie, dans son *Histoire*, assure « qu'il était considérable par sa piété et qu'il prêchait souvent dans l'église des Jésuites de Michillimakinac, où les sauvages n'étaient pas moins touchés des vérités qu'il enseignait » .

Le deuxième entretien concerne les lois, la justice, la vérialité des magistrats, les faux témoins ou le parjure, l'inégalité des sanctions.

Pourquoi des lois ? Pour les observer. Mais les principes de la justice étant sans cesse violés, ne convient-il pas de supprimer ces lois ? Et ainsi se développe le thème favori de l'auteur, que devra illustrer, un jour, le philosophe de Genève, dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*.

Le troisième entretien est un échange de vues sur la société civile en général : distinction des classes, inégalité des fortunes, avantages de l'état primitif sur la civilisation et le droit de propriété, railleries contre les rois, les nobles et la haute bourgeoisie, diatribe contre les savants, les médecins, les femmes et les prêtres.

La thèse de Rousseau sort tout entière de ce dernier entretien ; à son insu, le baron de La Hontan fut donc un véritable précurseur.

L'abbé Prévost, dans *Manon Lescaut*, s'est souvenu des ouvrages du Béarnais qu'il cherche d'ailleurs à justifier sans nulle restriction : la Louisiane l'a inspiré. Lesage, auteur de *Gil Blas* et du *Diable boiteux* fait choix de la Nouvelle France comme le théâtre des aventures du capitaine *Robert Chevalier dit de Beauchêne* (1783). Il apprit de La Hontan la façon dont se contractaient les unions des nouveaux colons à leur débarquement à Québec (V. *Mém.*, S. R. C., p. 152).

Admirateur enthousiaste de Rousseau, Châteaubriand a ravi à M. de La Hontan jusqu'au nom même du sauvage *Adario* pour en faire un personnage principal de l'un de ses romans. Dans son *Essai historique sur les Révolutions*, le dernier chapitre est intitulé : *Une nuit chez les sauvages de l'Amérique* ; il s'exprime ainsi :

« Ici plus de chemins à suivre, plus de villes, plus d'étroites maisons, plus de précédents, plus de républiques, surtout plus de lois et plus d'hommes. Des hommes ! Si : quelques bons sauvages qui ne s'embarrassent pas de moi, ni moi d'eux ; qui, comme moi encore vivent libres où la pensée les mène, mangent quand ils veulent, dorment où et quand il leur plait... Délivré du joug tyrannique de la société, je compris alors le charme de cette indépendance de la nature qui surpasse de bien loin tous les plaisirs dont l'homme civil peut avoir l'idée. Je compris pourquoi pas un sauvage ne s'est fait Européen, et pourquoi plusieurs Européens se sont faits sauvages. Il est incroyable combien les nations et les institutions les plus vantées paraissaient petites

et diminuées à mes regards ; il me semblait que je voyais les royaumes de la terre avec une lunette invertie, ou plutôt, moi-même agrandi et exalté, je contemplais d'un œil de géant le reste de ma race dégénérée. »

Voilà bien la philosophie de Rousseau et de La Hontan qui, sous la plume d'un maître paysagiste, se cristallise en une poétique vision.

On ne saurait guère s'étonner des nombreuses éditions et traductions des trois volumes de La Hontan durant la première moitié du xviii^e siècle. Son œuvre lui assura les sympathies de Bayle et de Leibniz.

Francis Parkman a écrit de l'auteur : « Il disait la vérité d'ordinaire, quand il n'avait pas de raison de faire autrement ; et cependant il était capable de mensonges prodigieux. »

III

M. Pierre-Charles Lesueur

(1657-1704)

Originaire d'Hesdin, dans l'Artois, Pierre-Charles Lesueur parcourait, dès 1680, les immensités de l'Ouest canadien et américain. En 1689, il est l'un des signataires de l'acte de prise de possession, par Nicolas Perrot, des pays situés entre le nord du lac Michigan et le Mississipi. En 1675 et 1696, il va découvrir le pays des Sioux, où il trouve des mines de cuivre et de plomb. Rendu à Paris (1698-99), il s'associe un groupe de bourgeois en vue d'exploiter ces minerais par voie

de la Louisiane, et communique bientôt, par écrit, à ses admirateurs et associés, les détails de ces explorations (1).

Voyage de M. Lesueur chez les Sioux

M. Lesueur accompagnait M. d'Iberville dans son second voyage en Louisiane (1699). Il était suivi d'une troupe de 30 ouvriers mineurs et de quelques charpentiers. Dans un Mémoire étendu de M. le chevalier de Beaurin sur la Louisiane se trouve le récit de cet intéressant voyage.

Le départ du bas Mississipi eut lieu en juin 1700 ; le 12 juillet le parti, comprenant 19 voyageurs, et, monté sur deux canots et sur une felouque, arrivait à l'affluent du Missouri et du Mississipi. A 22 lieues en amont, il franchit la rivière *aux Bœufs* et fit la rencontre de quatre traiteurs canadiens qui descendaient à Biloxi. Jusqu'au 25 août, on franchit 52 lieues pour arriver à la rivière à *la Mine* (de plomb).

Du 27 au 30, le parti parcourut 11 autres lieues et rencontra cinq Canadiens dont un grièvement blessé à la tête : un groupe de 90 sauvages allant en guerre contre les Sioux avaient dépouillé et cruellement battu ces cinq blancs. Ils suivirent le détachement qui devint ainsi composé de 28 hommes.

Le 1^{er} septembre : il passa le *Ouisconsin*, rivière de l'est ayant presque partout une demi-lieue de large. Après 24 lieues, du 1^{er} au 9 septembre, il aperçut des canots

(1) V. P. Margry, *Découv. des Français*, t. VI, p. 69 et s. — Penicaut, *Relation*, t. V. — H. Lorin, *Le comte de Frontenac, passim*, thèse, Paris, 1895.

remplis de sauvages et les cinq Canadiens reconnurent leurs pillards. Mais M. Lesueur reçut quatre parlementaires et leur manifesta le désir de faire la paix avec eux. On l'accepta sur-le-champ, très heureux de compter comme allié un valeureux lieutenant du Grand Roi de France.

Jusqu'au 14, on franchit 17 lieues, laissant à l'est une belle rivière nommée *Bon-Secours*, à cause de l'immense quantité de bisons, d'ours, de chevreuils que l'on trouve sur ses rives : en amont, il y avait une mine de cuivre, dont M. Lesueur avait tiré dans ses précédents voyages un morceau du poids de 60 livres.

On arriva ensuite au lac *Pépin* bordé à l'ouest d'une chaîne de montagnes. Il y a des cavernes naturelles dans l'écorce de roches par étages, où hivernent les ours. En été elles sont remplies de serpents de quatre, cinq et même six pieds de long, dont les dents semblables à celles du brochet et les gencives pleines de petites vessies de venin inspirent la crainte et justifient la prudence des voyageurs.

Le 15, rencontre de canots de sauvages descendant le fleuve. M. Lesueur répartit ses hommes dans le bois derrière les arbres. Il resta lui-même sur le bord et les appelait tour à tour, pour laisser croire qu'il en avait beaucoup : le stratagème réussit et deux Indiens apportèrent bientôt le calumet de la paix.

Le 16, le parti laissa la rivière *Sainte-Croix* pour entrer dans la rivière *Saint-Pierre*, ainsi nommée de son nom patronymique « Pierre Lesueur ». Le 1^{er} octobre, on arrivait au confluent de cette rivière et de la rivière *Verte* où se construisit le fort *L'Huillier*, nom d'un des fermiers généraux du roi.

Neuf Sioux prièrent M. Lesueur de s'établir sur le Mississipi plus près d'eux. Il s'y refusa à cause des mines qu'il préférerait au castor. Pour les gagner à ses sentiments, il leur donna de la poudre, des balles, des couteaux et du tabac. Quelques jours plus tard, des députés Sioux vinrent faire des excuses à M. Lesueur des méfaits commis par les leurs envers tous les Français : celui-ci, désireux de les vaincre en générosité et d'établir avec cette peuplade une paix durable, accepta leurs excuses et les convia à un grand festin.

La suite du *Mémoire* contient, en se terminant brusquement avec l'année 1700, la liste des noms des nations de Sioux, avec leur signification : il y a une nomenclature de 16 dénominations sauvages.

Le reste et la fin du voyage est relaté dans le texte de M. Pénicaut.

IV

M. de Lamothe-Cadillac

(1668-1730)

Originaire de la Gascogne, Antoine Lamet, cadet du régiment de Dampierre-Lorraine et lieutenant dans celui de Clairembault (1677), vint au Canada en 1683, bien résolu à y faire fortune. En juin 1687, il épousait à Québec Marie-Thérèse Guyon, fille d'un riche bourgeois.

L'état civil qu'il s'attribua, pour la circonstance, est un chef-d'œuvre de fantaisie gasconne. Il signa le contrat d'union en ces termes : « Antoine de Lamothe, sieur de

Cadillac, fils de Jean de Lamothe, seigneur de Cadillac, de Launay (?) et de Monteils, conseiller au parlement de Toulouse, et de Jeanne Malenfant. « Le vrai nom de sa mère était Jeanne Péchazot. Puis il inventa des armoiries : dans son blason imaginaire — conservé encore à Détroit (Michigan) — il prit les armes des barons de Lamothe-Bardigues de la famille d'Esparbes de Lussan ; les émaux seuls sont changés, mais les pièces et la configuration de l'écu sont identiques ; il se borna à l'écarteler d'armes de Vivies en Languedoc ou d'Albret en Gascogne (1).

Après diverses péripéties et un séjour en France, M. de Lamothe revint au Canada. Le comte de Frontenac se plaisait à témoigner de la bienveillance à ses compatriotes méridionaux : il le nomma, le 5 avril 1694, enseigne de vaisseau et capitaine d'une compagnie de la marine. En septembre, il le promut commandant de Michillimakinac et des pays de l'ouest. M. de Lamothe y séjourna l'espace de trois années. Il écrivit, dans la suite, un *Mémoire* d'un haut intérêt, remarquable par le fond et la forme (2).

*
* *

La Relation se divise en six parties.

I. *Missillimakinac*. — Le mot signifie en notre langue *l'Isle de la Tortue* ainsi nommée soit parce qu'elle en a la forme, soit parce que l'on y a trouvé des tortues.

Située dans le lac Huron, éloignée d'une lieue et demie

(1) V. *Rapp. sur les Arch.*, Ottawa, 1911.

(2) V. P. Margry, *Découv. des Français*, t. V, p. 75 et s. : *Relation du sieur de Lamothe-Cadillac*.

de la terre ferme, cette île protège le fort des Français appelé *Fort-de-Buade*, nom du comte de Frontenac. Vis-à-vis de l'île, il y a une grande anse de sable sur la rive du lac que bordent le couvent des Jésuites, le village des Français, celui des Hurons et des Outaouas.

Ici l'auteur met en lumière les avantages de ce poste : lieu de passage des sauvages se rendant à Montréal et des traitants français qui en viennent et se rendent dans l'Ouest ; centre de réunion des autres voyageurs de l'Ouest ; dépôts des marchands et magasins des pelleteries ; siège des garnisons militaires ; région centrale des grands lacs.

Puis il décrit le village des Français et des sauvages. Les *Outaouas* comptent quatre branches ou nations différentes. Chaque nation a ses terres que cultivent les femmes, et l'on y récolte du blé d'Inde, pois, fèves, citrouilles et melons d'eau. Les hommes vont à la pêche de mai à octobre ; ils font la chasse aux castors pendant le reste de l'année. Chaque sauvage tue une moyenne de 50 castors qu'il s'empresse d'aller échanger à Montréal, après avoir couru mille dangers sur le parcours.

II. *Portrait des sauvages.* — Au physique, tous sont en général de belle taille, très nerveux, vigoureux et forts, capables de supporter les pires fatigues. La plupart ont des yeux noirs, une prunelle forte, une vue fine, des cheveux gros et noirs, des dents très blanches, des pieds grands, des jambes longues, un menton et un visage imberbe.

Au moral, ils sont naturellement intelligents mais sans envergure : ils considèrent les récits des Français comme des chimères. A une heureuse mémoire se joignent des apti-

tudes manifestes pour le dessin, la peinture et la sculpture. Leur vie se passe à la guerre ou à la chasse ; c'est pourquoi le meilleur chasseur ou le meilleur guerrier jouit d'un prestige souverain auprès de ses camarades.

L'auteur décrit ensuite les préparatifs et les péripéties d'une bataille : harangue préalable du chef dans un style imagé et symbolique ; le tatouage, signe distinctif sur le champ de bataille ; chants, cris de ralliement ou mots d'ordres, silence ; danses et festins du retour, lugubres ou joyeux selon la défaite ou la victoire ; traitement des prisonniers.

III. *Usages des sauvages.* — Le mariage est dissoluble entre les deux parties ; l'homme prend autant de femmes qu'il peut en nourrir, renvoie celles qu'il ne désire plus pour en épouser d'autres. D'autre part, les femmes peuvent quitter un homme pour se donner à un autre.

La dissolution du lien conjugal est rare dès qu'il naît des enfants. Si elle arrive, ceux-ci suivent leur mère, et celle-ci trouve plus facilement un autre époux, surtout si ses enfants ont déjà grandi : le beau-père compte sur eux pour la chasse.

Si un homme marié meurt sans lignée, l'un de ses frères ou cousin épouse sa veuve, même si elle est sœur de l'épouse. Après la naissance d'un enfant, la mère reste quarante jours séparée : le jour suivant, elle bat le feu d'une pierre et rentre dans sa cabane.

Ils croient à la survivance des âmes et consultent souvent leurs jongleurs qui sont à la fois médecins, chirurgiens, apothicaires et charlatans. Malgré leurs contorsions, leurs incantations assourdissantes et leurs ridicules exigences,

ces faux prophètes jouissent d'un crédit et d'un ascendant universel.

Tous les sauvages sont habiles à guérir, par certains herbages, les blessures de toute nature. Mais ils ont la malice de ne point enseigner leurs secrets aux Français.

IV. *Tradition des sauvages.* — Tous ces peuples ont, par tradition, connaissance du déluge.

Il tomba, disent-ils, une si grande quantité de neige et de pluie que, toutes les eaux s'étant ramassées ensemble, elles surpassaient les plus hautes montagnes, et que la terre fut changée en un grand lac. Dans cette inondation universelle où tous les hommes périrent, un ancien de chaque nation fut réservé avec sa famille, parce qu'ils eurent l'esprit, voyant croître les eaux, de faire un très grand canot, où ils mirent des vivres et des animaux de diverses espèces. Etant plusieurs jours dans un grand ennui, ils jetèrent hors du canot une loutre qui se noya et que l'on vit flotter sur les eaux. Après quelque temps, le vieillard envoya un castor pour voir s'il ne découvrirait point la terre d'un autre côté. Celui-ci rapporta avec lui un chicot : ce qui montra que les eaux commençaient à baisser. On mena le canot vers l'endroit d'où il revenait, et on aperçut de loin un gros tas de bois...

Le narrateur prétend que ces peuples descendent des Hébreux ; il s'efforce de démontrer cette vérité au moyen des preuves suivantes.

Les Juifs s'appelaient autrefois frères et compagnons ; ceux-ci font de même. Les Juifs parfumaient leurs cheveux : ceux-ci graissent aussi les leurs. Les Juifs combattaient en

désespérés et à la débandade pour conserver leur liberté ; ceux-ci sont si jaloux de la leur qu'ils la défendent jusqu'à la mort. Les Juifs étaient inquiets, remuants, séditieux, envieux de leurs voisins, quoique de même race ; c'est également le vrai caractère des sauvages.

Le narrateur continue ce parallélisme en le fondant sur les usages respectifs des Israélites et des indigènes : la guerre, les assemblées, les harangues, la foi aux songes, la polygamie, l'alliance entre parents, les relevailles, la séparation de corps qui les accompagnait, le culte des morts, l'immortalité de l'âme, la sanction d'outre-tombe.

Pourquoi ne parlent-ils plus la langue palestinienne ? L'auteur tente de résoudre le problème en raison des diversités des langues, surtout en vertu de l'absence du langage écrit et transmis ainsi à travers le monde. Autour d'Israël, les idiomes ne se comptaient déjà plus (1).

V. *Nations diverses environnantes.* — Le mot *Outaouas* signifie en notre langue nation des *Nez-Percés* parce qu'ils percent leurs nez, où ils attachent une petite pierre, bien enjolivée, qui leur tombe entre les deux lèvres.

Les *Hurons*, jadis décimés par les Iroquois, ont aussi les cheveux courts, donnant ainsi moins de prise aux ennemis,

(1) En 1876, le *Congrès américain* se réunissait à Nancy. La question principale à débattre concernait l'autochtonie des tribus américaines : l'affirmative visait à nier l'unité d'origine de la race humaine. Un missionnaire du pôle nord, qui se trouvait alors à Nancy, le R. P. Emile Petitot, Oblat, de Marie Immaculée, donna à l'assemblée les mêmes preuves de la non-autochtonie que M. de Lamothe apportait, dans sa *Relation*, deux siècles auparavant : les traditions conservées d'Israël.

laissant une houppe au sommet de la tête. A la vue de cette hure, les compagnons de Champlain les appelèrent les *Hurons*. Ils ne sont amis des Iroquois que par nécessité, étant les plus faibles. Ils font la guerre aux Iroquois, aux Sioux et aux nations des Illinois.

Les *Pouteoutamis* habitent une île ; nation guerrière, elle livre souvent bataille aux Iroquois.

Les *Maloumines* ou *Folles Avoines* sont ainsi nommés en raison de la rivière qui traverse leur village : elle produit cette herbe en quantité prodigieuse et fournit ainsi une très saine nourriture aux indigènes.

Les *Sakis* sont ainsi appelés parce que *Saky* est l'entrée de leur rivière. Les Illinois ont décimé cette nation également hostile aux Iroquois.

Les *Puants* portent ce nom à cause des eaux bourbeuses de leur rivière, le repaire d'une énorme quantité de poissons : ceux-ci y viennent déposer leurs œufs, y meurent en suite et se décomposent : l'atmosphère devient viciée et l'eau impure.

Les *Outagamis* ou *Renards* sont ainsi dénommés, parce qu'ils sont rusés et malins. Très puissante, cette nation devient insolente et traite souvent les Français indignement. Elle ne fait point la guerre aux Iroquois ; au besoin, elle épouse volontiers leur cause et se plaît à observer une neutralité dangereuse pour les Français : d'où son nom aussi de *Nation des Neutres*. Grands voleurs, ils se servent tout aussi bien de leurs pieds que de leurs mains pour commettre des larcins. Ils détestent les Sioux et les Sautaux.

Le poste de *Chicagou* (aujourd'hui Chicago) vient ensuite : le mot signifie *rivière de l'ail*, produit naturel de ses bords.

On y trouve les *Miamis*, gens bien faits, bons guerriers, extrêmement alertes, véritables lévriers ; ils inquiètent sans cesse l'Iroquois. C'est une nation divisée en plusieurs villages en raison de jalousies réciproques. Ils punissent la femme adultère en lui coupant le nez et les oreilles, et en lui rasant la tête avant de la chasser du village.

Enfin les *Sioux*, nation fière et orgueilleuse, surpassent les Iroquois en bravoure et font la guerre à toutes les autres nations. Hommes vigoureux, vigilants et méfiants, ils dorment toujours la dague au poing ; les arcs et les carquois leur servent de chevet. Surpris par l'ennemi ils sont quasi-invincibles et se battent jusqu'à la mort.

VI. *Mer de l'Ouest*. — Il y a aussi chez les Sioux une rivière connue dans la profondeur des terres « jusqu'à mille lieux » dit naïvement l'auteur. Sa source est inconnue. Elle coule et descend de l'Ouest pour se joindre au Mississipi. C'est sans doute le Missouri.

Le versant occidental des montagnes (Rocheuses) à également des rivières par où on arriverait à la mer de l'Ouest (Pacifique). Mais il faudrait des mois pour franchir ces grandes prairies sans fin.

M. de Lamothe mentionne enfin les Illinois et raconte avec force détails le genre de vie des *Naké* (ou Natchez). La narration est quasi identique à celle de M. Penicaut, témoin oculaire des mœurs de cette lointaine tribu.

V

M. Mathieu Sagean (1)

Jean Sagean était un Bordelais, sergent dans le régiment de Carignan ; son épouse, Marie La Rente, était originaire de Marans en Charente-Inférieure. Ils habitaient Lachine, près de Montréal. Leur fils, Mathieu savait un peu lire, mais non pas écrire.

Après avoir couru d'incroyables aventures, il en dicta le récit à un écrivain du roi, attaché à l'intendance maritime de Brest.

* * *

En 1699, époque où la narration a été consignée par écrit il y avait environ 20 ans que Mathieu, alors âgé de 18 à 19 ans , s'était mis au service de M. de La Salle. Il l'accompagna « dans les découvertes qu'il allait faire vers le sud-ouest du Canada », le suivant d'abord à Cataracton, où il séjourna trois mois, ensuite au saut de Niagara, puis au lac Érié, à Michillimakinac, aux Illinois et au fleuve Colbert (1682).

On doit noter toutefois que son nom n'est pas mentionné avec ceux des serviteurs de M. de La Salle. M. Lesueur affirme avoir connu M. Sagean « au Canada sous le nom de *Mermande*. »

L'aventurier raconte que, après le départ de M. de La

(1) P. Margry, *Relation de Mathieu Sagean*, t. VI, p. 96-162.

Salle en France, M. de Tonty, commandant aux illinois, lui accorda, ainsi qu'à onze Français et à deux sauvages, l'autorisation de faire des découvertes au delà des sources du Mississipi.

Arrivés au bout de cette longue pérégrination, les voyageurs descendent le cours d'un fleuve et arrivent au *Nouveau-Mexique*, dans le pays des *Acaanibas*. Ceux-ci forment une populaire tribu ; ils ont bâti plusieurs villes avec des forts, des terrasses, des palissades, et sont soumis à un roi qui « se dit un descendant de Montezuma ».

Il décrit alors les palais, les statues ou idoles entourées de figures en or. L'or brut et peu travaillé ruisselle partout : il suffit de le ramasser par lingots énormes dans le lit des torrents et les gorges des montagnes. Il a même vu une caravane de 3.000 bœufs, « tout chargés d'or sur leur dos ». Et le roi a toujours près de cent mille hommes sur pied. Suit une courte description de leurs mœurs et coutumes. Lorsque le retour a sonné, les Français quittent avec regret leurs amis d'un jour ; la séparation est marquée de traits de sympathie et de bienveillance.

Au départ, les Français prennent chacun quatre livres pesant d'or et sont accompagnés d'une escorte de deux cents cavaliers. Revenus au lac Michigan, ils gagnent Michillimackinac, où ils trouvent M. Du Luth et M. de La Durantaye à qui ils ne disent rien au sujet de leur trésor. Il leur tarde d'arriver à Montréal, d'où ils étaient partis depuis six ans et demi.

Mais Saguean ne rentrait à Lachine que pour constater la perte de son père et sa mère, ses trois frères et ses deux sœurs, tous massacrés par les Iroquois (5 août 1689).

L'année suivante au mois de juin, le groupe d'amis accompagnés d'un jeune sauvage descendit à Québec dans le dessein de s'embarquer pour la France. N'ayant trouvé aucun vaisseau, ils se dirigèrent vers la rivière Saint-Jean (N.-B.) au bas de laquelle mouillait en ce moment la *Sainte-Rose*, portant pavillon blanc. C'était un forban anglais qui avait capturé ce bâtiment français aux Antilles. Le commandant du bord *Wilmessen* (Williamson) s'empara aussitôt de leur trésor et leur infligea mille tortures pour leur faire avouer l'endroit où ils avaient pris tant d'or. Six Français moururent et Sagean eut le poignet disloqué et la tête meurtrie de coups de sabre. Il avait eu soin de cacher dans l'épaisseur de sa chevelure deux pépites d'or. On le garda à bord durant six à sept mois, puis on l'abandonna lui et ses quatre compagnons survivants, à 48 lieues de Boston ; Sagean n'était vêtu que d'une chemise et d'un caleçon comme les quatre autres Français du reste.

Ils arrivèrent à *Piskadoua*, puis à Salem où la charité leur procura des vêtements usés, et enfin à Boston. Là, ils se présentèrent au gouverneur nommé Andros, et lui contèrent leur infortune : il s'irrita contre le pirate et fit donner aux Français de bonnes hardes et 15 schellings à chacun pour se loger. Sagean vendit à un orfèvre un morceau de son or pour la somme de 162 écus.

Au bout de cinq semaines, ils s'embarquaient pour New-York, s'arrêtant trois jours à New-Port (R. J.). En débarquant, ils reconnurent le forban dans le port. Dans sa misère, Sagean alla lui réclamer un dédommagement. Le gouverneur de la ville eut connaissance du vol antérieur ; il réclama à Wilmessen sa part du butin, puisqu'il lui avait

donné jadis une commission pour faire la course. Aussi bien voulut-il traiter avec générosité Sagean et ses quatre compagnons.

Le lendemain, il leur proposa d'aller, de sa part, à Orange — Albany — sur la frontière des Iroquois, ses alliés, dont Sagean connaissait bien la langue. En reconnaissance des bons traitements accordés aux prisonniers anglais, à Québec, et échangés, en effet, avec ceux de Philipps, en octobre 1690, le gouverneur voulut tenter de sauver la vie des prisonniers français capturés au Canada par les Iroquois. Muni d'une commission, Sagean remonta le fleuve Orange (Hudson) avec 15 Hollandais, tandis que ses quatre camarades se réfugiaient à Long Island pour attendre son retour.

Sagean reçut bon accueil du commandant du fort Orange, qui l'envoya, ainsi que les Hollandais, auprès des Iroquois, au nombre de 1.900 environ, et campés à une distance de cinq lieues. Ces barbares détenaient 48 captifs français de tout âge et de tout sexe. Malgré les objurgations, six d'entre eux furent déchirés, scalpés et mangés par ces cannibales. Les Hollandais payèrent la rançon de six autres Français, de trois femmes et d'une fillette d'un an. Après trois jours, les messagers retournèrent au fort d'Orange, où un riche Hollandais adopta l'enfant, tandis que les trois Françaises furent laissées à New-York au service de la femme du nouveau gouverneur.

Une révolution venait en effet d'y éclater (1691): Sagean affirme qu'il vit la pendaison du gouverneur *Linselear* (Leisler, selon Bancroft, t. II, p. 228) et de son gendre Milborne (16 mai 1691). Il eut pour successeur *Slater*

(Slougher). commissionné par le roi Guillaume III, si hostile au roi de France, Sagean et ses compagnons furent ainsi détenus à la forteresse. Comme le nouveau gouverneur mourut au bout de trois mois, les prisonniers purent espérer une liberté prochaine, de même que M. de chevalier d'Aux envoyé d'abord en ambassade aux Tsonnontouans par M. de Frontenac, puis arrêté par eux, échangé par les Hollandais et enfin incarcéré à New-York.

Après cinq mois, en novembre 1691, Sagean implora sa mise en liberté ; on la lui refusa en raison de l'état de guerre déclaré entre les deux Couronnes. Les cinq Français décidèrent alors de tenter leur évasion, excepté deux qui aimèrent mieux ne pas se risquer à rendre leur sort plus malheureux. Un jour, les gardes étant tous ivres-morts, les trois autres Français, vers minuit, sautèrent des remparts, hauts d'environ 22 pieds. L'un nommé *Lafrance* se cassa les deux jambes ; l'autre appelé *Turpin*, dit *Lachance*, se sauva avec Sagean.

Rendus à la liberté, ils aperçurent sur le bord de la mer une négresse au travail, qui leur indiqua une chaloupe dansant dans une crique. Ils purent ainsi gagner le rivage de New-Jersey et de là, par le Delaware la ville de Burlington et ensuite Philadelphie. Ils y restèrent quinze jours, vivant de la vente de l'or dont Sagean avait encore un lingot et demi. De là ils se rendirent à New-Castle, port d'un bon mouillage pour les navires où ils hivernèrent.

Au printemps de 1692, ils achetèrent un nègre pour 100 écus et une double chaloupe à voiles latines pour 72 piastres. Puis, sous prétexte d'aller à la pêche, ils firent route vers les côtes de l'Acadie afin de gagner ainsi le

Canada. Une heureuse navigation les favorisa pendant un mois, quand tout à coup ils furent capturés par un capitaine anglais nommé Cras ayant à bord 132 flibustiers. Le bâtiment fit voile vers le canal de Bahama, la Floride, Porto-Rico, Cuba, enfin vers les Açores. Puis tous périrent dans un naufrage sur les côtes africaines de Barbarie, à l'exception de Sagean, de trois Anglais, de trois Hollandais et de deux Français qui se sauvèrent dans une chaloupe.

*
**

Le récit de Sagean conduit ensuite le lecteur sur le littoral occidental de l'Afrique, aux îles du Cap-Vert, en Gambie, à Madagascar ; dans l'Océan Indien, à Mabil, à l'île Sacator, à la Mer-Rouge, à Simogué, à Bredoul, à Surate, à Cochin, à Goa, à Bangalor et à Bombay.

Revenu à Surate, Sagean s'embarqua, en qualité de quartier-maître, sur le *Josias*, navire anglais en partance pour la Chine (14 mai 1698). On voit ainsi que le héros de l'épopée naviguait déjà depuis six années, à travers mille incidents et péripéties, sur les grands océans du globe.

Il est difficile de contester ses assertions et de les croire pures rêveries de l'imagination. Ainsi il parle de manière précise de six missionnaires apostoliques à bord du *Josias*. Sa mémoire lui sert à merveille : elle n'oublie ni les dates, ni les lieux, ni les menus faits d'une longue navigation.

Le 14 février 1699, il s'embarque en Chine sur le *Nassau* faisant voile pour Londres : long voyage qui le ramenait sur les parages d'Afrique et près des rivages de l'Europe occidentale. Très content du travail de cet illustre aventu-

rier, le capitaine lui bailla, en reconnaissance, dix-sept guinées qui lui permirent de payer un nouveau passage sur une barque se rendant à Nantes.

De Nantes, il passe à Brest où il ne songe à rien mieux que de se présenter à l'intendant de la marine. Celui-ci, sans doute piqué de curiosité au récit du marin, le fit raconter à un écrivain du roi qui a rédigé le tissu de ces aventures extraordinaires.

La Relation fut suivie d'une enquête verbale ordonnée par M. de Pontchartrain. M. Margry le publia à la suite du texte que nous venons de résumer.

Un Canadien, vraisemblablement le nommé *Barrois*, qui demeura dans la forteresse de New-York, passa ensuite à la Martinique. Il fit un récit analogue à la première partie de celui de Mathieu Saguean, au capitaine de la *Marie-Louise*, M. Belle-Issue, Breton natif de Saint-Alban (Côtes-du-Nord) et récemment revenu aussi à Brest.

Le ministre de la Marine, le 28 avril 1700, demanda au marquis d'Amblimont, gouverneur des Antilles, de se renseigner exactement auprès de ce Canadien, au sujet du pays de l'or et des chemins qui y conduisaient ; malgré d'actives recherches le personnage resta introuvable.

On consulta également M. Pierre Le Sueur ; on lui demanda de lire ce récit de Saguean et de se prononcer sur la véracité de certains faits avoués par le mystérieux voyageur. M. Le Sueur ne l'accusa que de quelques erreurs topographiques, entre autres le site du fort Saint-Louis des Illinois.

CONCLUSION

Toutes les cités illustres de l'antiquité se glorifient d'avoir pour fondateur un héros. La colonie française du nouveau monde ne saurait rien leur envier, puisqu'une pléiade d'âmes héroïques a présidé à sa naissance et orienté ses destinées. Découvreurs et conquérants, colonisateurs et missionnaires, coureurs de bois et religieuses sédentaires, tous méritent de siéger désormais dans la galerie de personnages illustres que la patrie reconnaissante réserve à ses enfants de prédilection. Nous nous estimerions amplement récompensé de notre peine, si nos recherches avaient pu soustraire la physionomie de ces sympathiques précurseurs aux ombres de l'ignorance ou de l'oubli.

Mais ce ne sera pas, nous osons l'espérer, l'unique résultat de notre enquête. En ces dernières années surtout, le Canada français a captivé l'attention de la vieille France. Professeurs et étudiants, spécialistes et amateurs réclament avec insistance, sur ce pays de la survivance et du mystère des renseignements plus nombreux, des données plus précises. *Maria Chapdelaine*, le roman si populaire de Louis Hémon, leur a révélé de nouveaux horizons intellectuels, artistiques et religieux : on désire vivement pénétrer le secret de ce peuple « qui a marqué un plan du continent

nouveau de Gaspé à Montréal, de Saint-Jean d'Iberville à l'Ungava en disant : Ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles, et qui devront demeurer jusqu'à la fin... Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer ». Puisse ce travail de documentation synthétique fournir aux admirateurs de la France d'outre-mer des notions complémentaires, et stimuler leur ardeur pour l'étude réconfortante et patriotique du Canada au **xx^e siècle**.

D'ailleurs, le cher Canada n'a-t-il pas besoin d'être mieux connu et admiré de ses propres enfants ? La connaissance de son histoire demeure toujours l'apanage d'une élite, et la plupart des documents dorment dans les rayons des bibliothèques sans jouir jamais de la faveur populaire. Seules quelques initiatives privées et les campagnes méritoires de certaines associations littéraires et historiques de Québec, de Montréal et d'Ottawa ont généreusement distribué à la foule anonyme quelques feuillets du *Livre d'Or* de notre histoire.

Nous avons désiré marcher sur leurs traces, prolonger leur geste éminemment patriotique et remuer, nous aussi, « l'humus des grands érables morts », afin de découvrir encore une fois — mais dans des circonstances différentes et avec de nouvelles preuves à l'appui — les raisons profondes du « miracle canadien ».

La lecture de ces *mémoires* du **xvii^e siècle** appelle certaines conclusions sur lesquelles il serait superflu d'insister puisqu'elles constituent l'aboutissement logique de toute étude

sur les débuts du Canada français. C'est d'abord la prédominance du plus pur idéalisme ; c'est ensuite et surtout la prédominance d'une foi inébranlable, d'une foi orthodoxe, baignée dans une atmosphère d'optimisme caractéristique.

Dès le berceau de la colonie se manifeste cette prédominance de l'esprit sur la matière : fondateurs et colonisateurs ne craignent pas d'engager de fortes sommes — souvent leur fortune personnelle — pour acheter des provisions, fréter de dispendieux navires et organiser méthodiquement des expéditions en terre lointaine, d'où l'on ne peut espérer retirer un gain immédiat. A eux la monotonie des semailles, à d'autres la gloire des moissons ! Bon sang ne saurait mentir : ils sont les dignes fils de la grande *Semeuse* qui, depuis les débuts de l'ère chrétienne, répand aux quatre coins du monde le grain sacré de la foi nouvelle et des découvertes scientifiques, littéraires et artistiques.

Cet idéalisme pur implique une foi robuste. Ici, l'histoire du Canada semble unique au monde. Nul autre sol n'a vu, en si peu de temps, sortir de son sein, comme sous l'effet d'une baguette magique, pareille floraison de croix ! Croix de Jacques Cartier dans la baie des Chaleurs et à Donnacona de Champlain à l'Île-des-Allumettes, de M. Biencourt à l'Île Sainte-Croix, de l'abbé de Galinée sur les bords du lac Érié, du Père Marquette dans la bourgade des Mascoutins, de M. de La Salle sur les bords et à l'embouchure du fleuve Colbert, d'un missionnaire inconnu dans le village des Pachougas, de M. d'Iberville sur le cours du Mississipi, du chevalier Pierre de Troyes à Carillon, toutes ces mystiques sentinelles échelonnées sur l'immensité du nouveau monde

prêchent en un langage muet, aux sauvages et aux aventuriers étrangers, la doctrine de l'Espérance et de l'Evangile. Les premières, elles sont un symbole de ce peuple qui bientôt sera, lui aussi, selon la parole de Louis Hémon, « un témoignage ». Partout elles proclament la mission spirituelle d'une race dont les ancêtres prisaient plus le baptême d'une âme indienne que la conquête d'une bourgade ou la possession de richesses matérielles.

Ces débuts extraordinaires d'un peuple, ce développement régulier, cette persistance d'une culture et d'une mentalité différentes au milieu du cosmopolitisme américain, beaucoup d'écrivains antérieurs — et non des moindres — en ont dit les heureuses conséquences politiques, économiques et nationales. Mais peu ont insisté jusqu'ici sur la valeur artistique de ce phénomène sociologique.

Les progrès de locomotion de notre siècle ont aboli les distances ; le cinéma, cette synthèse des activités humaines, franchit les frontières et détruit les cloisons étanches qui, hier encore, séparaient les nations ; la démocratie, cette niveleuse, confond en une même poussière d'atomes vivants des hommes d'origine différente ; enfin la grande industrie, de plus en plus coordonnatrice et unitaire, tend à transformer radicalement les civilisations les plus disparates. L'internationalisme et l'uniformité envahissent le monde aux dépens du pittoresque et de l'art.

Or, quelle ne serait pas l'inappréciable valeur relative et l'irrésistible attrait d'une civilisation locale qui réussirait à conserver, à travers les âges futurs et en dépit d'exemples contraires, une physionomie bien distincte, un type caracté-

ristique ! Cette civilisation verrait non seulement le triomphe de la Patrie, mais aussi le triomphe de l'Art, et l'humanité se passerait autour de cette merveille comme une société renouvelée autour d'un aïeul immortel.

Ce prestige souverain de tout ce qui tranche sur la banalité du monde, on commence déjà à l'accorder au Canada français. Chaque année, les étrangers arrivent en foule dans nos villes et nos villages pour jouir de ce qu'ils appellent « quelque chose de différent ». Il nous appartient, et à nous seuls, de découvrir et d'accroître ce pittoresque latent que la Providence nous a octroyé avec une libéralité significative.

Ainsi nous aurons conscience d'apporter, à cette civilisation occidentale dont nous sommes les héritiers et les continuateurs, un autre flambeau qui augmentera la lumière du foyer. Et c'est avec une légitime fierté que nous pourrons alors regarder, sur leurs socles de pierre, éternels et vigilants protecteurs de la patrie définitivement constituée, les bustes des glorieux ancêtres.

Vu, et admis à soutenance
le 25 avril 1923.

Pour le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
P. APPELL

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	1
Jacques Cartier.....	1
François de La Rocque.....	8
 CHAPITRE PREMIER LES RELATIONS DES FONDATEURS	
I. — Samuel Champlain en Acadie.....	11
II. — Marc Lescarbot.....	15
III. — Samuel Champlain au Canada.....	17
IV. — Relation du Père Biard.....	32
 CHAPITRE II LES RELATIONS DES RÉCOLLETS	
I. — Relation du Père Jamet.....	41
II. — Relation du Père Le Caron.....	45
III. — Le Grand Voyage du Frère Sagard.....	49
IV. — La Relation du Père de Clercq.....	53
 CHAPITRE III LES RELATIONS DES JÉSUITES	
I. — Les Relations, instrument de réclame.....	60
II. — Les Missionnaires dans les Relations.....	63
III. — Les trois villes naissantes dans les Relations.....	65
VI. — L'Evangélisation des tribus dans les Relations.....	67
 CHAPITRE IV LES RELATIONS DES OFFICIERS CIVILS	
I. — Pierre Boucher.....	74
II. — Nicolas Denys.....	82
III. — Nicolas Perrot.....	90
IV. — Bacqueville de La Potherie.....	96

CHAPITRE V

LES RELATIONS DES RELIGIEUSES

I. — Mère Marie de l'Incarnation	110
II. — Les Ursulines de Québec	118
III. — Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal.....	125
IV. — Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec.....	131

CHAPITRE VI

LES RELATIONS DES SULPICIENS

I. — Les véritables motifs.....	138
II. — Relation de l'abbé Trouvé	142
III. — Relation de l'abbé de Galinée	145
IV. — Histoire de l'abbé Dollier.....	149

CHAPITRE VII

LES RELATIONS DES EXPLORATEURS

I. — Récits de voyages de Pierre Radisson.....	155
II. — Relation du Père Marguette.....	162
III. — Relation du Père Albanel.....	168
IV. — Relations concernant le Mississipi	179
A. Relation de M. de Tonty	180
B. Récit de Nicolas de La Salle.....	185
C. Mémoire de Henri Joutel.....	190
V. — Journal de M. d'Iberville	225

CHAPITRE VIII

LES RELATIONS DES OFFICIERS MILITAIRES

I. — Le chevalier Pierre de Troyes.....	234
II. — Les ouvrages de La Hontan	243
III. — M. Pierre Charles Lesueur.....	252
IV. — M. de Lamothe Cadillac	255
V. — M. Mathieu Sagean.....	263
CONCLUSION.....	270

